Colonel Hervé de COURRÈGES
Colonel Pierre-Joseph GIVRE
Colonel Nicolas LE NEN

Préface du Général d'armée Elrick IRASTORZA
Chef d'état-major de l'armée de Terre

GUERRE EN MONTAGNE

2e édition

ECONOMICA

Colonel Hervé de COURRÈGES
Colonel Pierre-Joseph GIVRE
Colonel Nicolas LE NEN

Préface du Général d'armée Elrick IRASTORZA
Chef d'état-major de l'armée de Terre

GUERRE EN MONTAGNE

2e édition

ECONOMICA

GUERRE
EN MONTAGNE

Collection ***Stratégies & Doctrines***
dirigée par Vincent Desportes
et Jean-François Phelizon

Colonel Hervé de COURRÈGES
Colonel Pierre-Joseph GIVRE
Colonel Nicolas LE NEN

GUERRE
EN MONTAGNE

Préface du Général d'armée **Elrick IRASTORZA**
Chef d'état-major de l'armée de Terre

Préface de la première édition
du Général d'armée **Henri BENTÉGEAT**

2e édition

ECONOMICA
49, rue Héricart, 75015 Paris

Fabrication numérique : I-Kiosque, 2012
Ouvrage numérisé avec le soutien du Centre National du Livre

Ean numérique : 9782717861969

À tous les soldats
morts pour leur patrie,
par la montagne...

SOMMAIRE

Préface
Préface de la première édition
Avant-propos
Introduction

Première partie
LES SIX PRINCIPES DE LA GUERRE EN MONTAGNE

1er principe : La préparation aux conditions de l'engagement
2e principe : L'ubiquité
3e principe : L'opportunisme
4e principe : La domination du champ de bataille
5e principe : La complémentarité des feux
6e principe : Le siège de l'ennemi

Seconde partie
HUIT BATAILLES EMBLÉMATIQUES DE LA GUERRE EN MONTAGNE

La bataille du Dobropolié (1918):
viser les communications adverses
La bataille de Suomussalmi (1939) : et l'ours soviétique s'enlisa... dans les neiges de Finlande
Narvik (1940) : opération amphibie entre mer et montagne
La bataille des Apennins (1944) : comment débloquer par les « hauts » pour libérer les « bas »
Opération Panjshir v (1982) : la mobilité surclasse les feux
Mount Harriet (1982) : qui s'aguerrit vaincra
Opération Anaconda (2002) : qui ne tient pas les hauts met en péril sa manœuvre
Alasay (2009) : menaces sur les arrières de l'ennemi

Conclusion
Bibliographie

PRÉFACE

Ce livre écrit il y a plus de trois ans prenait naturellement place dans les réflexions continues sur nos cadres d'engagement possibles, en mettant l'accent sur ce milieu si particulier qu'est la montagne, barrière toujours franchissable, mais offrant des verrous et des zones refuges privilégiées par tous les insurgés. En observateurs avisés de la marche du monde et en fins connaisseurs des exigences et des possibilités offertes par ce milieu difficile au combattant qui les domine, les auteurs avaient estimé qu'une réflexion sur le sujet s'imposait, pressentant que la montagne redeviendrait sous peu un terrain majeur de nos engagements opérationnels.

Enrichi de l'expérience récente dans les vallées et sur les crêtes de la Kapisa, *Guerre en montagne* pourrait être considéré par le lecteur trop pressé comme un ouvrage de tactique et d'histoire à l'usage exclusif des troupes spécialisées au combat en montagne. Je crois que sa portée est tout autre.

En effet, si les opérations menées aux confins de l'Indu Kush par les bataillons français depuis l'été 2008 démontrent que la guerre en montagne n'est ni de l'histoire ancienne ni une pure abstraction prospective, elles sont surtout venues rappeler à ceux qui avaient pu les oublier les dures réalités de « la guerre tout court », par nature sphère d'incertitude et de danger.

Pesés à l'aune des exigences d'un milieu capable à lui seul de faire pencher les rapports de force et de donner l'avantage à celui qui le domine, les principes de la guerre en montagne dégagés par les auteurs me semblent donc tout aussi pertinents pour la conduite d'une guerre, offrant notamment par analogie des clefs de compréhension à la guerre au sein des populations.

Une lecture attentive de cet ouvrage convaincra ainsi le lecteur, à l'instar des auteurs, que « préparation physique, technique et matérielle, formation des chefs, accoutumance au milieu, cohésion de la troupe sont autant de facteurs qui conditionnent la réussite de l'opération ». Il en retirera que la préparation est toujours l'ingrédient principal de la « recette » du succès tactique, qu'elle soit préparation opérationnelle en amont de l'engagement ou plus simplement préparation minutieuse de la mission à conduire, cas non conformes inclus. Il comprendra que de cette phase essentielle dépendra le degré d'intelligence des situations permettant au soldat, avant ou pendant l'action, de bien comprendre pour prendre la bonne décision le moment venu. Il retiendra en effet que c'est elle qui engendrera la réaction instinctive dans l'urgence, tout comme c'est l'entraînement inlassable qui fait la sûreté du pied du montagnard. Il verra que la préparation à la guerre en montagne, à la guerre, est aussi une école de patience, patience dans la lente progression pour atteindre les sommets, patience face aux délais nécessaires à l'atteinte de l'objectif sans être l'esclave irréfléchi de la tyrannie d'un cadre espace-temps générateur de revers de fortune par excès

de vitesse ou de confiance. Enfin, le lecteur percevra que la préparation du combat en montagne est aussi une remarquable école du courage, courage physique, courage moral, impitoyable révélateur de caractère et de personnalité, ultime mais bien indispensable ingrédient de la recette du succès en opérations.

En montrant que la sanction est proportionnelle au degré d'exigence du milieu physique et humain d'engagement, *Guerre en montagne* rappelle que le métier de soldat est un vrai métier, et sans doute dans ce milieu davantage encore qu'ailleurs, bien plus qu'un simple métier. Au-delà, il invite à réfléchir sur ce métier de soldat, de chef militaire, et sur la difficulté qu'il y a à trouver le bon équilibre entre la prise de risque acceptable en conscience et l'atteinte de l'objectif opérationnel fixé. Cette exigence est un fondement de notre métier. Elle est encore plus forte en montagne. Ce livre nous aide à mieux l'appréhender.

Général d'armée Elrick Irastorza
Chef d'état-major de l'armée de Terre

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION

C'est avec beaucoup de plaisir que j'ai accepté de préfacer cet ouvrage de réflexion tactique écrit par trois jeunes officiers de l'armée de Terre. Il participe, dans son domaine, au renouveau de la pensée militaire que j'ai appelé de mes vœux. Une défaite est toujours, d'une certaine façon, d'abord, une capitulation de la pensée. C'est dire l'importance de l'effort que nous devons consentir pour, à nouveau, penser la guerre, alors que celle-ci connaît des évolutions importantes. Nous voyons peu à peu apparaître un nouveau paysage stratégique qui conduit nos armées à un engagement plus fréquent dans des opérations longues, difficiles, face à des adversaires multiples, évolutifs, souvent insaisissables. Dans ce contexte, la pensée tactique aux plus petits échelons retrouve tout son intérêt, à la fois parce qu'elle répond aux préoccupations de nos chefs sur le terrain et parce qu'aucune réflexion de niveau stratégique ne saurait ignorer la réalité des engagements qu'elle reflète.

Ce livre apparaît d'autant plus pertinent qu'il s'intéresse à un contexte d'emploi de nos forces terrestres et aériennes, celui de la guerre en montagne, où le terrain tend à réduire les avantages de la puissance militaire. Il participe ainsi pleinement à la réflexion que nous devons mener en commun pour répondre aux défis des conflits asymétriques auxquels nous sommes confrontés aujourd'hui.

En s'appuyant sur les leçons de l'histoire, ses invariants et ses évolutions, en tirant parti de la richesse de la pensée militaire depuis le XVIIe siècle, les auteurs ont proposé une réflexion à la fois contemporaine et durable. Ils ont choisi de s'en tenir à des principes dans le but d'éclairer la prise de décision, rappelant ainsi qu'en montagne plus encore qu'ailleurs la guerre est affaire de circonstances, que les forces morales, la dialectique des volontés, l'incertitude des données doivent inciter à rester modeste face aux événements. Les six principes retenus présentent d'ailleurs une véritable universalité et pourront nourrir utilement la réflexion de tout chef militaire, voire de tout responsable amené à agir dans un environnement difficile.

Je forme le vœu que ce livre précieux soit suivi par de nombreux autres inspirés par la même verve.

Général d'armée Henri Bentégeat
Paris, octobre 2006

AVANT-PROPOS

« Il existe un petit nombre de principes fondamentaux de la guerre dont il ne faut pas s'affranchir sous peine de mise en danger et dont l'application au contraire a généralement été couronnée de succès[1]»

Jomini

En 2006, l'armée française est majoritairement engagée sur le continent africain, dans la péninsule balkanique et dans la capitale de l'Afghanistan. Les vastes espaces boisés et de savane de la république de Côte-d'Ivoire, les contrées désertiques du Tchad ou de la plaine de Shamali en Afghanistan, les villes de Mitrovica, d'Abidjan ou les faubourgs de Kaboul constituent alors le quotidien opérationnel des soldats français.

Après des décennies d'études sur les engagements en espaces ouverts, la réflexion militaire focalise son attention sur le combat dans les zones urbaines dont les problématiques complexes sont rapidement prises en compte pour orienter les choix d'équipements et adapter la préparation opérationnelle.

C'est cette même année que paraît la première édition de cet ouvrage qui se veut alors historique et prospectif, dont le champ de réflexion porte sur des zones d'opérations méconnues du plus grand nombre : les montagnes. Cette vision prémonitoire s'appuie cependant sur le constat que depuis le 11 septembre 2001, les zones montagneuses ont cessé d'être des champs de bataille secondaires pour redevenir des zones d'engagements actuels et potentiels. Balkans, Caucase, Asie centrale, Kurdistan, Cachemire, Yémen, Sin-Kiang, Afghanistan, Pakistan, ces régions et ces pays constituent autant de zones d'instabilité au sein desquelles prolifèrent les organisations terroristes, les guérillas et leurs avatars criminels. Ces nouvelles zones grises de l'échiquier géopolitique mondial font peser une menace directe ou indirecte sur la sécurité et la prospérité des démocraties.

Le constat tiré par les auteurs à l'époque les conduit à envisager à très court terme l'engagement des armées occidentales dans ces zones d'accès difficiles pour y lutter tout particulièrement contre des organisations terroristes ou mafieuses.

Aujourd'hui, cette guerre en montagne s'est invitée plus largement qu'hier dans notre actualité. Elle est redevenue une réalité pour l'armée française. En Afghanistan, nos soldats luttent quotidiennement au sein d'un environnement de profondes vallées encaissées face à un ennemi passé maître dans l'art d'exploiter les caractéristiques de son milieu d'origine.

L'implantation des terroristes ou des rebelles dans des zones d'accès difficile, forêts, jungles mais surtout massifs montagneux, n'est en effet pas fortuite. Ces groupes cherchent à constituer des sanctuaires, souvent transfrontaliers, pour abriter leur indispensable base arrière. À l'abri des coups et hors d'atteinte des troupes régulières et de la police, ces zones refuges leur permettent de s'entraîner, de s'équiper, de se ravitailler, de planifier et de diriger

leurs opérations, de se « reconditionner » en toute sécurité et d'y expérimenter parfois leurs modèles politico-religieux et économiques.

C'est donc prioritairement dans ces zones refuges que les armées des puissances occidentales doivent aujourd'hui agir au titre de la prévention des conflits, avant que les terroristes où les mouvements de guérilla ne viennent semer la mort dans le centre des villes. C'est dans ces zones reculées qu'il faut appliquer le traitement curatif qui permettra d'éliminer l'adversaire[2]. Leur importance stratégique dans un contexte de guerre contre le terrorisme n'est pas une découverte. Dès 1956, le général Gouraud affirmait ainsi : « *Dans le combat pour la subversion du milieu social qui devient la forme la plus répandue de la guerre actuelle, la montagne et les zones de parcours difficiles constituent un terrain pour le développement de la contre guérilla. Qu 'on le veuille ou non, nos unités seront bien forcées d'aller détruire dans leurs repaires ces bandes menaçantes qu 'il ne suffit pas d'isoler*[3]. »

Il faut cependant reconnaître qu'un engagement conventionnel dans ce type de terrain et face à un tel ennemi présente un caractère ambivalent.

En effet, n'est-ce pas dans ces zones isolées que l'ennemi, démuni de la caisse de résonance médiatique et privé de surcroît du bouclier de la population, est le plus vulnérable ? Installant ses bases logistiques dans des zones enclavées, ne limite-t-il pas sa capacité de manœuvre et sa liberté d'action, offrant alors de nouvelles opportunités tactiques aux forces armées occidentales ? Mais, *a contrario*, n'est-ce pas là aussi que la supériorité technologique de ces mêmes armées trouve ses limites ? N'est-ce pas là que s'affirment les contraintes les plus fortes pour la planification, l'engagement et la conduite de leurs opérations ?

Cet engagement en milieu difficile ne s'avère évidemment pas antinomique de l'action menée auprès des populations. Il en est parfaitement complémentaire. Les opérations de contre rébellion visent, en effet, en premier lieu à rétablir la sécurité au profit des populations : « *La bataille pour la population est une caractéristique majeure de la guerre révolutionnaire* »[4]. Dans ce but, la manœuvre est donc conduite tout à la fois au sein des populations, pour empêcher leur subversion par l'ennemi, mais également en périphérie des zones les plus densément habitées, pour neutraliser directement les groupes armés dans leur refuge. Et c'est bien dans ce cadre qu'il s'agit de maîtriser le combat en zones montagneuses afin de prendre l'ascendant sur un adversaire qui évolue dans son milieu « comme un poisson dans l'eau ».

Aussi, les armées occidentales doivent-elles systématiquement mener une préparation opérationnelle rigoureuse avant de s'engager en montagne. En effet, les opérations dans ce milieu aux caractéristiques si spécifiques, ne souffrent pas, encore moins qu'ailleurs, « *de l'ignorance que révèlent la routine et les préjugés* » pour reprendre l'expression du Maréchal de Saxe.

Dans les zones montagneuses, le brouillard de la guerre et les frictions du champ de bataille tels que Clausewitz les a décrits, sont amplifiés par les contraintes du milieu qui s'ajoutent à la menace ennemie. En quelque sorte, au brouillard de la guerre s'ajoutent les brumes de fond de vallée. Ces contraintes sont engendrées par le relief et par des conditions météorologiques hivernales sévères ; l'une des deux caractéristiques suffisant à elle seule

pour qualifier le milieu de montagneux. Le danger omniprésent et l'incertitude qu'il génère fragilisent les hommes et les chefs. La fatigue physique et le stress diminuent leur lucidité et leur capacité à agir dans ces conditions complexes. Le baron de Kuhn résume ainsi cet état : « *Toutes les facultés intellectuelles, morales et physiques sont [également] mises en jeu à un suprême degré dans la guerre de montagnes. Cette tension générale de toutes les facultés a naturellement pour conséquence un affaiblissement partiel qui prend des proportions encore plus significatives quand il s'agit d'enlever au défenseur des positions qu 'il a généralement choisies d'une manière très avantageuse pour lu*[5]. » Les principes et les règles simples qui en découlent constituent alors un recours, un repère auquel le chef peut se raccrocher dans la tourmente. Ils peuvent ainsi utilement « *servir de boussole au chef militaire dans ses tâches, toujours difficiles et compliquées, de conduire des opérations dans la brume, le bruit et le tumulte des combats* »[6].

La notion de principe se distingue aussi nettement des règles exclusives et limitatives qui sont caractéristiques des systèmes de commandement centralisé. En montagne, la décentralisation s'impose par les effets conjugués du relief et des conditions climatiques qui fractionnent et cloisonnent les détachements jusqu'au plus bas niveau. Les principes sont alors le véritable lien qui demeure entre les chefs. Ils constituent un patrimoine doctrinal commun qui permet aux chefs subalternes de faire la guerre dans le sens de leurs supérieurs. Ils autorisent ainsi la prise d'initiative au moindre risque pour la cohérence opérationnelle générale. Ils forment donc un « *principe d'unité de l'action opérationnelle, principe d'unité qui réside dans les modes de pensée, les processus mentaux communs à tous les actants, à la fois décideurs et exécutants* »[7].

Enfin, la connaissance et l'application de quelques principes tactiques simples permettent de faire face plus aisément à la versatilité des situations induite par l'environnement et l'action de l'ennemi. C'est pourquoi, comme l'écrit Von Moltke l'Ancien, le père de *l'Auftragstaktik*, *« en raison de la diversité et des changements rapides de situation, il est impossible d'établir des règles contraignantes ; seuls des principes et des points de vue généraux peuvent servir de guide*[8]. »

L'idée qui prévaut dans cet ouvrage est donc de renouveler la réflexion dans le domaine particulier du combat en montagne en recherchant, sur la base des principes généraux de la guerre, des principes dérivés, simples et facilement assimilables, validés par une histoire militaire riche mais trop souvent méconnue.

La lecture approfondie des auteurs généralistes et spécialistes qui ont traité de ce type de guerre mais également l'étude des grands combats en montagne qui ont émaillé l'histoire militaire mondiale mettent en exergue les six principes tactiques suivants :

1. La préparation aux conditions de l'engagement
2. L'ubiquité
3. L'opportunisme
4. La domination du champ de bataille
5. La complémentarité des feux
6. Le siège de l'ennemi

Ce sont ces six principes qui sont présentés dans la première partie de cet ouvrage puis qui servent dans sa seconde partie de grille de lecture pour l'étude de huit batailles emblématiques en terrain montagneux.

L'analyse historique fait, en outre, apparaître que l'application de ces six principes est particulièrement discriminante au sein d'un milieu qui estompe l'habituelle distinction entre ennemi asymétrique et ennemi conventionnel. En effet, quels que soient leur nature, leur niveau technologique et leurs modes d'action, les forces armées engagées en terrain montagneux subissent immanquablement la « tyrannie » égalisatrice d'un milieu aux spécificités immuables. Or, en appliquant ces principes, le terrain n'est plus subi mais devient au contraire un allié, véritable démultiplicateur d'efficacité. Dans un tel milieu, un chef militaire se voit alors naturellement amené à conduire une réflexion tactique asymétrique, fondée avant tout sur les effets et la manœuvre[9]: les principes prévalent sur les procédés, la vitesse sur la puissance, la surprise sur les schémas, l'audace sur la certitude, l'initiative sur la passivité.

L'Homme reprend ainsi sa juste place avec son intelligence et sa volonté. La réflexion tactique domine la technique. Il n'y a plus ni faible, ni fort mais un arbitre, le milieu, qui sanctionne les belligérants à l'aune de leur juste application des principes particuliers de la guerre en montagne.

---

1. Jomini Antoine-Henri, *The present theory of war and its utility,* Roots of strategy Book 2, Stackpole books, 1987, p. 433.

2. Face à un ennemi terroriste, l'action en zone urbaine se réduit trop souvent pour les années conventionnelles à une posture d'autoprotection de la force imparfaitement élargie à la population. L'action en zones de campagnes habitées permet, quant à elle, essentiellement de rompre les flux logistiques de l'adversaire.

3. Général Gouraud cité par Courbe-Michollet, Chef de bataillon, *Pour conclure,* dans *Les cahiers d'information des troupes de montagne* n° 49, 3e trimestre 1959, p. 75.

4. Galula David, *Contre-insurrection, théorie et pratique,* Economica, 2008, p. 19.

5. Kuhn (de) Franz, Baron, *La guerre de montagnes*, éditions Dumaine, Paris, 1880, p. 59.

6. Jomini Antoine-Henri, *The present theory of war and its utility, Roots of strategy Book 2,* Stackpole books, 1987, p. 437.

7. Poirier Lucien, *Stratégie théorique, III,* p. 17.

8. Cité par Desportes Vincent, *Décider dans l'incertitude*, Economica, Paris, 2004, p. 116.

9. Sous la direction de Malis Christian, *Guerre et manœuvre,* Economica, Paris, 2009.

INTRODUCTION

LA PERMANENCE HISTORIQUE...

L'histoire de la guerre en montagne débute en même temps que l'histoire de la guerre en général. Parmi les récits des premières campagnes militaires, figurent en bonne place des opérations en terrain montagneux : le combat du défilé des Thermopyles, l'attaque du défilé de Suse par Alexandre de Macédoine, le franchissement des Pyrénées puis des Alpes par Hannibal, la campagne de Sertorius en Espagne. Quatre siècles avant notre ère, Sun Tzu, dont l'essentiel du propos *deL'artde la guerre,* consiste à promouvoir l'approche indirecte sur l'approche directe, l'art de vaincre sans combattre, accorde une place primordiale à la connaissance du milieu naturel et de la montagne en particulier. Deux chapitres sur les treize que compte *L'art de la guerre* sont ainsi consacrés au terrain. Sa maîtrise est considérée comme un facteur décisif dans la conduite des opérations : « *la configuration des lieux peut-être un atout majeur dans le combat. Il faut donc évaluer la situation de l'ennemi et calculer les distances ainsi que le degré des difficultés du terrain pour se rendre maître de la situation et ainsi assurer la victoire*[1] » Par ailleurs, Sun Tzu, comme le feront après lui Clausewitz et Jomini, opère la distinction entre la rase campagne et les terrains difficiles, parmi lesquels la montagne figure en première place : « *lorsque l'armée franchit des montagnes, traverse des forêts, avance dans une région accidentée ou progresse par des défilés, des marais, des marécages ou autres passages ardus, elle se trouve en terrain difficile*[2]. » Sun Tzu considère les paramètres « terrain » et « conditions météorologiques » parmi les quatre facteurs qui fondent la réflexion tactique, au même titre que l'étude de l'ennemi et de ses propres capacités. *In fine,* ils déterminent même la nature de la victoire. Ainsi, Sun Tzu déclare-t-il : « *connaissez l'ennemi, connaissez-vous vous-même, et votre victoire ne saurait être menacée. Connaissez le terrain et les conditions météorologiques, votre victoire sera alors totale*[3]»

L'évolution de la guerre en montagne est le fruit des progrès accomplis dans le domaine de la tactique et des armements, de la maîtrise du milieu et du rôle militaire joué par les massifs montagneux.

Comme la guerre en plaine, la guerre en montagne connaît une première révolution au début du XVIIIe siècle, passant du simple choc entre deux armées à une multitude de combats entre petits détachements. En effet, jusqu'à cette période, les piètres performances de l'armement ne permettent pas de tenir le terrain et obligent les armées à se déplacer et à combattre regroupées. Dans un milieu très contraignant qui limite fortement les possibilités de manœuvre, cette décentralisation impossible du combat pose un problème tactique insoluble. « *Les campagnes consistent à jouer à cache-cache derrière les massifs montagneux, à devancer l'ennemi aux points où l'on pourra aisément couvrir le pays, puis le*

plus souvent, soit à suivre l'ennemi s'il abandonne, soit à se replier sur une autre position s'il devient agressif. L'histoire, d'ailleurs, parle de "campagnes " mais aucun nom de bataille décisive ne sera relevé dans les Alpes avant longtemps[4]. »

Ainsi, en 1692, Victor-Amédée tente sans succès des intrusions successives dans les Alpes du Sud que Catinat parvient à bloquer. Entre 1709 et 1711, cette tactique du chat et de la souris se renouvelle entre le duc de Savoie et Berwick. Toutefois, on note une première évolution par rapport à la campagne de 1692 : le dispositif des troupes de Berwick est beaucoup plus fractionné que celui de son illustre prédécesseur permettant une surveillance globale de la zone de défense. Il évolue en souplesse en fonction des axes d'effort de l'ennemi en s'appuyant sur la désormais célèbre *« manœuvre des navettes »*.

La guerre en montagne connaît une véritable révolution avec le remplacement du mousquet par le fusil. La nouvelle puissance de feu des unités d'infanterie autorise un fractionnement plus grand des unités et ouvre la voie à un vrai combat décentralisé. Désormais, les chefs militaires pourront attaquer sur plusieurs fronts, combiner des actions d'appui et de fixation de l'adversaire par le feu avec des grands mouvements de débordement. Ainsi, en 1744, l'armée du prince de Conti s'empare de Montalban après avoir débordé les différents points d'appui de L'Escarène et de Peiracava. À l'été de cette même année, elle franchit les Alpes en cinq points sur un front de 80 kilomètres. « *Cinquante ans plus tard, les mêmes principes vont donner à la stratégie de 1793, une physionomie identique. Les Piémontais débouchent en Haute-Tarentaise par tous les passages entre l'Iseran et le col de la Seigne. Les opérations de Kel-lermann embrassent à la fois le Beaufortin, la Tarentaise, la Vanoise et la Maurienne. Mais la manœuvre en montagne s'estprécisée. C 'est en accédant de Tignes aux abords du Mont-Pourri que les Piémontais obtiennent l'évacuation de la Haute-Tarentaise*[5]» La campagne de 1793 voit également les premières manœuvres conduites des hauts vers les bas. La révolution de l'armement a donc permis à la guerre en montagne d'entrer dans l'ère moderne. Bonaparte puis Napoléon fait d'abord campagne dans les plaines, mais il sait l'importance militaire des montagnes pour basculer d'un théâtre d'opérations vers un autre ou se couvrir. Il fait d'abord campagne en 1794-1795 dans les Apennins autour du golfe de Gênes puis, pendant l'hiver 1796-1797, au pied des Dolomites sur le plateau de Rivoli. Il franchit le col du Grand-Saint-Bernard avec son armée en 1800 pour gagner l'Italie où il affronte les Autrichiens sur un terrain de moyenne montagne puis les bat à Marengo. Par trois fois, il sera contraint d'intervenir contre la résistance autrichienne dans le Tyrol : en février 1797 pour prévenir tout retour offensif sur l'Adige, en 1805 pour sécuriser ses arrières après la victoire d'Ulm et de nouveau en 1809. En revanche, la Grande Armée, malgré la prise de Madrid et l'occupation des villes principales, sera impuissante face à la guérilla espagnole qui utilise au mieux le terrain montagneux de la péninsule. Elle sera même totalement défaite par le « général Hiver » dans les plaines enneigées de Russie. C'est à cette même époque que paraissent les premiers grands traités sur le sujet : les *Principes de la guerre de montagnes* de Bourcet en 1760, la *Campagne dans la Valteline* du duc de Rohan en 1788[6] et *La guerre de montagnes* du baron Franz de Kuhn en 1870.

De la moitié du XVIIIe siècle à la fin duXXe siècle, la guerre en montagne devient une guerre en tout temps et en tous lieux. Les combats gagnent progressivement les parties

hautes du terrain grâce aux progrès techniques consécutifs à l'essor de l'alpinisme. Entre 1830 et 1860, le sommet du Mont-Blanc est atteint à 75 reprises, le Pelvoux est vaincu en 1849, le Cervin en 1865, la Meije en 1877. La compagnie des guides de Chamonix a été créée en 1821 et le club alpin français en 1874. La haute-montagne est désormais accessible pendant la période estivale.

Dans le même temps, les Alpes revêtent une importance stratégique nouvelle avec la montée en puissance de la jeune et ambitieuse république italienne. En réponse à une politique étrangère jugée menaçante, la France crée en 1888 des troupes de montagne. La montagne cesse alors d'être un champ de bataille occasionnel et devient un terrain d'entraînement permanent. Avec l'avènement de troupes spécialisées, les tactiques et les techniques nécessaires au combat ne cessent de se perfectionner. La montagne hivernale est lentement apprivoisée à partir de la fin du XIXe siècle. Dès 1885, les postes de montagne sont occupés en hiver et les déplacements se font en raquettes. En 1890, l'alpinisme hivernal en est à ses balbutiements. À partir de 1896 débute l'épopée du ski qui va révolutionner la guerre d'hiver et donner une nouvelle liberté d'action aux unités de montagne. Une école de ski est créée à Briançon en 1903. Grâce au ski, les principes tactiques utilisés en montagne estivale peuvent être appliqués dans les milieux enneigés.

La Première Guerre mondiale voit les premiers combats de haute intensité en montagne. Pendant toute cette période, la course aux points hauts, ce que les Anciens appellent *« le pitonnage »*, est devenue un mode d'action fondamental de la guerre en montagne. Les combats font donc rage dans les Vosges au Linge et à l'Hartmann en 1915, sur le Monte-Tomba en 1917, sur les glaciers et les sommets du massif de l'Ortler entre Autrichiens et Italiens entre 1915 et 1918, en Albanie en 1917 et dans les Balkans en 1918 au Sokol, au Dobropolié et à Krawitz. La guerre a également lieu en hiver, même si les opérations sont plus limitées. Les premières compagnies de skieurs sont créées dans les Vosges bien qu'elles y soient peu utilisées. Il faut attendre l'entre-deux guerres pour que le ski prenne un essor véritable en France. En 1930, on ne compte qu'une seule section de skieurs par bataillon mais quinze ans plus tard, tous les soldats de montagne sont devenus skieurs.

Les premières grandes opérations hivernales planifiées ont lieu au cours de la Seconde Guerre mondiale avec la campagne de Norvège en 1940, la guerre russo-finlandaise au cours de l'hiver 1939-1940, les opérations dans le Caucase en 1942, la guerre en zone arctique aux confins de la Finlande, de la Carélie et autour de Leningrad de 1941 à 1944 à laquelle les Finlandais prennent part d'abord aux côtés des Allemands puis contre eux, les combats dans les Carpates pendant l'été 1944 ou encore ceux menés par la 27e division alpine reconstituée sur le front des Alpes en 1945. En revanche, les Allemands qui n'avaient pas anticipé le terrible hiver 1941-1942 dans les plaines de Russie seront contraints, comme Napoléon un siècle plus tôt, à battre en retraite alors qu'ils étaient aux portes de Moscou. La Seconde Guerre mondiale donne également lieu à de nombreuses autres opérations conventionnelles et non conventionnelles sur des théâtres montagneux qui auront une influence directe ou indirecte sur le cours de la guerre. Si l'armée des Alpes repousse ainsi au printemps 1940 l'armée italienne sur la frontière, ce qui lui vaut son surnom d'armée invaincue, le sort de la France est déjà scellé par l'écrasante victoire allemande dans les plaines du nord. En revanche en 1941, sur le théâtre balkanique, l'armée italienne subit face à

l'armée grecque des revers qui auront d'importantes conséquences stratégiques. L'armée allemande, sollicitée en appui de son alliée, parvient à percer les défenses yougoslaves et grecques. Mais le temps perdu dans les Balkans retardera d'autant le début de la campagne de Russie, empêchant les Allemands de s'emparer de Moscou et de Leningrad avant l'hiver. À partir de 1943, les Allemands utilisent au mieux le terrain montagneux de la péninsule italienne pour ralentir les premières forces alliées débarquées sur le continent européen. Elles ne parviendront à percer successivement vers Rome qu'en mai 1944, puis vers la plaine du Pô en février 1945. Dans l'Europe occupée par les Nazis, les mouvements de résistance les plus actifs se développent préférentiellement dans les régions montagneuses. En France, les principaux maquis, encadrés par de nombreux anciens des troupes alpines de l'armée d'armistice dissoute, se situent dans les Alpes, le Jura et le Massif central. Dans les Balkans, les communistes yougoslaves autour de Tito, les résistants albanais et grecs constituent des forces militaires suffisamment puissantes pour mettre en échec l'occupant et libérer par elles-mêmes leur pays. Mais les Allemands mettront jusqu'au dernier moment, comme aux Glières ou dans le Vercors, tous leurs moyens disponibles pour réduire ces guérillas qui menacent leurs lignes de communication. Plusieurs divisions, notamment de montagne, et des moyens aériens seront assignés à cette mission de « sécurisation », les détournant de l'effort principal face aux armées alliées.

La Seconde Guerre mondiale voit également l'avènement de la troisième dimension avec les premières grandes opérations aéroportées en montagne. C'est en Crète en 1941 que parachutistes et chasseurs de montagne allemands s'emparent de l'île après un poser d'assaut en planeur mais au prix de pertes exorbitantes[7]. Plus tard en juillet 1944, les Allemands utiliseront le même mode opératoire pour reprendre le contrôle du plateau du Vercors aux maquisards. À partir de 1945, héliportages et aérolargages en montagne ne cessent de se développer. En 1946 et 1949, des essais de largage de matériel sont réalisés au refuge Vallot à 4 500 m d'altitude, en 1947 et 1948 du personnel est parachuté en Autriche à une altitude de 3 000 mètres. Les premières véritables opérations héliportées ont lieu pendant la guerre d'Algérie sur les sommets de Kabylie, de la Med-jerda et des Nementchas. Dès lors, l'emploi de l'hélicoptère devient indispensable dans toutes les opérations en montagne.

Pendant la guerre froide, la décolonisation provoque des guerres frontalières à répétition aux confins himalayens entre d'une part l'Inde, et d'autre part le Pakistan et la Chine. Les combats les plus hauts du monde ont lieu sur le glacier du Siachen entre 5 000 mètres et 7 000 mètres d'altitude. En Corée, les Américains affrontent Chinois et Nord-Coréens sur un terrain de montagne par conditions hivernales très sévères. Ils se rendent compte des limites de la supériorité mécanique qui leur avait pourtant permis de vaincre l'Allemagne. D'autres conflits, dits alors « révolutionnaires », émergent. Ils mettent aux prises des mouvements insurrectionnels indigènes et les puissances occidentales de tutelle. Les expériences françaises en Indochine puis en Algérie, ainsi que celle des Britanniques en Malaisie, suscitent de nombreuses réflexions sur la contre-insurrection qui sont redevenues des références aujourd'hui pour comprendre et trouver des solutions aux conflits en Irak ou en Afghanistan. David Galula, officier français témoin de la guerre d'Algérie, chercheur à Harvard et théoricien de la contre-insurrection au XXe siècle, évoque la problématique géographique et ses conséquences sur les modes d'action amis et ennemis : « *le rôle de la*

géographie, qui est important dans une guerre ordinaire, peut être déterminant dans une guerre révolutionnaire[8]. » La nature du terrain devient un atout ou un handicap pour les rebelles comme pour les forces amies. S'il considère que « *les climats difficiles avantagent les forces loyalistes qui disposent généralement de meilleures installations opérationnelles et logistiques. Ce qui est particulièrement vrai si les soldats loyalistes sont des indigènes, accoutumés aux rigueurs du climat* », le terrain de montagne, [ainsi que les marais et la végétation imprenable] « *terrain rugueux et difficile favorise l'insurrection*[9] ». À partir de ce constat qu'il partage, l'autre grand théoricien français de la contre-insurrection, le colonel Trinquier, insistera sur l'importance d'un entraînement préalable spécifique des unités chargées d'intervenir contre les zones refuges : « *l 'attaque [des zones refuges] sera menée par des troupes d'intervention entraînées au combat en montagne*[10] ». Et d'en préciser la raison : « *les unités d'intervention chargées de rechercher les bandes dans leurs repaires et de les détruire devront être des unités d'élites. En effet, aborder un adversaire résolu dans un terrain difficile, parcourir de longues distances à pied, de jour et de nuit, pour l'atteindre, tendre des embuscades de trois ou quatre hommes sur des pistes de forêt pendant des nuits entières, exige un entraînement sévère et un moral à toute épreuve*[11]... »

Mais l'événement le plus marquant de la fin de cette période, c'est l'échec de la superpuissance soviétique en Afghanistan, pays de montagnes, face aux moudjahidin, combattants montagnards, qui préfigure les engagements actuels.

Au Caucase, en Asie centrale, en Afghanistan, au Pakistan, au Cachemire, au Yémen ou en Colombie, les terroristes, les mouvements de guérilla, les narcotrafiquants utilisent aujourd'hui les montagnes comme zones refuges. À partir de celles-ci, ils tiennent en échec les armées qui ne sont pas préparées à les affronter dans ce milieu si spécifique, où le « tout technologique » n'a pas l'efficacité absolue constatée en plaine.

La guerre en montagne a donc connu une évolution continue entre le début du XVIIIe siècle et la fin du XXe siècle, sous l'effet conjugué des progrès réalisés dans le domaine de la tactique et des armements, de la maîtrise du milieu et du rôle militaire joué par les massifs montagneux. En deux siècles, les armées ont réussi à accroître leur emprise sur le milieu qui leur est devenu plus familier et donc perméable à la manœuvre. Dès lors, les tactiques mises en œuvre lors des combats en montagne ont pu s'affiner. Elles ont donné lieu à des manœuvres plus complexes que celles des combats dans les plaines, parce que conçues et conduites dans un espace en trois dimensions où le milieu exerce de très fortes contraintes.

C'est pourquoi, dès le milieu du xvni^e^ siècle, la guerre en montagne a fait l'objet d'études et de codifications par les principaux penseurs militaires. Ces travaux ont conduit à la définition de principes relativement nombreux et variés dont les six principes, retenus dans cet ouvrage, tentent de faire la synthèse.

Ainsi, concernant la préparation des engagements en montagne, le baron de Kuhn précise que la spécialisation des troupes appelées à y combattre est indispensable en raison des contraintes que fait peser ce milieu très particulier sur les belligérants. « *Ce n 'est pas au dernier moment, avant de commencer la guerre, que l'on apprend à gravir les montagnes et à surmonter les obstacles qu 'elles présentent. Il faut au contraire de longues préparations*[12]. »

Le principe d'ubiquité fait l'objet d'un large consensus parmi les théoriciens. Dans son

Précis de l'art de la guerre, Jomini lui accorde une place centrale : *« Il n'y a guère qu 'un précepte à donner : c 'est de faire des démonstrations sur toute la périphérie de la frontière pour obliger l'en-nemi à étendre sa défensive, et forcer ensuite le passage sur le point décisif qui promettra les plus grands résultats*[13]»

Pour sa part, le duc de Rohan souligne son importance dans le récit qu'il fait de sa campagne dans la Valteline en 1635 : « *Lorsqu'on trouve les passages et les hauteurs occupées, on peut faire mine de les vouloir forcer pour attirer l'attention de l'ennemi et chercher quelque autre chemin. On peut aussi lui donner le change sur plusieurs points à la fois, et gagner les passages avant qu 'il ait eu connaissance du dessein qu 'on a formé, et qu 'il ait pu rassembler des forces pour s'y opposer*[14]. »

Clausewitz, quant à lui, insiste sur le rôle fondamental joué par les réserves dans un milieu où toute bascule d'effort reste difficile : « *La bataille défensive est caractérisée par la réaction passive du front et l'activité accrue des arrières*[15]. » Il souligne également l'importance d'une décentralisation du combat : « *Plus la montagne est élevée et inaccessible, plus le morcellement pourra être grand, et plus aussi il devra l'être ; car moins le terrain peut être protégé par des mouvements qui reposent sur des combinaisons, plus cette protection doit incomber à une couverture directe*[16]*. »*

Le principe d'opportunisme est implicitement décrit par de nombreux auteurs.

Ainsi de Bourcet affirme qu'« *il doit donc passer pour constant que la défense active mérite la préséance dans tous les pays et principalement dans les montagnes, puisque par sa méthode on peut réduire les opérations d'une armée supérieure à très peu de chose, éviter qu 'elle ne forme des établissements et souvent faire changer de nature à la guerre, si on sait bien profiter des fautes que pourra faire le général d'offensive et attendre que l'armée supérieure soit affaiblie par les maladies et les désertions »*[17].

Le baron de Kuhn, pour sa part, considère que la guerre en montagne est avant tout une guerre de mouvement : « *Il faut, dans la montagne, avoir recours aux mouvements tournants, partout où le terrain semblera rendre leur exécution possible, tant en raison de l'importance des avantages qu 'ils procurent qu 'en raison de la rareté des cas dans lesquels il sera possible au défenseur de tenter des contre-manœuvres avec quelque chance de succès. [...] Afin de pouvoir défendre victorieusement un pays de montagnes, il est indispensable d'avoir recours à l'emploi combiné de la défensive et de l'offensive*[18]. »

Le lieutenant-colonel Abadie constate que : « *la montagne est par excellence le terrain des surprises ; celles-ci y sont d'une exécution plus facile que partout ailleurs ; des détachements légers, audacieux, bien outillés et judicieusement équipés, peuvent toujours réussir à traverser des régions d'aspect infranchissable et à venir jeter l'alarme dans les colonnes en marche ou les unités au stationnement »*[19].

Il est paradoxal de noter que le principe le plus ancien et le plus connu de la guerre en montagne : « qui tient les hauts, tient les bas » soit finalement le seul qui ne fasse pas l'unanimité parmi les différents théoriciens.

En effet, sur l'importance à accorder aux parties hautes du terrain, les avis de Clausewitz et de Jomini divergent.

Le premier considère que « *les crêtes principales sont en réalité beaucoup trop sauvages et inaccessibles pour que l'on puisse y installer des masses de troupes considérables. [...] Quand on examine les aspects tactiques de la guerre en montagne, on voit apparaître deux éléments principaux : premièrement, la défense des pentes raides ; deuxièmement, celle de vallées étroites. Or cette dernière, qui constitue souvent et même presque toujours la résistance la plus efficace, n 'est pas facile à combiner avec une disposition sur le sommet principal, car elle exige l'occupation de la vallée elle-même, plus précisément de l'endroit où la vallée débouche de la masse montagneuse et où elle est plus profonde qu 'à son entrée. De plus, cette défense de la vallée permet de défendre la montagne même lorsqu 'il n'y a pas moyen de prendre position au sommet »*[20].

Pour Jomini en revanche il reste évident qu'« *après de telles leçons, oserais-je dire qu 'une des principales règles de cette guerre est de ne pas se risquer dans les vallées sans s'assurer les hauteurs ! Maxime un peu niaise, que tout capitaine de voltigeurs doit ne pas ignorer »*[21].

Deux siècles et demi plus tard, Henri Barraude se range à l'avis de Clausewitz en affirmant que « *c 'est une erreur trop généralement répandue de croire qu 'en montagne le salut est dans les sommets ; les vraies positions se trouvent au flanc des hauteurs et au fond des vallées »*[22].

Pour de Bourcet en revanche, « *il est indispensable si la marche se fait dans les montagnes, que les sommets qui séparent les débouchés soient occupés par les troupes de l'armée qui marche, et qu 'on s'assure de toutes les hauteurs qui dominent les droites et les gauches de l'intervalle dans lequel on veut se mettre en mouvement*[23]. »

Quelques années avant lui, le Maréchal de Saxe abondait dans son sens : « *Il faut que ceux qui font la guerre dans les montagnes aient une grande prudence. Ils ne doivent jamais se hasarder de passer dans des gorges, sans être les maîtres des hauteurs*[24]. »

En fait, il apparaît à la lumière des engagements en montagne qui ont jalonné l'histoire militaire depuis deux siècles, que la guerre des hauts, quel que soit le parti pris, est indissociable d'une action sur les bas.

Le principe du siège de l'ennemi est énoncé par Jomini qui en souligne toute sa pertinence : « *Pourrais-je dire aussi, que dans cette guerre plus que partout ailleurs, il faut chercher à la faire aux communications de l'ennemi*[25]. »

Seul le principe de complémentarité des feux peut apparaître comme étonnamment orphelin. Toutefois, l'absence de ce principe dans des ouvrages datant du XVIIIe, du XIXe et du début du XXe siècle s'explique par les limites techniques de l'époque qui réduisent strictement les capacités en termes de mobilité et de feux.

Un véritable corpus doctrinal se dégage donc de la lecture des différents ouvrages consacrés uniquement à la guerre en montagne, et ce quelles que soient les époques auxquelles ils ont été rédigés. Depuis le milieu du XVIIIe siècle, la guerre en montagne fait l'objet de principes qui, au fil des siècles, ont été précisés et complétés mais n'ont jamais réellement été remis en cause.

Une ultime question se pose à propos de ces principes : sont-ils spécifiques à une guerre

somme toute assez particulière ou présentent-ils de fortes similitudes avec ceux de la guerre en plaine ?

La majorité des auteurs ne s'est pas prononcée sur cette question soit parce qu'ils la considéraient peu importante, soit parce que dans leur esprit, les principes des guerres en montagne et en plaine étaient effectivement communs ou très similaires.

Seul, le duc de Rohan estime que « *si l'on considère les différentes espèces de guerre, les différentes manières de marcher, de camper, de combattre, on conviendra qu 'il n 'en est point de plus difficile et de plus savante que la guerre des montagnes. [...] Cette espèce de guerre étant absolument différente de celle qui se fait dans un pays de plaines, où les manœuvres ne sont pas, à beaucoup près, si embarrassantes ni si pénibles, elle exige une théorie particulière et essentiellement une grande connaissance du pays* »[26].

Jomini, pour sa part, reste plus prudent et s'efforce de relativiser cette affirmation : « *Lorsqu 'un pays coupé de montagnes sur toute sa surface devient l'échiquier principal des opérations de deux armées, les combinaisons de la stratégie ne peuvent être entièrement calquées sur les maximes applicables aux pays ouverts*[27]. »

Il semble que le capitaine Paul Simon ait apporté la réponse la plus claire et la plus complète à cette question. Il souligne que la spécificité des principes de la guerre en montagne remonte en fait à la révolution tactique initiée par Napoléon. Celle-ci marque une rupture avec la tactique mise en œuvre par les armées d'Ancien Régime : « *Ce qui constitue l'originalité de la stratégie alpine, c 'est qu 'elle diffère sensiblement de la stratégie appliquée en plaine ou dans les pays simplement accidentés depuis la Révolution française, de la stratégie "napoléonienne ", tandis qu 'elle se rapproche singulièrement, au contraire de la stratégie "frédéricienne". [...] La guerre alpine a des procédés très différents de ceux de la guerre de plaine. [...]. Au lieu que dans la plaine on utilise le terrain en vue de rendre le combat aussi décisif que possible, ici on utilise le combat pour conserver le terrain ou le conquérir. Là le combat est le but, le terrain qu 'un moyen. Ici le combat n 'est qu 'un moyen, le terrain est le but*[28]. »

Ainsi, le facteur le plus discriminant entre les principes de la guerre en montagne et ceux de la guerre en plaine reste *in fine* les contraintes qu'impose le milieu montagneux aux opérations militaires.

Si, à l'inverse des principes de la guerre en plaine, les principes de la guerre en montagne ont si peu évolué depuis le milieu du XVIIIe siècle, c'est avant tout parce qu'ils résultent des contraintes du milieu. Les armées en opération dans les montagnes n'ont jamais réussi à s'en affranchir en dépit des nombreux progrès technologiques réalisés ces deux derniers siècles. Certes, les progrès accomplis dans le domaine de l'armement, des communications, du renseignement d'origine technique et des transports tactiques notamment dans la troisième dimension ont permis de rendre plus aisées les manœuvres en montagne. Ils n'ont pas pour autant transformé la guerre en montagne.

A contrario, dans la même période, les principes de la guerre en plaine ont considérablement évolué parce que le milieu dans lequel celle-ci se déroule est beaucoup plus perméable aux progrès technologiques. C'est donc bien les limites imposées au progrès technologique par les contraintes propres au milieu montagnard qui ont entraîné une lente

divergence entre les tactiques utilisées en montagne et celles pratiquées en plaine. Elles ont conduit à une différenciation entre les principes de la guerre en montagne et ceux de la guerre en plaine.

À l'instar du général Dosse[29] qui écrivait que « *la montagne fait hurler les règles du combat* », on peut affirmer aujourd'hui que la montagne a simplement figé certains principes de la guerre.

DES PRINCIPES EN COHÉRENCE AVEC LES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE LA GUERRE

Les six principes décrits dans cet ouvrage sont bien dérivés des principes fondamentaux de la guerre. Ils ne s'y substituent pas. En cela, les principes généraux de la guerre s'appliquent intégralement à cette forme d'engagement, quand bien même cette dernière relève de contingences particulières.

Comme l'enseigne l'histoire, ce qui change avec le milieu montagneux, c'est *« la tyrannie du milieu »*, c'est-à-dire du terrain et de la météorologie. Elle introduit au sein de la réflexion tactique orientée par le traditionnel cadre espace-temps, une troisième dimension : le relief[30]. Elle impose de prendre en compte son corollaire : les conditions climatiques sévères. Cette nouvelle variable, véritable déterminant de la manœuvre, va donc conditionner le raisonnement tactique. Elle met en exergue certaines conclusions au détriment d'autres, adaptables en tout temps et en tous lieux.

Toutefois, cette originalité n'est pas propre à la seule guerre en montagne. Les penseurs militaires ont toujours su intégrer dans leur réflexion le contexte général ou particulier d'emploi de la force, pour en déduire des adaptations ou plutôt des orientations. Les principes généraux de la guerre se sont depuis toujours déclinés en principes d'emploi.

Ainsi, chaque nation a développé ses propres critères, en considération de son histoire, des traditions de son armée, du contexte et du milieu d'emploi.

Avant les trois principes adoptés de nos jours par l'armée de Terre française[31], d'autres penseurs nationaux avaient proposé une liste qui répondait alors à la mentalité d'une société conquérante. Carnot proposait la liste suivante : recherche de l'objectif principal, économie des forces, concentration, coopération, surprise, sûreté, mobilité, le tout englobé dans une conception offensive énergique, plusieurs fois répétée.

Agissant à nos côtés mais empreints de leur propre culture, nos Alliés disposent d'une grille de lecture plus conséquente. Neuf principes sont ainsi développés[32] dans la doctrine interarmées des forces américaines : un objectif clairement défini au profit de l'état final recherché (EFR), prendre et garder l'initiative, la concentration des moyens, l'économie des forces, la manœuvre, l'unité de commandement, la sûreté, la surprise, la simplicité des ordres et de la planification. Les Britanniques ont adopté, quant à eux, dix principes[33] : le choix d'un objectif susceptible de briser la volonté de combattre de l'adversaire, le maintien du moral, l'action offensive, l'économie des efforts, la concentration des forces, la sûreté, la surprise, la flexibilité, la coopération et la capacité à durer.

Dans un contexte différent, celui des opérations de maintien ou de rétablissement de la paix, la liste de ces principes généraux s'enrichit, pour nos Alliés, d'autres préoccupations. Les Américains, qui distinguent strictement les opérations de guerre et les opérations autres que la guerre[34], ajoutent à la fin des années 80 les principes de retenue, de persévérance et de légitimité.

Le milieu d'emploi est également source de variations. Pour le combat maritime, Alfred Mahan, disciple de Jomini, retient l'offensive, la concentration, et l'économie des forces en vue de la bataille décisive. Quant à lui, l'amiral Castex propose l'offensive, la manœuvre, la concentration, la recherche de l'ennemi flottant. Enfin, le vice-amiral Labouérie innove avec « la foudroyance » et l'incertitude.

Si la nature même du principe incline à ne pas se soumettre à toutes les contingences particulières, il faut admettre cependant qu'un facteur aussi « dimensionnant » que le milieu montagneux puisse orienter la description même des principes généraux. D'autant plus qu'avec les principes de la guerre en montagne, il faut se placer dans le registre de principes d'emploi plus que dans celui de principes généraux.

Ainsi, il ne faut pas chercher un lien direct entre les principes généraux de Foch qui généreraient chacun un ou des principes de la guerre en montagne. Il faut plutôt concevoir une lecture matricielle de l'ensemble, ce qui signifie que chacun des principes d'emploi de la guerre en montagne participe des principes généraux et en donne une lecture adaptée à un milieu particulier.

Afin de caractériser les liens entre principes généraux de Foch et principes de la guerre en montagne, il convient de rappeler la signification que son auteur accordait à ces trois principes clés[35].

L'économie des forces peut se comprendre comme « *l 'art de peser successivement sur les résistances que l'on rencontre, du poids de toutes ses forces, et pour cela, de monter ces forces en système* »[36]. Il s'agit donc de la répartition optimale des ressources disponibles en vue de gagner la bataille et d'exploiter la désorganisation créée par cette victoire sur l'adversaire.

La liberté d'action répond à la préoccupation de se soustraire à la volonté de l'ennemi, de parer ses entreprises tout en préparant et en menant l'action décisive : c'est *« l'art de garder sa liberté ».*

Enfin, la sûreté[37] englobe naturellement toutes les contraintes actuelles de sauvegarde, de posture permanente de protection de la force qui visent avant tout à ne pas être surpris.

Ces définitions rappelées, on peut judicieusement faire apparaître dans un tableau croisé les interactions existantes entre principes généraux et principes de la guerre en montagne.

Le résultat pourrait être le suivant :

	Liberté d'action	**Économie des forces**	**Sûreté**
Préparation aux	Comprendre et	Doser le juste volume de	Aguerrir les esprits

conditions de l'engagement	maîtriser le milieu	force en fonction du terrain : effet de seuil ou économie du terrain	et les corps face à l'abrasion du milieu
Ubiquité	Être capable de basculer l'effort à tout moment	Préserver ses réserves pour l'instant décisif	Ne pas dévoiler sa manœuvre jusqu'au dernier moment
Opportunisme	Anticiper les faiblesses adverses et exploiter les opportunités du milieu	Utiliser le terrain comme un levier d'action qui démultiplie les effets	Devancer l'ennemi sur les points clés du milieu
Domination du champ de bataille	Discerner la réalité de l'engagement	Accroître le rendement militaire par l'occupation des hauts	Détecter et agir contre toute menace dans les quatre dimensions
Complémentarité des feux	Disposer instantanément d'une capacité de feux quelles que soient les conditions	Optimiser la concentration des feux	Réduire la vulnérabilité par la dispersion et la variété des vecteurs
Siège de l'ennemi	Désenclaver en permanence ses lignes de communication	Limiter la signature logistique	Faire peser une menace permanente sur les lignes de communication ennemies

Il apparaît donc que les principes de la guerre en montagne peuvent s'affirmer comme des « topo-principes », tant ils constituent une lecture croisée des principes généraux réalisée au travers du prisme particulier du milieu montagneux.

1. Sun Tzu, trad. Samuel Griffith, *L'art de la guerre*, Tashen, 2006, p. 201.

2. *Ibidem*, p. 208.

3. *Ibidem*, p. 205. Sur la problématique « terrain » des armées modernes, voir à ce sujet l'article d'Hervé de Courrèges et

Pierre-Joseph Givre, « Dominer le terrain pour dominer l'ennemi », dans Guerre et manoeuvre, Economica, 2009

4. Balmitgère, Colonel, « Les grandes lignes de l'histoire militaire en montagne », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 6, décembre 1960, p. 12.

5. Balmitgère, Colonel, « Les grandes lignes de l'histoire militaire en montagne », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 6, décembre 1960, p. 18.

6. Document qui avait été écrit dans les années 1630.

7. Plus de 50 % des forces engagées.

8. Galula David, *Contre-insurrection*, Economica, 2008, p. 55.

9. *Ibidem*, p. 57.

10. Trinquier Roger, Colonel, La guerre, Albin Michel, 1980, p. 241.

11.. *Ibidem*, p. 247.

12. Kuhn (de) Franz, Baron, La guerre de montagnes, éditions Dumaine, Paris, 1880, p. 37.

13. Jomini Antoine-Henri, Précis de l'art de la guerre, Perrin, Paris, 2001, article 28, p. 266.

14. Rohan (de), duc, *Campagne du duc de Rohan dans la Valteline en 1635*, Paris, 1788, p. 18.

15. Clausewitz (von) Cari, *De la guerre*, Minuit, Paris, 1955, livre VI, chapitre XV, p. 479.

16. Clausewitz (von) Cari, *De la guerre*, Minuit, Paris, 1955, livre VI, chapitre XV p. 491.

17. Bourcet (de), *Principes de la guerre de montagnes*, Imprimerie nationale, Paris, 1888, livre V, chapitre V, p. 136.

18. Kuhn (de) Franz, Baron, *La guerre de montagnes*, éditions Dumaine, Paris, 1880, p. 165 et 166.

19. Abadie, Lieutenant-Colonel, *Étude sur les opérations de guerre en montagne*, Lavauzelle, Paris, 1924, p. 165.

20. Clausewitz (von) Cari, *De la guerre*, Minuit, Paris, 1955, livre VI, chapitre XV, p. 490.

21. Jomini Antoine-Henri, *Précis de l'art de la guerre*, Perrin, Paris, 2001, article 28, p. 265.

22. Baraude Henri, La guerre de montagnes, éditions Chapelot, Paris, 1900, p. 47.

23. Bourcet (de), *Principes de la guerre de montagnes*, Imprimerie nationale, Paris, 1888, livre III, chapitre III, p. 64.

24. Saxe (de), Maréchal, *Les rêveries ou mémoires sur l'art de la guerre*, Paris, 1741, tome second, chapitre III.

25. Jomini Antoine-Henri, Précis de l'art de la guerre, Perrin, Paris, 2001, article 28, p. 265.

26. Rohan (de), Duc, *Campagne du duc de Rohan dans la Valteline en 1635*, Paris, 1788, p. 11.

27. Jomini Antoine-Henri, *Précis de l'art de la guerre*, éditions Perrin, Paris, 2001, article 28, p. 260.

28. Simon Paul, Capitaine, *Les principes de la guerre alpine*, Berger-Levrault, Paris, 1901, p. VI, 36, 59.

29. Général commandant la 27e division d'infanterie en 1930, fondateur des sections d'éclaireurs skieurs, gouverneur militaire de Lyon et commandant de la XIVe région militaire (Alpes du Nord), auteur d'un traité sur la guerre de montagne *(cf.* bibliographie).

30. Gambotti Jean-Pierre, Général, « Réfléchir sur la guerre en montagne », dans *Les Cahiers des troupes de montagne*, n° 31, décembre 2002, p. 53-55.

31. Principes de Foch retenus dans l'enseignement militaire supérieur depuis 1994 (cf. Instruction générale sur l'emploi des forces terrestres) : liberté d'action, concentration des moyens et économie des forces

32. US Joint Publication 3, *Doctrine for joint operations*, 10 septembre 2001, 182 pages.

33. British Defense Doctrine, *JWP 0-01*, 2e édition, octobre 2001.

34. Military operations other than war (MOOTW).

35. La concentration des efforts est, à l'origine, intégrée dans l'économie des forces. La sûreté, qui avait été délaissée, mérite d'être remise à sa juste place, notamment au regard de la nature des engagements actuels.

36. Foch Ferdinand, *Des principes de la guerre*, réédition, Imprimerie nationale, Paris, 1996.

37. À laquelle Foch associait systématiquement la surprise dans un diptyque pédagogique action-réaction.

PREMIÈRE PARTIE

LES SIX PRINCIPES DE LA GUERRE EN MONTAGNE

1er principe : La préparation aux conditions de l'engagement
Aguerrir les corps et former les esprits pour vaincre le milieu

2e principe : L'ubiquité
Sidérer l'ennemi par une menace tous azimuts

3e principe : L'opportunisme
Provoquer des opportunités dans un milieu révélateur

4e principe : La domination du champ de bataille
Qui tient les hauts exploite par les bas... Qui ne tient pas les bas perd les hauts

5e principe : La complémentarité des feux
Dresser contre l'ennemi une matrice de feux

6e principe : Le siège de l'ennemi
Mener la guerre contre les voies de communication de l'ennemi

1er PRINCIPE: LA PRÉPARATION AUX CONDITIONS DE L'ENGAGEMENT

Aguerrir les corps et former les esprits pour vaincre le milieu

L'engagement en milieu montagneux requiert une préparation indispensable afin d'être en mesure d'affronter avec efficacité la très forte part d'incertitude qui pèse sur ce type d'engagement. En effet, à la traditionnelle incertitude résultant de l'action ennemie, vient s'ajouter celle découlant des contraintes imposées par le milieu.

Aussi cette préparation doit-elle permettre de transpercer le brouillard de la guerre, particulièrement épais en montagne, et durcir ses forces contre l'abrasion et la nébulosité d'un milieu qui entament la capacité opérationnelle de toute unité avant son engagement au combat.

Ce principe a donc ceci de particulier qu'il doit, bien en amont de toute opération en montagne, inciter à marquer un effort particulier sur l'aguerrissement de la troupe, la formation des chefs et la cohésion de l'ensemble pour durcir l'outil de combat. Il s'agit de constituer un formidable réservoir d'énergies morales et physiques, de compétences techniques et tactiques pour être capable, le moment venu, d'exploiter à son profit toutes les contraintes imposées par le milieu montagneux.

De fait, la montagne est autant l'alliée des forts qu'elle est l'ennemie des faibles.

Seule certitude à avoir lors d'un engagement en montagne : celle-ci ne cesse d'affaiblir le potentiel physique et moral des combattants. Le planificateur militaire doit donc être pleinement conscient que le soldat commence le combat dès son contact avec le milieu, et avant même d'avoir rencontré son véritable ennemi. Le « général Montagne », proche cousin du « général Hiver » glorieux vainqueur d'armées impériales, est le plus rude et le plus impitoyable des adversaires. Il dispose de nombreuses armes, le froid, la neige, la glace, le vent, la pluie, la boue, le brouillard, le relief cloisonné et fortement escarpé, pour s'opposer aux velléités de combat des belligérants.

« On peut dire que toute troupe qui opère dans les Alpes, avant d'entrer en lutte avec l'ennemi entre en lutte avec le terrain qui tend à lui imposer une tyrannie paralysante. Une troupe manquant d'entraînement use le gros de son énergie dans sa lutte avec le terrain et il ne lui reste guère à dépenser pour lutter contre l'ennemi auquel elle se présente fatiguée et

déjà à demi démoralisée[1]. »

Ainsi, ce milieu exige des combattants qu'ils n'épuisent pas leur potentiel avant même d'avoir rencontré les balles et les coups de l'adversaire. En effet, le froid qui gèle les extrémités, l'altitude qui contraint les souffles, l'enneigement qui humidifie l'environnement et décuple l'effort de marche, les dangers objectifs[2] qui mobilisent l'attention ou encore la dénivellation qui tend à briser les efforts et immobiliser les dispositifs sont autant de caractéristiques d'un milieu qui impose assurément un aguerrissement préalable.

Ces contraintes sont telles qu'il a fallu attendre que les armées modernes aient bénéficié d'une logistique minimale et aient été dotées d'équipements spécifiques pour que des combats de grande ampleur aient lieu dans ces contrées. Des armées plus pauvrement équipées ont subi cette rigueur climatique qui leur a imposé de lourdes pertes. Ainsi, le 5 janvier 1595, lors de la première contre-attaque du duc de Savoie sur le col des Fenêtres : « *Le 6 janvier, départ de Susepour Gravère d'où, à la chute du jour, la colonne se porte sur le col que l'on sait tenu par une compagnie des Milices françaises. Après deux heures de marche par une nuit des plus obscures, le gros perd les traces de l'avant-garde, s'engage sur une fausse piste et s'égare trop à l'Est. Arrivé au petit col avec ses Milices, Giachetto s'y arrête, attend le gros, le fait rechercher, et ne voyant rien venir, se replie sur Suse où il arrive à l'aube avec ses hommes fort éprouvés par le froid ; quelques heures après refluent sur Suse les débris du gros ; des hommes absolument épuisés ayant erré toute la nuit à travers la neige ; environ deux cents hommes étaient restés dans la montagne, gelés et ne devaient jamais reparaître*[3]. »

Cette immersion dans un milieu imposant des conditions extrêmes génère en outre une certaine incertitude quant aux situations locales que l'on peut espérer ou redouter. Les changements climatiques sont nombreux et soudains, les situations très différentes selon les orientations du terrain ; là du vent et du froid, ici du soleil et une protection naturelle contre la bise. Les cheminements, les positions doivent être étudiés à l'aune de cette fluctuation permanente des conditions du milieu naturel et des risques qui en découlent.

Face à cette versatilité, il faut disposer de soldats qui connaissent l'environnement et qui plutôt que de subir ces changements, vont chercher à les anticiper pour en faire un atout dans la conduite du combat. Cette expertise permet tout d'abord de ne pas sous-évaluer ou surévaluer les difficultés attendues. Il s'agit donc de bien mesurer l'obstacle, au mieux de s'en servir contre l'ennemi ou au pire d'en affranchir sa propre troupe. Ensuite, après avoir bien défini le but à atteindre et l'avoir fait partager au plus grand nombre, il convient de ne pas se laisser distraire de cet objectif par les aléas climatiques ou les déconvenues provoquées par le milieu.

Ainsi mesure-t-on combien une préparation est indispensable pour permettre aux combattants de dominer un environnement excessivement rude, particulièrement changeant et exigeant, où toute négligence, toute erreur d'appréciation est sanctionnée par un éloignement progressif de l'objectif à atteindre.

Dans ces conditions, il faut analyser les différentes pistes qui permettent une préparation la plus efficace possible. Préparation physique, technique et matérielle, formation des chefs, accoutumance au milieu, cohésion de la troupe sont autant de facteurs qui conditionnent la réussite de l'opération.

Une troupe comptant dans ses rangs des soldats préparés physiquement et moralement à évoluer dans un tel environnement dispose d'un avantage décisif. L'idéal étant alors d'enrôler des soldats autochtones qui au-delà de la rusticité acquise, connaissent aussi le milieu. Ce constat régulièrement apprécié l'a été en particulier lors du conflit coréen en 1952 : « *Dans la plupart des combats livrés au cours de la longue bataille des crêtes, des troupes terrestres américaines, lourdement chargées doivent escalader des pentes abruptes pendant deux, parfois même sept heures avant d'atteindre le champ de bataille proprement dit. Elles y parviennent en général épuisées. Beaucoup tombent de sommeil au cours d'une contre-attaque déclenchée à la fin d'une pénible montée dans les montagnes coréennes. Plus habitués à l'effortphysique et moins lourdement chargés, les robustes paysans chinois atteignent généralement le sommet en bon état physique ; à plus forte raison le contraste est-il encore plus sensible lorsque les troupes chinoises expérimentées sont opposées à des Américains arrivés récemment en Corée*[4]»

Aguerrir les corps, durcir les caractères, doter les unités de compétences techniques minimales, voici quelques-unes des solutions auxquelles il faut avoir recours pour disposer de soldats aptes à l'engagement dans ce milieu hostile. Endurance, rusticité, volonté sont autant de vertus reconnues depuis toujours aux soldats évoluant en montagne car elles sont indispensables pour vaincre dans un milieu aussi exigeant. Dans les enseignements qu'il tirait des combats du Mont-Froid et de la pointe de Belle-combe d'avril 1945, le lieutenant-colonel Craplet concluait : « *Dans ce type de combat, le dernier mot appartient à celui qui a le plus de courage, d'audace, de résistance à la fatigue et au froid*[5]. »

Les Anciens en étaient eux aussi convaincus qui s'essayaient à des recettes de préparation parfois étonnantes : « *L'entraînement et la suralimentation progressifs permettent de faire rendre à la machine humaine sans l'user des efforts énormes*[6]. »

La préparation physique s'accompagne d'une indiscutable préparation technique et matérielle. Les soldats doivent disposer d'équipements spécifiques et savoir les utiliser au service de leur mission. Encore faut-il que cette acquisition technique dans un milieu où la performance est quotidienne, ne fasse pas oublier au soldat que son ascension n'a qu'un seul but : le placer en position favorable pour détruire son ennemi.

En parallèle à cette préparation des soldats, il faut envisager la formation des chefs pour qu'ils soient des guides efficaces, des planificateurs avisés et surtout des cadres qui instruisent et entraînent. Le général Vallette d'Osia estimait à ce propos qu'« *en montagne, dans les conditions imposées par le relief et le climat, le comportement d'une troupe dépend étroitement de sa valeur technique et de son entraînement. Une troupe spécialisée possède une supériorité écrasante sur celle qui ne l'est pas et si une bonne troupe de montagne est capable de se battre en plaine, la réciproque n 'est pas vraie. Ilfaut donc absolument maintenir la formation des cadres alpins »*[7].

Le baron de Kuhn pensait quant à lui que le choix d'un chef appelé à diriger une opération en montagne devait reposer sur des critères précis. *« De même que le succès d'une guerre dépend surtout du choix d'un commandant en chef capable et expérimenté, de même aussi on doit, pour diriger les opérations dans les montagnes, choisir un homme porté par son tempérament à l'offensive, doué d'une énergie et d'une persévérance indomptables, jointes à la prévoyance et à la prudence nécessaires, connaissant parfaitement les montagnes et les*

caractéristiques de cette guerre[8]»

Pour les chefs quel que soit leur niveau de responsabilité, il s'agit donc de rendre le milieu le plus intelligible possible. La connaissance des spécificités du milieu montagnard permet d'y adapter au mieux la manœuvre et d'en exploiter toutes les opportunités.

Cette formation des chefs doit se traduire dans leur exercice du commandement par le souci permanent d'une planification méticuleuse. Un combat en montagne nécessite en particulier d'étudier dans le détail les facteurs temps et lieu. En effet l'érosion permanente de la troupe imposée par le milieu contraint à n'engager celle-ci qu'au moment le plus favorable, c'est-à-dire à l'instant qui la rapprochera le plus de la rencontre imminente avec l'ennemi. Il ne s'agit pas de gaspiller un potentiel humain chèrement compté dans des phases d'attente durables qui « grignoteront » la capacité opérationnelle.

Le facteur lieu mérite, lui aussi, une attention soutenue. Les possibilités de « variantements »[9] ou de bascules d'effort sont toujours limitées. Une fois l'effort engagé, le repositionnement des unités est particulièrement long et surtout risqué. Il faut donc partir au bon moment et au bon endroit sans oublier que l'environnement météorologique apportera son lot d'aléas et de contraintes. La prise en compte systématique des conditions météorologiques constitue donc un des facteurs de réussite d'une opération en montagne, à l'instar de ces sections allemandes qui menèrent de nombreux coups de main dans le nord de la Finlande lors de la Seconde Guerre mondiale : « *Le succès de cette opération était basé uniquement sur une exploration méticuleuse, un entraînement systématique de chacun des participants et sur leur approche silencieuse du point d'appui ennemi. Une des conditions de la réussite de ce coup de main était l'existence d'un temps couvert, voire franchement mauvais, gênant l'observation soviétique. Pour cette raison le commandant de bataillon n 'avait fixé aucune date précise et avait laissé toute liberté au commandant de compagnie quant à la date d'exécution*[10]. »

Cette finesse dans la précision et ce souci du détail dans la planification sont à associer au coup d'œil du chef qui saura saisir les opportunités d'un milieu extrêmement changeant. Ils ne pourront être acquis qu'au prix d'une solide expérience obtenue par l'entraînement dans la durée au contact d'un environnement qui ne livre pas ses clés au premier venu. « *Vouloir diriger des opérations dans un terrain si spécial sans l'avoir jamais pratiqué serait aussi téméraire que de vouloir diriger des opérations navales sans avoir jamais navigué*[11]. »

Enfin, la cohésion de la troupe semble être un des facteurs de tout premier plan pour emporter la victoire. Ce milieu est tellement exigeant qu'il tend à sublimer l'homme et les valeurs très fortes de camaraderie, de courage, d'abnégation, de sacrifice. Ainsi s'exprimait le général Rudolf Konrad à propos des engagements de l'armée allemande dans le Caucase en 1943 : *«lin 'est pas superflu d'insister encore sur la haute valeur que donne à une troupe son entraînement à la montagne, à la moyenne montagne ou en zone coupée, et sur la trempe, le courage, l'esprit de camaraderie, la solidarité entre officiers et hommes qui résulte obligatoirement des efforts accomplis et des dangers courus en commun. Plus appréciable encore est l'élévation morale que donne à une troupe pleine d'abnégation le service accompli dans une région qui frappe l'esprit, en liaison intime avec les habitants, au contact du danger et des privations*[12]. »

La montagne reste un milieu au sein duquel les technologies les plus pointues trouvent encore leurs limites et ne peuvent gommer les contraintes qu'elle impose. Le combattant n'a donc pas d'autres choix que de se préparer avec méticulosité et constance à cette confrontation. Il doit être convaincu que par delà son expérience et l'aide qu'il pourra recevoir de l'extérieur, il devra principalement faire appel à toutes ses ressources morales et physiques pour vaincre le milieu autant que l'ennemi.

Le principe est donc bien de durcir un outil humain dans ses capacités techniques tactiques mais surtout morales afin de disposer d'un système d'hommes suffisamment fort pour rayonner dans le milieu, diminuer les frictions et percer le brouillard de la guerre.

---

1. Simon Paul, Capitaine, *Les principes de la guerre alpine*, Berger-Levrault, Paris, 1901, p. 31.

2. Dangers induits par le milieu : avalanches, chutes de pierres, crevasses, glissements de terrain, inondations...

3. Augers, Général, « Une campagne d'hiver dans les Alpes à la fin du XVIe siècle », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 23, mai-juin 1953, p. 21.

4. « Corée pourquoi se battre pour des sommets », dans *US News and World Report*, décembre 1952.

5. Craplet, Lieutenant-Colonel, « Les affaires du Mont-Froid et de la Pointe de Bellecombe », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 4, septembre-octobre 1950, p. 26.

6. Simon Paul, Capitaine, *Les principes de la guerre alpine*, Berger-Levrault, Paris, 1901, p. 46.

7. Vallette d'Osia, Général, *Les cahiers d'information des troupes de montagne* n° 49, 3e trimestre 1959, p. 75.

8. Kuhn (de) Franz, Baron, *La guerre de montagnes*, Librairie militaire Dumaine, Paris, 1880, p. 41.

9. C'est-à-dire des cheminements alternatifs.

10. « *Opération "Schneefuchs "* », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 32, 2e trimestre 1955, p. 2.

11. Simon Paul, Capitaine, *Les principes de la guerre alpine*, Berger-Levrault, Paris, 1901, p. 36.

12. Konrad Rudolph, Général de CA, *Wehrwissenschaftliche Rundschau*, juin-juillet 1954, dans *Les cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 31, du 1er trimestre 1955, p. 25.

Exemple de procédés pour
« la préparation aux conditions de l'engagement »

Aguerrir les corps et former les esprits pour vaincre le milieu

Se préparer physiquement et moralement

- Aguerrir les corps
- Durcir les caractères
- Forger la cohésion du groupe

Se préparer techniquement

- Former les chefs
- Instruire les soldats
- Se doter de matériels spécifiques

Se préparer tactiquement

- Raisonner en trois dimensions
- Acquisition d'une capacité d'action autonome
- Entraînement interarmes et interarmées

2e PRINCIPE: L'UBIQUITÉ

Sidérer l'ennemi par une menace tous azimuts

Sur un plan tactique, le terrain montagneux se prête mieux à la défense qu'à l'attaque. Ce constat est partagé par nombre de théoriciens de la guerre en montagne et de la stratégie en général, à commencer par le plus illustre d'entre eux, Clausewitz : « *Si le but consiste simplement à résister quelque temps, une position en montagne est très favorable. En effet, un petit poste qui ne contient qu'une fraction de l'armée, qui peut donc compter sur un renfort, qui n'est destiné qu'à résister un temps donné et qui possède les qualités lui permettant de résister solidement, représentera une difficulté importante pour l'ennemi qui devra consacrer beaucoup de temps et d'énergie à la résoudre*[1]. »

Les escarpements et le cloisonnement du relief offrent en effet une protection supérieure aux terrains ouverts. Les zones boisées et les cavités souterraines permettent de se mettre à couvert des vues aériennes et des satellites. La déclivité du terrain rend les assauts dirigés du bas vers le haut beaucoup plus difficiles à réaliser même si elle ne favorise pas forcément les servants d'armes postés sur les parties hautes des pentes. Les points hauts, pics, crêtes et cols, offrent des vues lointaines qui permettent de limiter l'effet de surprise. Toutes ces caractéristiques accroissent le rendement des forces du parti en défensive et lui permettent de faire de substantielles économies en personnel. À ce sujet, Paul Simon a évoqué la notion « *d'effectif de saturation* » et d'« *économie du terrain [qui] se substitue à l'économie des forces* »[2]. Ce personnel en surplus peut alors judicieusement renforcer les réserves qui jouent un rôle fondamental dans les dispositifs défensifs en montagne. La rareté des itinéraires oblige le parti assaillant à s'engager sur des axes connus ou attendus du défenseur rendant la manœuvre de celui-là facilement prévisible par celui-ci.

Pour autant, toute manœuvre offensive n'est pas vouée à l'échec, bien au contraire. Ces mêmes théoriciens du combat qui s'accordent à reconnaître les vertus défensives du terrain montagneux sur un plan tactique déclarent aussi que sur un plan opératif et stratégique, le terrain favorise l'assaillant pour peu que celui-ci ait un esprit suffisamment manœuvrier. Ainsi, Clausewitz affirme : « *On souligne généralement la force de la défense en montagne en raison du caractère inexpugnable de petits postes haut perchés et la difficulté des déplacements. Pourtant, ce qui caractérise la défense en montagne, c'est la passivité parfaite puisque le défenseur est condamné à l'immobilité, muré dans chacun de ses postes. L'attaquant, quant à lui, peut manœuvrer et enfoncer une ligne de défense, soit en la contournant, soit en concentrant ses forces contre un point unique, sans craindre que le reste*

des défenseurs puisse porter secours au poste investi. La supériorité de la défense en montagne est donc moins certaine qu'elle n'y paraît de prime abord[3]. »

Jomini, bien qu'il s'en défende, poursuit le raisonnement de Clausewitz. « *Si les pays de montagnes sont favorables à la défense tactique, il n'en est pas de même pour la défense stratégique qui, obligée de se disséminer, doit chercher un remède à cet inconvénient en augmentant sa mobilité et en passant souvent à l'offensive*[4]. »

Par ubiquité, il faut donc comprendre la capacité à faire peser sur le dispositif de l'ennemi un danger omnidirectionnel afin de paralyser sa manœuvre, de véritablement le sidérer avant de lui porter un coup fatal.

L'application de ce principe vise en effet à empêcher l'ennemi de prendre ou de reprendre l'initiative face à la manœuvre conçue pour le vaincre. Pour cela, il faudra simultanément fixer les forces qu'il aura déjà déployées et l'empêcher d'engager ses réserves au moment et à l'endroit opportun. L'adversaire ne doit plus pouvoir ni adapter son dispositif existant pour pallier d'éventuelles vulnérabilités, ni relancer sa manœuvre pour établir ponctuellement un rapport de force lui offrant un avantage décisif.

Dès 1775, de Bourcet énonce dans ses *Principes de la guerre de montagnes,* les modalités d'application de ce principe : « *La puissance qui doit agir offensivement choisira une position raccourcie d'où elle puisse, en un ou deux jours de marche, se rassembler à la droite ou au centre ou à la gauche et d'où elle puisse également donner de l'inquiétude à son ennemi, sans lui faire voir par aucune manœuvre le véritable objet qu'elle peut avoir en vue. [...] Son ennemi, étant également menacé dans tous les points de sa frontière, prendra les précautions nécessaires pour s'opposer partout, suivant l'état de ses forces, à ce qu'on pourra entreprendre, ce qui emporte nécessairement la distribution de ses troupes dans toute l'étendue menacée et affaiblit par conséquent chaque position*[5]»

Deux cas peuvent être envisagés en fonction de la configuration du terrain.

Si l'ennemi est installé en défensive à un confluent de vallées, l'approche devra se faire par toutes les vallées et les crêtes menant à ce confluent. Il faudra enfermer l'ennemi dans une nasse en veillant toutefois à ne pas révéler prématurément son axe d'effort afin que, demeurant dans l'incertitude, l'adversaire ne puisse pas engager ses réserves trop tôt.

La reprise de Briançon tenu par les Allemands en septembre 1944, est une illustration parfaite de cette tactique[6] : quatre bataillons[7] attaquent simultanément la ville par les hauts en s'emparant des forts des Gondrans, du Janus et des Têtes et par les vallées de la Durance et de la Guisane. Les Allemands attaqués par deux vallées différentes, à la fois par les bas et par les hauts, sont dans l'incapacité d'engager opportunément leurs réserves. Paralysés par la menace omnidirectionnelle et « omnidimensionnelle » qui pèse sur leur dispositif, ils évacuent Briançon pendant la nuit du 6 septembre 1944.

Si l'ennemi est installé en défensive dans une vallée ou le long d'une crête et qu'il a adopté un dispositif linéaire, il conviendra, au préalable, de l'aborder sur toute la largeur de son front afin de fixer toute sa ligne de défense. L'assaillant aura ensuite le choix entre percer cette ligne en un ou plusieurs points ou la faire tomber par une manœuvre de débordement. Jomini prône de choisir la première option. Il recommande de conduire une manœuvre de déception sur-toute la ligne montagneuse défendue par l'ennemi puis de percer tous moyens

réunis en un ou deux points, donc par une seule ou deux vallées en choisissant si possible les points de franchissement les plus impraticables donc les plus surprenants pour l'adversaire. « *Il n'y a guère qu 'un précepte à donner : c 'est de faire des démonstrations sur toute la périphérie de la frontière pour obliger l'ennemi à étendre sa défensive, et forcer ensuite le passage sur le point décisif qui promettra les plus grands résultats. C 'est un cordon, faible numériquement mais fort par les localités, qu 'il s'agit de rompre, et s'il est forcé sur un seul point, il l'est sur toute la ligne*[8]. »

Méconnaissant ce principe, le duc de Savoie échoue dans ses différentes tentatives de reprendre la Savoie aux Français. En 1709, il franchit le Mont-Cenis, évite le col du Galibier tenu par les troupes de Berwick et gagne la Vanoise puis la Tarentaise. Mais Berwick qui, lui, a judicieusement réparti ses forces sur toute la longueur du front des Alpes entre Montmélian au nord et Entrevaux au sud, a le temps de se replier et de bloquer les troupes du duc de Savoie à Montmélian qui doivent alors se retirer par le Petit-Saint-Bernard. En 1710, l'ennemi qui n'a pas tiré les leçons de l'échec subi l'année précédente, tente une nouvelle attaque en force par le col de Larche et pénètre en Ubaye. Berwick rameute ses troupes du Briançonnais et de Provence au col de Vars, et force l'ennemi le 14 août 1710 à repasser la frontière par le col de Larche. Deux semaines plus tard, le duc de Savoie attaque à Cézanne et menace le Mont Genèvre. Berwick abandonne l'Ubaye et renforce le Briançonnais. Fin septembre, l'armée ennemie est contrainte à nouveau de rentrer dans son pays. En 1711, le duc de Savoie atteint Albertville puis Faverges et de là Chambéry. Berwick réarticule son dispositif et interdit efficacement la vallée du Grésivaudan à partir de fort Barraux. Incapable une nouvelle fois de percer le dispositif défensif des Français, le duc de Savoie est contraint de se replier. Ainsi, en l'absence de menace sur l'ensemble du front qu'il défend, Berwick a toute latitude pour appliquer sa fameuse tactique des « navettes » qui lui permet de faire basculer ses détachements au gré des menaces « unidirectionnelles » de l'armée du duc de Savoie.

En fait, le principe d'ubiquité n'a pas ici été appliqué par l'assaillant mais bien par le défenseur. Grâce à une répartition judicieuse de ses forces sur l'ensemble du théâtre d'opération, Berwick a pu devancer partout où il le souhaitait, les armées du duc de Savoie. Pourtant, à l'origine, ce dernier avait l'initiative de chaque offensive. L'application du principe d'ubiquité participe donc largement de la sauvegarde. Il permet non seulement d'éviter les concentrations de troupe qui constituent toujours dans un milieu fortement cloisonné, une vulnérabilité mais surtout, il contribue à limiter la capacité de surprise de l'adversaire.

La seconde option d'attaque qui privilégie une manœuvre de débordement, a été très largement utilisée dans toute l'histoire de la guerre en montagne car considérée, à juste titre, comme la plus efficace. « *La manœuvre de débordement se révèle encore plus efficace, plus décisive en montagne du fait que les grosses masses ennemies ne peuvent se mouvoir et se ravitailler que par de longs et étroits couloirs*[9]»

Dès 1744, Conti franchit le Var et aborde Montalban qui est tenu. Il cherche alors à déborder par le nord mais l'Escarène est également tenu. Conti poursuit alors sa manœuvre de débordement par Peiracava et force ainsi les bataillons en poste à l'Escarène à se replier.

Deux siècles plus tard, la 5e division de montagne allemande perce, en quatre jours

seulement, la ligne Metaxas au niveau du défilé du Rupel grâce à une attaque menée simultanément sur les flancs et les arrières de l'ensemble fortifié grec[10]. À l'aube du 6 avril 1941, les 85e et 100e régiments attaquent en débordant simultanément par la droite et la gauche les fortifications grecques. Dans la matinée du deuxième jour, les commandants des premiers forts grecs sont contraints de capituler. Les Allemands continuent leur offensive. Le quatrième jour, le fort 307 situé sur une colline dominant la vallée de la Strouma, cède après que les installations situées à l'arrière de cet ouvrage aient été conquises par les chasseurs de montagne du 100e régiment.

Piémontais et Allemands n'ont dû cependant leur succès qu'à une parfaite connaissance du dispositif de leur adversaire. C'est bien après avoir testé systématiquement l'ensemble des positions de leur ennemi et trouvé leur point de faiblesse que les assaillants ont choisi le point d'application de leur attaque décisive. Or, cette habile manœuvre du renseignement a été grandement facilitée par l'application du principe d'ubiquité qui, en disséminant les troupes sur une très large partie du théâtre d'opération, permet d'embrasser très rapidement le dispositif de son adversaire.

Quelle que soit l'option d'attaque qui sera choisie, toute la difficulté pour l'assaillant sera toutefois de répartir judicieusement ses forces qui, dans un tel terrain, seront toujours comptées. Il faudra concilier deux impératifs opposés dans leurs modalités d'exécution : faire peser une menace omnidirectionnelle sur l'ennemi et être capable le moment venu, de concentrer ses effets pour emporter la décision en un point. Cette difficulté pourra être surmontée par une bonne utilisation du terrain. En outre, on notera que ces deux impératifs ont une hiérarchie chronologique. En effet, il ne peut être envisagé de percer sans avoir décelé au préalable le point de faiblesse du dispositif ennemi et fixé ses réserves. La manœuvre s'articulera donc en deux phases distinctes. La première aura pour but de paralyser l'adversaire en adoptant pour ses propres forces un dispositif omnidirectionnel. La deuxième visera à le terrasser par un coup qui se voudra fatal. Son efficacité dépendra de trois critères : le moment auquel il sera donné, le choix du terrain sur lequel il sera porté et son point d'application sur le dispositif ennemi. Ce coup décisif nécessitera une concentration des effets et donc une bascule très rapide des efforts. Celle-ci est aujourd'hui facilitée par la maîtrise de la troisième dimension.

Il exige également une étude très approfondie du terrain et de la manœuvre de l'ennemi. Le 18 janvier 1817, le général San-Martin se lance à la tête d'une armée de 4 000 soldats, à la conquête du Chili occupé par 7 000 Espagnols[11]. Afin de garder secret l'axe principal de son attaque, le général San-Martin décide, dans un premier temps, de fractionner son armée en six détachements qui progressent simultanément à travers les Andes. Celles-ci sont franchies sur un front de plusieurs centaines de kilomètres par les cols de Come Caballos (4 400 mètres), Santa Rosa (4 250 mètres), El Portillo (4 207 mètres), El Planchon (2 850 mètres), Los Patos (4 000 mètres) et La Cumbre (3 837 mètres). Puis, une fois les troupes espagnoles fixées par ces six détachements, le général San-Martin regroupe ses deux colonnes du centre près de Santa-Rosa le 8 février 1817. La manœuvre a parfaitement fonctionné et le général espagnol Del-Pont qui a réalisé beaucoup trop tard l'objectif de San-Martin, ne peut plus opposer à l'armée des Andes que 2 000 soldats qui sont battus par une habile manœuvre d'encerclement à la bataille de Chacabuco le 12 février. Le 13 février 1817, le général San-

Martin entre en libérateur à Santiago du Chili.

La vitesse joue un rôle fondamental : elle est, avec la surprise, consubstantielle du principe d'ubiquité. Il s'agit de frapper l'ennemi au cœur de son dispositif sans lui laisser le temps de réagir.

Le bilan des opérations menées par le corps de montagne du général Sevez pendant la campagne d'Italie au printemps 1944 est là encore éloquent : « *La manœuvre d'exploitation par l'irruption à l'intérieur du dispositif ennemi, en utilisant la mobilité particulière des troupes de montagne en terrain difficile a pleinement réussi. L'ennemi, habitué aux attaques massives et compassées dans les régions de parcours facile a été complètement surpris, sa défense, insuffisamment organisée en profondeur, continuellement débordée. Même avec le souci constant de la vitesse, atteignant le chiffre en apparence modeste de 5 kilomètres par jour en moyenne, la progression du Corps de Montagne a déjoué par sa rapidité des contre-mesures tentées par l'ennemi*[12]. »

La vitesse des mouvements repose non seulement sur l'utilisation de moyens spécialisés et notamment d'hélicoptères mais aussi sur la maîtrise du milieu. C'est là que des troupes spécialisées et entraînées font la différence. L'image du chasseur « qui pige et qui galope » chère au maréchal Lyautey ne répond pas uniquement à un effet de style mais bien à un impératif tactique. La première qualité attendue d'une troupe de montagne est d'être capable de se mouvoir avec aisance et rapidité dans les parties les plus escarpées du terrain. « *Est-il besoin d'ajouter qu'un immense avantage est réservé, dans la lutte contre l'ennemi, aux troupes qui savent le mieux triompher du terrain et s'en affranchir, c'est-à-dire aux troupes alpines agiles et entraînées ? La chose est évidente* a priori *au point de vue tactique : celui qui se meut avec aisance, là où son adversaire est comme embourbé, est comme l'insecte agile aux prises avec un colimaçon rampant et inerte. La chose est manifeste aussi au point de vue moral. Une troupe manquant d'entraînement use le gros de son énergie dans sa lutte avec le terrain et il ne lui en reste guère à dépenser pour lutter contre l'ennemi auquel elle se présente fatiguée et déjà à demi démoralisée. La conclusion pratique de tout cela, c 'est que, pour faire la guerre dans les Alpes avec quelques chances de succès, il importe de disposer de troupes d'une agilité, d'un entraînement et d'une énergie supérieurs. C'est à ce besoin impérieux qu'a répondu la création en Italie, en Autriche et en France, de troupes alpines auxquelles on donne un entraînement spécial et dont on élimine tous les hommes malingres ou chétifs*[13]. »

La surprise agit comme un démultiplicateur des effets de l'attaque. Elle est indispensable dans un milieu dont les contraintes limitent les possibilités de manœuvre et rendent cette dernière aisément lisible et prévisible. L'effet de surprise reposera sur une combinaison judicieuse de trois facteurs complémentaires : le choix du terrain où s'appliquera l'action principale, le choix du moment où elle sera conduite et la nature de la manœuvre de la déception ou de diversion qui l'accompagnera. La surprise peut aussi être obtenue en faisant surgir face aux adversaires un armement contre lequel ils ne peuvent se défendre. Cette méthode est employée à plusieurs reprises en 1925 dans le Rif marocain par les troupes françaises qui n'hésitent pas à engager des chars FT 17. Face à ces monstres d'acier qui avalent les pentes de 40 degrés et contournent aisément les retranchements des rebelles, ces derniers, démunis d'armes antichars, ne trouvent leur salut bien souvent que dans la fuite.

Ainsi, de juillet à octobre 1925, les chars de combat sont employés au cours de plus de vingt opérations[14]. Leur présence confère un ascendant indiscutable sur les troupes d'Abd El Krim et, tout en préservant de nombreuses vies humaines, permet d'accélérer la défaite des rebelles rifains[15].

Quant au choix du terrain de l'action principale, les parties les plus escarpées, celles qui paraissent les plus infranchissables seront les plus propices aux actions menées par surprise. Dans ce domaine et contrairement à une idée reçue, le terrain montagneux n'offre que peu de limites. L'histoire de la guerre en montagne regorge d'attaques lancées sur des zones qui semblaient aux profanes totalement infranchissables.

Parmi les plus spectaculaires de ces attaques, figurent celles lancées par les Autrichiens contre les Italiens durant la guerre des glaciers de 1915 à 1918. Le massif de l'Ortler, culminant à 3 900 mètres d'altitude, a été le théâtre de combats qui comptent parmi les plus hauts faits d'arme de la guerre en montagne. Dès 1915, Autrichiens et Italiens se livrent à une course effrénée pour la conquête des points hauts qui constituent pour chacun des belligérants autant de fenêtres ouvertes sur le dispositif ennemi. En 1916, le commandement autrichien décide de s'emparer de la Hohe Schneide. Ce sommet constitue en effet, un observatoire indispensable sur les positions italiennes dans le Val Zebru, sur le passo del Ables et permet de prévenir toute manœuvre de débordement par le Val del Vitelli. Ne pouvant gravir de nuit le glacier très crevassé de la face nord de la Hohe Schneide, les Autrichiens décident de progresser sous le glacier. Pendant cinq mois, entre la fin de l'automne 1916 et le début du printemps 1917, ils creusent à une altitude comprise entre 3 200 et 3 500 mètres, un tunnel sous-glaciaire de 2 000 mètres de long évacuant 4 000 mètres cubes de glace. Le 17 mars 1917, en dépit d'un incident imprévu, les Autrichiens surprennent les Alpini au sommet de la Hohe Schneide et s'emparent de leurs positions. Ils ne déplorent qu'un blessé léger au cours de leur attaque. Les Autrichiens rééditent une opération analogue à celle-ci durant l'été 1917 pour la conquête du Trafoier Eiswand Gipfel (3 553 m). Après avoir creusé une galerie de 1 800 mètres de long sous un glacier suspendu, ils s'emparent de ce sommet mais le perdent quelques jours plus tard sous l'effet d'une puissante contre-attaque italienne.

Le choix du moment contribue également à renforcer l'effet de surprise. En montagne, la nuit mais surtout les mauvaises conditions météorologiques sont autant d'alliés pour surprendre l'ennemi. Les opérations et notamment les déplacements, se dérouleront donc le plus souvent par temps de brouillard, de jour blanc ou de neige.

Dans la nuit du 15 au 16 juin 1916, profitant d'une nuit très sombre et d'une tempête de neige qui leur garantissent un effet de surprise maximal, un détachement d'à peine trente alpins autrichiens se lancent à l'assaut du Madatsch. Après une marche d'approche difficile sur un glacier très crevassé, le détachement autrichien s'empare sans coup férir à 2 heures du matin, du poste d'observation déserté par les sentinelles italiennes en raison du mauvais temps. Le 4 avril 1944, les chasseurs de la 4e compagnie du 11e bataillon de chasseurs alpins franchissent, par une nuit de brouillard, les 1 600 mètres de dénivelée qui les séparent du Mont Froid tenu par les Allemands.

La surprise, enfin, ne saurait être complète sans qu'elle soit précédée d'une manœuvre de diversion ou de déception. Il s'agit de distraire l'attention de l'ennemi le plus souvent dans

une direction opposée à celle de l'attaque principale. Avant de mener leur contre-attaque sur le block ouest du Mont Froid le 12 avril 1945, les Allemands mènent une habile diversion en simulant une approche par le col de Sollières situé à l'est de leur objectif alors qu'ils lancent leur attaque principale depuis l'ouest.

Dans un milieu dont les contraintes façonnent la manœuvre et où les réserves jouent un rôle plus important qu'ailleurs, le principe d'ubiquité est donc le gage d'une relative liberté d'action et d'une économie partielle des moyens consacrés au combat. L'application de ce principe reste toutefois soumise à la capacité manœuvrière du chef et de sa troupe car elle implique de concilier, dans un laps de temps souvent très court, une grande dispersion des moyens sur le terrain avec une forte concentration de leurs effets sur l'ennemi. Le principe d'ubiquité ne pourra donc être appliqué que par des chefs possédant une connaissance approfondie du milieu montagneux et par des unités capables de s'affranchir de ses contraintes.

---

1. Clausewitz (von) Carl, *De la guerre*, Livre VI, chapitre 15.

2. Simon Paul, Capitaine, Les principes de la guerre alpine, Paris, 1901, p. 163.

3. Clausewitz (von) Carl, *De la guerre*, Livre VI, chapitre 15.

4. Jomini Antoine-Henri, *Précis de l'art de la guerre*, Perrin, Paris, article 28, p. 264.

5. Bourcet (de), *Principes de la guerre de montagnes*, livre V, chapitre V, Paris, 1888, p. 127.

6. « La libération de Briançon », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 1,février 1950, p. 9-12.

7. Les 1er et 3e bataillons du 4e RTM et deux bataillons de FFI.

8. Jomini Antoine-Henri, *Précis de l'art de la guerre*, Perrin, Paris, article 28, p. 265-266.

9. Lorillard, Lieutenant-Colonel, *Ruses de guerre et contre-ruses*, Charles Lavauzelle, Paris, 1935, p. 30.

10. Stampfer Norbert, Major, « Les troupes de montagne dans la Seconde Guerre mondiale », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 54, 1er trimestre 1961, p. 9-23.

11. Noiret, Général, « Le général San-Martin et la traversée des Andes », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 10, mai 1951, p. 25-44

12. *Étude sur le corps de montagne*, État-major de l'armée, 3e bureau, section instruction, Paris, 1945, p. 7.

13. Simon Paul, Capitaine, *Les principes de la guerre alpine*, Paris, 1901, p. 31.

14. Dont les plus fameuses furent la réduction du massif de Sar Sar du 2 au 12 août 1925, la conquête du pays des Branès du 17 au 26 août, la réduction de Béni Zéroual les 11 et 12 septembre ainsi que la conquête du massif de Bibane le 16 septembre 1925.

15. J.M.O. du Groupement des chars de combat au Maroc S.H.A.T. 34N402 et Goubernard, « Les chars de combat au Maroc en 1925 », dans *La revue d'infanterie,* Charles Lavauzelle, mai 1926, p. 634-643.

Exemple de procédés pour « l'ubiquité »

Sidérer l'ennemi par une menace tous azimuts

Paralyser la manœuvre de l'ennemi

- Approche omnidirectionnelle
- Approche « omnidimensionnelle »
- Manœuvre d'enveloppement

Jauger les faiblesses du dispositif adverse

- Renseignement de contact
- Manœuvre de déception

Frapper par surprise le cœur du dispositif ennemi

- Choix du moment
- Choix du terrain
- Nature de la manœuvre

3e PRINCIPE: L'OPPORTUNISME

Provoquer des opportunités dans un milieu révélateur

Le constat le plus évident qui vient à l'esprit de celui qui étudie la guerre en montagne est le rôle fondamental que jouent les contraintes du milieu sur la manœuvre : « *Le terrain constitue un canevas tyrannique sur lequel les armées sont contraintes de mouler leurs opérations. Les itinéraires à suivre, la force des colonnes, les formations de marche, les vitesses de marche et d'écoulement, les effectifs qu'il est possible de déployer sur chaque cheminement, les facilités d'attaque et de défense : tout est prédéterminé par lui*[1]»

À la différence de milieux plus ouverts, la montagne impose effectivement de telles contraintes aux mouvements et aux déploiements des troupes qu'elle façonne la manœuvre. En dépit des progrès technologiques dont bénéficient aujourd'hui les armées occidentales notamment dans le domaine aéronautique, cet axiome conserve toute sa pertinence. Les engagements récents dans les Balkans et en Afghanistan l'attestent. Le relief cloisonné et escarpé limite les axes d'approche qui sont concentrés dans les fonds de vallées. Les rocades sont liées à la présence de cols dont la praticabilité conditionne les possibilités de bascule des efforts. La rareté des espaces plats et dégagés restreint les déploiements des appuis et de la logistique et provoque des concentrations de troupes qui sont autant de vulnérabilités dans les dispositifs. Les pentes et les crêtes restent difficilement exploitables en particulier pour les troupes peu aguerries et entraînées.

Le terrain montagneux en limitant les possibilités de manœuvre rend celle-ci plus facilement lisible. Dès lors, les belligérants éprouvent les plus grandes difficultés à dissimuler leurs axes d'effort et leurs centres de gravité. La montagne a donc ceci de particulier qu'elle agit comme un révélateur des intentions de chaque belligérant.

La notion d'initiative doit alors être abordée sous un angle différent que dans les autres espaces de combat. Dans ces derniers, la saisie de l'initiative est le plus souvent étroitement liée à la précocité de l'action ; il convient d'agir avant l'adversaire pour lui imposer sa propre manœuvre et surtout son propre tempo. Depuis l'avènement de la guerre éclair, cette idée occupe une place centrale dans les tactiques prônées par les armées modernes. Elle est même une des raisons fondamentales qui poussent aujourd'hui les armées occidentales à la numérisation de leurs forces : voir avant l'ennemi pour comprendre avant lui et *in fine* agir avant lui. La victoire appartient à celui qui a une bataille d'avance.

Dans les principes tactiques du combat en montagne, la notion d'initiative conserve une place tout aussi centrale, mais elle ne se traduit pas systématiquement par une manœuvre

proactive du gros des forces. Dans la mesure où le terrain agit comme un révélateur des intentions de l'ennemi, celui qui s'engage en premier n'est pas forcément assuré de prendre un avantage décisif. Tout comme certains arts martiaux dont les fondements reposent sur l'utilisation à son profit de la force de son adversaire, la saisie de l'initiative dans le combat en montagne s'obtient par l'exploitation des vulnérabilités de la manœuvre ennemie.

La guerre en montagne est donc une guerre d'exploitation des opportunités offertes par l'ennemi et par le milieu, c'est-à-dire le terrain et les conditions météorologiques.

Mais cet art de la guerre « tout d'opportunisme » exige deux préalables : gagner la bataille du renseignement sur l'ennemi et sur le terrain, et savoir utiliser les spécificités du milieu à son profit.

Gagner la bataille du renseignement peut paraître être un truisme à l'heure où tous les retours d'expérience des opérations conduites depuis la première guerre du Golfe en 1991 insistent sur l'importance du renseignement. Mais cette affirmation prend un tour tout particulier pour les opérations menées dans les espaces montagneux.

En effet, dans le combat en montagne, la manœuvre fonctionne comme un fusil à un coup. Le terrain, le relief, les escarpements rocheux et glaciaires, les conditions météorologiques beaucoup plus erratiques que dans les parties basses, rendent les mouvements plus difficiles à réaliser et notamment les mouvements de « variantement » ou de bascule des efforts. Dans l'article 28 de son Précis de l'art de la Guerre consacré aux opérations dans les montagnes, Jomini reconnaît que : « *Les manœuvres transversales pour gagner les extrémités du front d'opération de l'ennemi y deviennent d'une exécution plus difficile, et souvent même impossible : dans un tel pays on ne peut opérer avec une armée considérable que dans un petit nombre de vallées* »[2].

En outre, le cloisonnement du milieu provoque une dispersion des forces sur le terrain. Par effet de « saturation tactique » qui varie avec les saisons, ce morcellement se retrouve jusqu'au plus bas niveau de commandement. Le général Kellermann constate ce morcellement qui doit néanmoins participer d'un résultat commun : « *Dans la guerre des montagnes ce n'est que par des actions de détail séparées entre elles par de grandes distances et liées cependant par des résultats que l'on parvient à un résultat décisif*[3]. » Les unités cessant de manœuvrer comme un seul homme, ont besoin d'un surcroît de coordination qui se traduit inévitablement par un allongement des délais dans les différentes phases d'exécution de la manœuvre. C'est donc le rythme de la manœuvre qui s'en ressent et qui est moins soutenu qu'en plaine. D'une manière générale, les contraintes liées au milieu montagneux viennent s'ajouter à tous ces facteurs impondérables qui constituent les frictions et le brouillard de la guerre et rendent la conduite de la manœuvre moins aisée que dans les espaces ouverts. Dans ces conditions et en dépit des progrès réalisés dans le domaine de la motorisation et de l'aéromobilité, il est encore très difficile, en montagne, de réorienter la manœuvre une fois que celle-ci est engagée. Le chef militaire n'a donc qu'un droit à l'erreur très minime qu'il s'efforcera de réduire encore par une planification particulièrement poussée qui devra, elle-même, s'appuyer sur une connaissance la plus précise possible du terrain, du dispositif et des intentions de son ennemi. Le renseignement prend donc une importance vitale et limite les risques d'erreur au moment de lancer, dans un unique coup de dés, ses forces dans la bataille. « *Succès ou échec dépendent étroitement, surtout en*

montagne, des renseignements recueillis en temps voulu sur le dispositif de concentration et les effectifs de l'adversaire. Un commandement à qui manquent les moyens nécessaires pour cela agira toujours trop tard[4]. »

On comprend mieux alors toute l'importance qu'ont jouées, à différentes époques, les actions de renseignement dans les combats en montagne et le soin que les troupes de montagne ont apporté à leurs unités de reconnaissance. Celles-ci ont toujours constitué l'élite des unités de montagne. Elles sondent le terrain pour en déceler toutes les potentialités et les limites d'emploi afin d'y engager ensuite rationnellement les forces.

La bataille du renseignement repose sur une stratégie globale qui couvre des actions d'acquisition du renseignement sur l'ennemi et sur le terrain mais aussi des opérations de contre-renseignement car tenir son adversaire dans l'incertitude est au moins aussi important que de percer ses intentions.

Les opérations de contre-renseignement allient des mesures actives et passives. Les premières visent prioritairement à neutraliser les reconnaissances ennemies pour priver le chef adverse de ses yeux, car en terrain montagneux, l'homme reste le moyen préférentiel d'acquisition du renseignement. Ainsi, ces actions de contre-reconnaissance rythment à partir du 10 juin 1940, toute la première phase de la bataille des Alpes. Elles voient l'engagement des sections d'éclaireurs-skieurs françaises sur la crête frontière en avant de chaque secteur défensif face aux avant-gardes italiennes. Certaines de ces sections ont accompli de hauts faits d'armes parmi lesquels celui du lieutenant Jean Bulle, chef de la section d'éclaireurs-skieurs du 80e bataillon alpin de forteresse le 22 juin 1940 au col d'Enclave. « *Prenant un fusil-mitrailleur, quelques chargeurs et une corde de rappel, j'étais bientôt à leur hauteur en les prenant de flanc. Un tir ajusté à trois cents mètres les cloua sur place. Quelques uns refluèrent sur le gros de la colonne qui, dès lors, s'installa sur les névés à distance respectable. Ce fut là le point extrême de l'avance italienne en direction de notre arête*[5]. »

Les manœuvres de déception participent aux opérations de contre-renseignement. Elles visent à entretenir le doute dans l'esprit de l'adversaire autant qu'à dissimuler ses propres intentions. La déception est indissociable de la surprise pour laquelle elle est un préalable indispensable.

Les opérations d'acquisition du renseignement impliquent la conquête et la tenue de points d'observation situés pour la plupart sur des points hauts : pics et cols escarpés. L'enjeu de cette guerre des points hauts est de pouvoir surveiller en permanence le dispositif de l'ennemi tout en privant celui-ci des mêmes possibilités d'observation. Cette guerre des points hauts a rythmé tous les grands conflits qui se sont déroulés en montagne et notamment celui qui a opposé Italiens et Autrichiens dans le massif de l'Ortler de 1915 à 1918. Dès 1915, les deux belligérants se livrent à une course effrénée aux points d'observation qui se traduit par des coups de mains successifs sur des sommets de plus de 3 000 mètres d'altitude et situés sur un terrain glaciaire. Cette guerre des points hauts s'est également poursuivie dans les engagements les plus récents et notamment en Afghanistan où, en dépit de leurs drones d'observation, les troupes américaines n'ont pas pu faire l'économie d'un maillage de points hauts occupés par des équipes de forces spéciales.

Toutefois, l'issue de cette guerre du renseignement ne repose pas uniquement sur les

unités chargées d'acquérir les informations. Elle dépend aussi de celles qui traitent ces mêmes informations et plus précisément de la durée du cycle du renseignement, durée comprise entre le moment où un ordre de recherche est envoyé aux unités de reconnaissance et celui où il aboutit sous la forme d'une information exploitable par le chef militaire. Le rythme relativement lent de la manœuvre en montagne implique que le cycle du renseignement soit le plus court possible. En effet, si la saisie de l'initiative ne signifie pas nécessairement qu'il faille agir systématiquement avant l'ennemi, elle exige en revanche de comprendre la situation tactique et les conditions du milieu plus vite que lui pour pouvoir le devancer sur les points clés du terrain dans le cadre du second volet de cette guerre des opportunités.

Pourquoi l'utilisation du terrain constitue-t-elle le volet aval de cette guerre des opportunités ? La réponse à cette question nécessite à nouveau de rappeler le rôle différent que joue le terrain dans la conception et la conduite des opérations en montagne et dans les autres espaces. Dans ces derniers et notamment les plaines, le terrain joue un rôle annexe dans la conception et la conduite des opérations parce que les progrès techniques, en particulier dans le domaine de la troisième dimension, permettent de s'affranchir des contraintes du milieu. Le terrain est donc devenu un enjeu de moindre importance entre les belligérants dont les manœuvres respectives s'appliquent directement sur les masses ennemies. Il en va tout autrement en montagne où les contraintes de ce milieu façonnent la manœuvre de chacun des protagonistes. On comprend alors aisément que le camp victorieux est celui qui maîtrise le mieux ces contraintes pour *in fine* mettre hors de combat son adversaire, la première action étant un préalable indispensable à la seconde.

L'effet majeur du chef militaire s'appliquera donc très souvent au terrain. À l'instar d'un joueur d'échecs, le but de sa manœuvre est de vaincre son ennemi en utilisant à son profit les potentialités du milieu, et en contrôlant les points clés du terrain.

C'est ainsi qu'Alexandre de Macédoine en 334 av. J.-C. attaque le défilé de Suse dans les monts Bakthiars aux confins de la Perse. Il met en déroute Ariobarzane par une manœuvre inattendue à travers la montagne que même les autochtones considéraient comme très difficilement praticable. « *Sans perdre un temps précieux à des sacrifices intempestifs, il fit rechercher parmi les prisonniers ceux qui connaissaient bien le pays, et leur ordonna de lui décrire exactement la montagne. Quoi qu'on lui représenta très boisée, très rocheuse et comme ne pouvant être franchie seulement que par d'étroits sentiers de piétons, Alexandre se décida cependant à exécuter par ces chemins un mouvement tournant contre le flanc droit de la position ennemie*[6]»

Pendant la Seconde Guerre mondiale, le général Leclerc, après une analyse judicieuse du terrain et une exploitation audacieuse des faiblesses du dispositif ennemi, franchit les Vosges par le col de Dabo et fond avec ses chars sur la plaine d'Alsace pour libérer Strasbourg. Placé avec sa deuxième division blindée en réserve de la 79e division d'infanterie américaine, il se tient prêt dès le 13 novembre 1944, à exploiter toute ouverture réalisée par les soldats américains dans un dispositif allemand qui contraint la manœuvre alliée depuis deux mois. En engageant régulièrement ses éléments avancés pour mener des reconnaissances, il les accoutume au milieu et évalue les faiblesses de l'adversaire. Le 19 novembre au matin, percevant un décrochage partiel des Allemands qui veulent gagner une

nouvelle ligne de défense, les chars s'élancent dans ce massif forestier boisé aux rares cheminements praticables[7]. Négligeant la nationale 4 où il se sait attendu, le général Leclerc engage ses unités sur des routes départementales. Le groupement tactique Langlade, emmené par Massu, emprunte la route du col de Dabo, route en lacets qui culmine à 652 mètres d'altitude et qu'il est très facile de barrer par des abattis. Il faut deux jours aux cavaliers, fantassins, sapeurs et artilleurs pour dégager cet axe secondaire et créer la surprise en débouchant le 21 novembre à 15 heures dans la plaine d'Alsace. Le 22, la division concrétise son succès en s'emparant de Saverne et en y faisant plus de huit cents prisonniers. La pertinence du choix du chef qui mise sur les points du terrain négligés par l'ennemi s'affirme comme la clé du succès.

Pendant ce temps sur le front des Alpes, les sections d'éclaireurs skieurs aux ordres du lieutenant-colonel Leray commandant la 7e demi-brigade de chasseurs alpins et du capitaine Stéphane harcèlent le dispositif allemand sur les crêtes frontalières pendant l'hiver pour préparer l'offensive vers l'Italie au printemps. Composées d'éminents alpinistes comme Terray, Frendo ou Chevalier, elles utilisent délibérément des cheminements d'une extrême difficulté technique, progressent souvent de nuit, dans la neige profonde et par un froid polaire pour reconnaître des itinéraires d'infiltration ou réaliser des coups de main contre les points d'appuis allemands solidement tenus par des troupes expérimentés et très actives. Les coups de main sur le roc de Belleface à 2 857 mètres ou la pointe de Bellecombe à 2 750 mètres contre les positions des chasseurs de montagne de la 5e division sont réalisés au prix de véritables exploits techniques et physiques[8].

La maîtrise des points clés du terrain passe aussi par le contrôle des parties hautes du terrain montagneux. L'exploitation des opportunités offertes par la manœuvre ennemie signifie que le mouvement et la vitesse sont des facteurs décisifs du combat en montagne. « *La guerre de montagne est une guerre de vitesse dans laquelle il s'agit souvent d'atteindre un objectif avant l'adversaire*[9]. » Or, les parties du terrain qui contribuent à ces deux facteurs sont concentrées dans les zones les plus hautes des montagnes. Ainsi, les pics et les crêtes permettent la permanence de l'observation, des liaisons et de la conduite des feux ; les cols qu'ils soient situés sur les pénétrantes ou les rocades rendent possible les bascules d'effort d'un compartiment de terrain à un autre ; les versants, enfin, facilitent les approches et les mouvements de débordement. Le contrôle de toutes ces parties hautes du terrain est donc indispensable à la fluidité de la manœuvre. Il requiert le plus souvent des aménagements de circonstances pour garantir notamment la sécurité de la troupe pendant les mouvements à la fois face à une éventuelle réaction ennemie et face aux dangers objectifs du milieu. Pendant la Première Guerre mondiale, les Italiens installent ainsi des dizaines de kilomètres de *via ferrata* le long des falaises des Dolomites pour atteindre les lignes autrichiennes.

Toutefois, ces points clés se situent à l'opposé des zones naturelles de déploiement des forces qui sont concentrées dans les fonds de vallées. Nous touchons là à une des spécificités fondamentales du terrain montagneux. À la différence des plaines, la manœuvre en montagne a pour but initial de gommer ce déséquilibre entre le déploiement des troupes et la valeur des compartiments du terrain pour parvenir à une utilisation rationnelle de l'espace de combat. Ceci implique d'être capable de dominer le terrain marginal et extrême de cet espace, c'est-à-dire de pouvoir s'y déplacer, y stationner et, bien sûr, y utiliser l'ensemble de

ses armements. Cette capacité est donc un autre facteur discriminant entre les forces adverses. « *La tyrannie du terrain-canevas est une chose relative. Elle est beaucoup plus grande pour certaines troupes que pour d'autres*[10]. » La spécialisation et la qualité des troupes prennent alors tout leur sens. « *Une troupe bien entraînée et équipée possède une supériorité écrasante sur une troupe même aguerrie mais ignorante des particularités du terrain et du climat de la montagne. La valeur individuelle du combattant et surtout celle des cadres sont, en montagne plus que sur n'importe quel terrain, un facteur déterminant du succès*[11]. »

L'enlèvement de Mussolini le 12 septembre 1943 souligne l'importance de la connaissance du milieu par le chef autant que la préparation minutieuse de la troupe. Cette opération, à laquelle Hitler accordait la plus haute importance, fut conduite avec brio par Otto Skorzeny, alpiniste et parachutiste[12]. Les compétences montagnardes de l'intéressé furent déterminantes pour extraire le Duce enfermé dans un hôtel juché sur une crête des Abruzzes à 2 116 mètres d'altitude et gardé par un bataillon de carabiniers. Acheminées par planeurs et accoutumées au milieu montagnard, ces troupes agirent avec surprise et promptitude témoignant par là même de la nécessité de disposer de troupes aguerries et de chefs au jugement rapide et sûr qui ne sont pas contraints par la difficulté du milieu. La maîtrise de la troisième dimension s'affirme là encore comme un facteur essentiel de succès.

Parmi les grandes batailles qui se sont déroulées en terrain montagneux ou glaciaire, celle de Suomussalmi qui a opposé les Finlandais aux Russes entre le 11 décembre 1939 et le 8 janvier 1940, constitue une des plus belles illustrations de la supériorité d'une troupe spécialisée sur une troupe qui ne l'est pas. La 9e division finlandaise bien que ne possédant ni la supériorité aérienne ni celle du feu parvient grâce à la mobilité de ses bataillons de skieurs, à encercler et anéantir la 163e division ukrainienne et à empêcher la 44e division d'élite de Moscou de se porter au secours des troupes russes assiégées.

Plus près de nous, les Américains après avoir subi quelques revers lors de l'opération Anaconda en Afghanistan, ont reconnu l'importance de troupes spécialement entraînées au combat en montagne. « *Un temps froid et un terrain montagneux peuvent constituer une force particulièrement hostile pour des unités non entraînées et sous-équipées. Dès lors, le temps dévolu à lutter contre la montagne et tous ses éléments ne peut plus servir à combattre et à détruire l'ennemi. Cela signifie en outre que des unités hautement mobiles peuvent être clouées au sol et affectées durement par les contraintes du terrain, de l'altitude et du climat. Cela signifie aussi que des forces de guérilla possédant un faible niveau technologique peuvent utiliser le terrain à leur profit pour démultiplier leurs capacités, infliger des dommages sérieux à une force mieux équipée et échapper à ses coups*[13]. »

Il s'agit donc bien d'être capable d'utiliser le terrain pour démultiplier les effets de sa manœuvre et surclasser ainsi celle de son adversaire. Mais ceci implique de savoir dominer les parties marginales de ce terrain si particulier : pics, versants, cols, espaces escarpés, glaciaires et enneigés. Or, seules des troupes spécialement entraînées, organisées et équipées pour ce type d'action sont en mesure d'offrir cette capacité au chef militaire.

Enfin, ce principe d'opportunisme qui sied si bien à ce type de milieu, doit être mis en pratique au travers d'une stratégie indirecte dans laquelle le terrain est utilisé comme levier

pour vaincre l'ennemi. Il serait vain de chercher dans le combat en montagne une bataille décisive qui permettrait en un cadre espace temps unique d'anéantir son adversaire. Les troupes américaines l'ont appris à leurs dépens à Tora-Bora au printemps 2002 en ne parvenant pas, malgré des frappes aériennes massives, à neutraliser la direction d'Al Qaeda et à un degré moindre lors de l'opération Anaconda dont le bilan militaire s'avère mitigé. Le morcellement des forces sur le terrain condamne les belligérants à une succession d'accrochages, à une guerre d'usure dans laquelle les chefs militaires doivent conserver une vision d'ensemble. Chacun d'eux se retrouve dans la position d'un joueur d'échecs qui pour vaincre doit pousser son adversaire à la faute. Napoléon avait compris l'importance de cette approche indirecte de la bataille en montagne ; il écrit dans ses Mémoires : « *Dans les montagnes, on trouve partout un grand nombre de positions extrêmement fortes par elles-mêmes, qu'il faut bien se garder d'attaquer. [...] Celui qui attaque a du désavantage. L'art consiste à n 'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à attaquer*[14]. »

Dans cet affrontement de joueurs d'échecs, la position des pièces sur cet échiquier en trois dimensions joue un rôle fondamental. Les réserves ont notamment une importance toute particulière car elles décident souvent du sort des combats. Leur positionnement est un exercice délicat qui doit tenir compte de leurs délais d'intervention et de la nécessité de préserver l'imprévisibilité de la manœuvre. Il faudra donc qu'elles ne soient pas trop éloignées de leur zone d'engagement potentiel sans pour autant que leur zone d'attente ne révèle l'axe d'effort prévu. Reconnaissons toutefois que l'aéromobilité rend moins cornéliens les choix à faire dans ce domaine.

Complémentaire aux réserves, le positionnement des unités de reconnaissance, ce que nos Anciens nommaient les avant-gardes, doit aussi être étudié avec soin car elles remplissent la double mission de renseigner sur l'ennemi mais aussi de contribuer directement à la sûreté du dispositif ami. Dans le récit qu'il fait de sa campagne dans les Alpes en 1709, le Maréchal de Berwick souligne cette complémentarité entre les unités de reconnaissance et les réserves : « *Cette guerre était toute différente des autres. Elle paraît d'abord extraordinaire et fort difficile ; mais je puis assurer qu'en suivant l'idée que je m'en suis faite, c'est la plus aisée. Il ne s'agit que d'être bien averti des mouvements des ennemis et faire ses navettes à propos.* » Moins d'un siècle plus tard, les combats qui opposent les soldats de la révolution aux troupes piémontaises sur le col du Mont-Cenis démontrent l'importance du positionnement des avant-gardes et des réserves. Le 25 janvier 1794, un arrêté du Comité du Salut Public prescrit au Groupe de Maurienne « *de s'emparer le plus promptement possible des postes ennemis qui occupent les cols du Petit-Saint-Bernard et des Petit et Grand Mont-Cenis* »[15]. Le général français Sarret chargé de prendre les cols du Mont-Cenis, tente de surprendre l'ennemi en le débordant à l'est par le col de la Tomba et à l'ouest par le col du Petit-Mont-Cenis. Mais la manœuvre échoue à cause des avant-gardes piémontaises qui ont décelé très tôt la progression des trois colonnes françaises. Les Piémontais ont alors le temps de faire intervenir leurs réserves qu'ils ont judicieusement positionnées à la poignée d'éventail de leur dispositif défensif et de renforcer leurs positions sur le col du Petit-Mont-Cenis, objectif principal de l'attaque française. Le général Sarret est tué lors d'un assaut contre la redoute du Mont Froid. L'approche brutale et frontale n'a pas porté ses fruits face à un ennemi qui lui, a su judicieusement utiliser le terrain à son profit et tirer parti des

vulnérabilités de la manœuvre française : une opération de déception mal conduite et une trop grande dispersion des forces. Mal renseignés sur le dispositif de leur adversaire, les Français n'ont pas su déceler quels étaient les points faibles des Piémontais pour y concentrer leurs efforts. Ils y parviendront cependant quelques semaines plus tard grâce, cette fois, à une opération de déception parfaitement réussie du côté du col du Petit-Mont-Cenis doublée d'une très belle infiltration par le ravin de la Madeleine puis le long de la Petite Turra qui permet aux Français de prendre pied sur le Mont-Cenis par le Pas de la Beccia. Les Piémontais dont les positions sont débordées, doivent se replier. Le Mont-Cenis tombe, il restera français jusqu'en 1814.

Les Français mieux renseignés sur le dispositif de leur ennemi après leur première tentative infructueuse et grâce à une bonne utilisation du terrain, ont mis en échec les troupes piémontaises. Dans cette seconde tentative, l'approche indirecte a prévalu et la manœuvre d'opportunité a été couronnée de succès.

L'art de provoquer des opportunités et de les exploiter sur ce terrain particulièrement exigeant qu'est la montagne, nécessite donc de savoir lire la manœuvre de l'adversaire au prisme des contraintes du milieu. Il requiert de posséder deux avantages qui dans ce type de guerre sont toujours décisifs : l'un dans le domaine du renseignement pour pouvoir anticiper les intentions de l'adversaire, l'autre dans l'utilisation du terrain et notamment de ses parties marginales pour le devancer sur les points clés. Il s'agit bien de fluidifier sa propre manœuvre face à un adversaire contraint par le milieu dans sa liberté d'action.

---

1. Simon Paul, Capitaine, *Les principes de la guerre alpine*, Berger-Levrault, Paris, 1901, p. 35

2. Jomini Antoine-Henri, *Précis de l'art de la guerre,* Perrin, Paris, 2001, article 28.

3. Kellermann, Général, *Rapport au comité de salut public,* 4 octobre 1793.

4. Stampfer Norbert, Major, « Les troupes de montagne dans la deuxième guerre mondiale », dans *Allgemeine schweizerische militar zeitschrift,* juillet-août 1960.

5. Bulle Jean, Lieutenant, « Opérations aux cols de la Seigne et d'Enclave de la section d'éclaireurs-skieurs du 80e bataillon alpin de forteresse », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 13, août-septembre 1951, p. 29-41.

6. Kuhn (de) Franz, Baron, *La guerre de montagnes, éditions Dumaine,* Paris, 1880, p. 178.

7. *Le chemin le plus long, chronique de la compagnie de chars de combat du général de Gaulle,* Maisonneuve et Larose, 1997, p. 619.

8. Voir à ce sujet les récits faits par Boell J., *Éclaireurs skieurs au combat,* Arthaud, 1962 et Dreyfus P., *Stéphane, le capitaine à l'étoile verte,* Fayard, 1992.

9. *Notice sur le combat de l'infanterie en montagne,* Section d'études tactiques et techniques de montagne, Grenoble, 1951, p. 6.

10. Simon Paul, Capitaine, Les principes de la guerre alpine, Berger-Levrault, Paris, 1901, p. 29.

11. *Notice sur le combat de l'infanterie en montagne,* Section d'études tactiques et techniques de montagne, Grenoble,

1951, p. 9.

12. Chevalier André, Chef de Bataillon, « Les unités aéroportées dans les opérations de hautemontagne », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 27, mars-avril 1954, p. 31.

13. Viljanen Patrick, *Observations on mountain opérations in Afghanistan*, Fort Leavenworth, États-Unis, octobre 2003.

14. Simon Paul, Capitaine, *Les principes de la guerre alpine*, Berger-Levrault, Paris, 1901, p. 95.

15. « Mont Cenis 1794 », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 9, avril 1951, p. 33-37.

Exemple de procédés pour « l'opportunisme »

Provoquer des opportunités dans un milieu révélateur

Gagner la bataille du renseignement

- Acquérir le renseignement sur l'ennemi et le terrain
- Mener des actions de contre-renseignement
- Exploiter le renseignement en boucle courte

Positionner judicieusement ses forces sur le terrain

- Reconnaissances/avant-gardes
- Réserves

Devancer l'ennemi sur les points clés du milieu

- S'emparer du terrain marginal par tout temps
- Frapper l'ennemi par surprise
- Coordonner ses forces pour l'exploitation

4e PRINCIPE: LA DOMINATION DU CHAMP DE BATAILLE

Qui tient les hauts exploite par les bas...
Qui ne tient pas les bas perd les hauts

L'utilisation des points hauts du relief et de la troisième dimension a un effet démultiplicateur d'efficacité sur la manœuvre et d'affaiblissement inversement proportionnel de l'ennemi. Le contrôle des hauts procure un avantage décisif parce qu'il permet de dominer l'espace de bataille, de prendre l'initiative sur l'ennemi et d'exploiter dans les bas avec le plus gros des forces. Mais la victoire sur les hauts n'est possible que si les bas sont sous contrôle. La bataille des hauts est donc indissociable de la bataille des bas. C'est pourquoi, l'effort initial de toute manœuvre portera sur la bataille des hauts où il s'agira de devancer ou de déloger l'ennemi. Dans la durée, l'effort en vue de préserver le dispositif sur les hauts devra se reporter sur les bas environnants.

Les inégalités du relief et les amplitudes d'altitude sont plus marquées dans les zones montagneuses qu'ailleurs. Le terrain peut ainsi être divisé en deux compartiments très distincts : les bas et les hauts.

Les bas qui correspondent aux fonds de vallée concentrent les axes carrossables, les infrastructures et de rares espaces ouverts. Du fait de l'altitude, les conditions météorologiques et climatiques sont moins rudes que sur les hauts. Les bas sont donc plutôt faciles d'accès et invitent spontanément au déploiement des moyens militaires, en particulier des moyens mécanisés et lourds. En revanche, ils présentent deux inconvénients majeurs : les forces sont canalisées et sont dominées par des portions de terrain qu'elles ne peuvent pas ou difficilement atteindre depuis les bas par la vue, les tirs directs ou le mouvement. L'exposition aux coups est maximale et les possibilités de riposte sont réduites. Le rendement militaire est beaucoup plus faible depuis les bas qu'à partir des hauts.

Les hauts qui correspondent aux crêtes et aux sommets, présentent les caractéristiques inverses[1]. Les hauts sont généralement difficiles d'accès. Les cheminements depuis les bas sont rares ou inexistants. Lorsqu'ils existent, ils sont escarpés et ne présentent pas d'alternative de « variantement ». Ils sont généralement obstrués pendant les périodes hivernales ou en cas d'intempéries. Les hauts sont particulièrement exposés aux conditions météorologiques et aérologiques sévères et changeantes. Les conditions de stationnement y sont très rudes et l'accessibilité par les airs aléatoire. Par ailleurs, l'espace de manœuvre est généralement encore plus réduit et donc exposé aux coups sans échappatoire possible. Les hauts présentent en revanche plusieurs avantages sur les bas. La vision du terrain vers le bas

et vers l'espace aérien est meilleure. Elle favorise le renseignement, l'acquisition des objectifs terrestres et aériens et la conduite des feux. L'absence d'obstacles permet d'assurer les liaisons radio de commandement avec les unités isolées par le relief et facilite l'emploi des armements anti-aériens et notamment des missiles sol-air. Les conditions balistiques du tir en site positif (haut vers bas) amplifient les effets des feux. L'effet d'énergie cinétique renforce le choc de la manœuvre.

Par ailleurs, les hauts, sommets ou lignes de crête, constituent une séparation naturelle entre deux compartiments de terrain d'altitude inférieure, vallée, plateau ou plaine, reliés entre eux par un col. Ils forment un obstacle dont le franchissement plus ou moins aisé influera de manière déterminante sur le choix du type de manœuvre. Jomini décrit ces difficultés de franchissement et leurs conséquences sur le profil des forces à utiliser de la manière suivante : « *Puisque les crêtes qui séparent les vallées sont généralement reliées par des sentiers impraticables par une armée, les bascules de forces ne peuvent être réalisées que par des petits détachements de forces légères*[2]. » Ainsi, plus les capacités de franchissement des forces engagées sont importantes et plus la manœuvre conduite pourra être audacieuse, conférant au chef militaire la liberté d'action que le milieu montagneux lui dénie *a priori*.

À ces facteurs objectifs s'ajoutent des facteurs subjectifs. Le relief dissuade le néophyte. Dès lors, celui qui parvient à s'affranchir du terrain prend l'ascendant psychologique. Les difficultés techniques qui paraissent insurmontables, la configuration des bas encaissés et peu éclairés qui oppressent, les coups qui font but et qui proviennent de hauts inaccessibles affaiblissent psychologiquement les forces regroupées dans les bas, et diminuent d'autant leur capacité de combattre, avant même que le combat n'ait commencé. À l'inverse, l'occupation de points hauts donne un sentiment de fierté, de supériorité sur l'ennemi qui permet de le « dominer moralement » même si elle peut, dans la durée, engendrer un excès de confiance et une passivité que l'ennemi ne manquera pas d'exploiter.

Les hauts présentent donc un double intérêt tactique. Ils constituent une vulnérabilité inacceptable pour les forces amies stationnées dans les bas. Ils permettent symétriquement de faire peser une menace du même ordre sur les forces ennemies. La conquête des points hauts est donc un préalable à toute manœuvre en zone montagneuse et, s'en affranchir peut conduire à l'échec de la mission.

En juillet 1980, deux bataillons de fusiliers motorisés soviétiques sont chargés d'effectuer un raid sur le village de Kirgak, censé servir de base à un groupe de moudjahidin afghans. Ce village présente la particularité d'être entouré de montagnes et de crêtes, mais dans leur schéma de manœuvre, les Soviétiques négligent cette donnée. Appuyés par leurs blindés à partir de l'entrée du village, ils l'investissent d'emblée à pied sans se flanc-garder à partir des hauteurs dominantes. Après seulement quelques minutes, les unités débarquées sont prises à partie depuis l'un des flancs de montagne. Les Soviétiques réagissent en attaquant la position ennemie, et c'est alors qu'une autre position ennemie sur le flanc opposé se découvre et les prend à partie. Fixés sous les feux croisés depuis les hauteurs, dans l'impossibilité de manœuvrer pour envelopper le dispositif ennemi et l'obliger à abandonner ses positions dominantes, les forces soviétiques sont contraintes de se replier. Elles parviennent à rompre le contact grâce à l'appui aérien[3] L'absence de manœuvre initiale de saisie des hauts a ainsi provoqué l'échec de la mission principale.

Il s'agit donc pour les protagonistes de gagner la course aux points hauts. Deux cas de figure peuvent se présenter pour atteindre cet objectif. Soit les positions ne sont pas tenues, soit elles le sont déjà.

Si les positions sont tenues, leur reconquête est impérative. Elle nécessitera de disposer de forces moralement, physiquement, techniquement et tactiquement aptes à reprendre les positions après infiltration depuis les bas, hors des cheminements répertoriés.

En avril et mai 1989, lors de la bataille de Chumik-Siachen au Cachemire sur la ligne de démarcation dont le tracé est contesté par l'Inde et le Pakistan, il s'agit pour les Pakistanais de s'emparer d'un sommet de plus de 7 000 mètres d'altitude qui domine ce secteur du glacier du Siachen et qui permet de contrebattre l'artillerie indienne. Par un raid audacieux, les Pakistanais parviennent les premiers à occuper le sommet qu'ils baptisent Kamran Top après avoir détruit une position de mitrailleuse indienne qui barrait l'itinéraire d'approche. Cette occupation redonne à l'artillerie pakistanaise la supériorité locale sur l'artillerie indienne et contraint les forces indiennes positionnées dans le secteur à se replier[4]. L'utilisation de l'hélicoptère pourra réduire les distances d'infiltration et les efforts induits, mais pour des raisons de sécurité et de surprise, la dépose sur un objectif tenu sera impossible. En effet, la sécurisation de l'espace aérien, indispensable avant toute opération héliportée, est tributaire de la conquête de points hauts pour laquelle la contribution des hélicoptères est déterminante. Dans ce cas, l'héliportage est précédé de frappes préventives dans la profondeur sur les points possibles d'embuscade anti-aérienne et autour de la zone de poser. Par ailleurs, en raison de l'avantage écrasant du terrain pour l'ennemi et malgré les très fortes contraintes de mise en œuvre, notamment en terme de transport, toute tentative de saisie d'un point haut doit bénéficier d'un appui feu organique et externe. Le canon devra être privilégié dans ce cas au mortier pour sa portée et surtout sa précision supérieure. Cette exigence de précision, à laquelle les missiles anti-chars répondent également, est indispensable du fait de la surface d'impact réduite du point haut et de la nature du terrain qui limite les effets des munitions hors des coups directs. L'appui aérien constitue un complément indispensable aux moyens d'appui feu terrestre lorsqu'une puissance de destruction supérieure est requise, ou lorsque le déploiement de moyens sol-sol dans une configuration permettant d'atteindre les points hauts n'est pas possible pour des questions de délais ou de zone de déploiement disponible.

Si les positions ne sont pas tenues, les conditions générales de la manœuvre ne seront pas fondamentalement modifiées. La principale difficulté consiste toujours à atteindre l'objectif depuis les bas, tout en prenant le maximum de précautions. En effet, en zone montagneuse, l'acquisition du renseignement est particulièrement difficile. Une position peut donner l'apparence d'être inoccupée sur la base de renseignement d'origine technique, alors qu'elle est réellement tenue. Les possibilités de dissimulation aux vues et aux coups sont nombreuses et différentes des zones de plaine. Généralement, les points hauts ne sont pas recouverts de végétation dense. En revanche, ils peuvent comporter des cavités rocheuses, qui constituent des abris quasi indécelables aux capteurs technologiques[5] et être recouverts de neige ou de glace. En conséquence, une position doit être considérée comme inoccupée uniquement dans le cas où le renseignement aura été validé par un capteur humain. Lors de l'opération Anaconda en mars 2002, la manœuvre initiale de renseignement des Américains n'a pas permis de reconnaître toutes les positions hautes tenues par l'ennemi, en raison de

l'insuffisance du nombre d'équipes de recherches humaines déployées sur le terrain[6].

Si l'occupation des points hauts est une condition préalable au succès de la manœuvre générale par les bas, elle n'est pas garantie dans la durée. Ces points présentent des vulnérabilités inversement proportionnelles aux avantages que procurent les positions dominantes et contre lesquelles il est nécessaire de se prémunir. Ainsi, le général Hays commandant la 10e division de montagne américaine en Italie en 1945 précise en évoquant la manœuvre du Mont Belvédère : « *Toute position défensive en montagne a une clé. Neutraliser la serrure et toute la position tombe. Une défense sur une arête, une fois enfoncée, s'écroule aussi vite que les autres, ou plus vite encore*[7]. »

La première faiblesse de la position haute est paradoxalement psychologique. Le défenseur a conscience de l'avantage tactique que lui procure sa position, et c'est un atout initial. Cependant, il pourra avoir rapidement tendance à surestimer ses capacités et à sous-estimer celles de l'ennemi. Si les positions sont confortables et bien protégées, il s'installe dans la routine. Il est touché par le syndrome de la ligne Maginot. Sa vigilance et son instinct de combat s'étiolent. La participation des défenseurs à des missions offensives à base de patrouilles et la relève des soldats à intervalles courts doit permettre d'éviter cette dérive et d'entretenir leur agressivité au combat.

La deuxième faiblesse est relative à l'occupation des points hauts dans la durée, et l'adaptation du dispositif aux changements de la manœuvre. Le seuil de tolérance du terrain est très faible. Le temps joue contre les points hauts. La rudesse du relief et des conditions atmosphériques rendent les liaisons logistiques aléatoires ou très coûteuses à mettre en œuvre, notamment par moyen aérien. Il use également les corps et les esprits de ses occupants. Par ailleurs, l'isolement géographique du point haut empêche tout déplacement rapide ; l'infiltration vers une position nouvelle ou l'exfiltration exigent des délais démultipliés. La manœuvre en réaction sur des espaces réduits et difficiles d'accès est impossible, ainsi que l'exploitation à partir des hauts. Jomini évoque cette contrainte ainsi : « *Le défenseur a des difficultés encore plus importantes que l'attaquant. Il doit couvrir tous les débouchés par lesquels une attaque en force contre les points décisifs peut avoir lieu et aura des difficultés encore plus grandes à déplacer ses forces vers les points menacés*[8]. »

La manœuvre des points hauts exige donc d'être anticipée.

L'isolement géographique du point haut et le faible espace disponible les rendent par ailleurs particulièrement vulnérables au repérage et aux feux directs. Cette vulnérabilité impose de limiter le nombre et la concentration des effectifs, d'utiliser au maximum les protections souterraines offertes par le terrain et de préparer les positions en contre-pente. Mais la meilleure protection consiste à constamment élargir le dispositif des points hauts pour éloigner la menace, c'est-à-dire contrôler les belvédères adjacents à partir desquels l'ennemi pourrait observer les positions, et à contrôler les approches basses de manière dynamique et agressive à base de patrouilles et non pas de façon passive par de simples champs de mines. Ce contrôle des approches basses est un point clé. Il permet d'empêcher les infiltrations et de déjouer les tentatives d'enveloppement visant à couper les lignes de communication garantes du ravitaillement, de l'intervention des réserves et des possibilités de repli. La défense d'un point haut est donc nécessairement active et déconcentrée pour éviter que la forteresse inexpugnable ne se transforme en citadelle assiégée. Pour l'avoir

oublié, les défenseurs allemands de la crête Riva sur la ligne Gothic en février 1945, installés dans des bunkers sur les hauts uniquement mais ne disposant pas de moyens au pied de la falaise, seront submergés par les Américains infiltrés depuis les bas sans qu'ils ne s'en soient rendu compte[9].

Enfin, le contrôle des points hauts peut aussi permettre une exploitation indirecte par les bas. Il peut s'entendre au sens d'un franchissement par les hauts, évitant les itinéraires les plus évidents dans les bas, pour déboucher, par surprise, après infiltration, sur un flanc de l'ennemi que celui-ci imaginait protégé par un obstacle naturel. Outre l'aptitude au franchissement de la troupe, il requiert un appui feux permanent dont les forces infiltrées sont privées organiquement pour cause d'encombrement. Il suppose également une manœuvre initiale de saisie de points hauts environnant l'itinéraire d'infiltration pour sécuriser et assurer la continuité des feux d'appui. Il nécessite enfin la jonction rapide par les bas avec l'élément principal. Ce type d'action à base d'infiltration par les hauts, les chasseurs de montagne allemands de la 5e division de montagne la conduisent en Crète en mai 1941. Acculés par les forces britanniques autour des aéroports et des ports principaux de l'île qu'ils avaient pour mission de saisir, les parachutistes de la 7e division sont secourus par les chasseurs de montagne du général Ringel après une manœuvre de contour-nement par les montagnes de l'intérieur de l'île. Ils prennent à revers les troupes britanniques et les obligent à abandonner le terrain[10]. L'effet de surprise est encore plus grand et la supériorité tactique indéniable lorsque les forces sont aptes techniquement à franchir une montagne de nuit. Les Britanniques aux Malouines réussissent en juin 1982 cette manœuvre lors de l'attaque simultanée par la 3e brigade des royal marines de Mount Harriet, Two-Sisters et de Mount Longdon solidement tenus par les Argentins[11]. Avant eux, le 1er bataillon du 86e régiment de la 10e division américaine de montagne s'empare de la crête Riva en février 1945 après une infiltration de nuit sur quatre itinéraires différents à flanc de falaise. En privant les Allemands de leurs postes d'observation et de conduite des feux d'appui, la conquête de la crête est le prélude à la saisie du Mont Belvédère, verrou de la ligne Gothic. Elle annonce l'offensive finale des alliés en Italie du Nord[12].

La conquête des points hauts procure un avantage décisif dans la conduite des opérations en permettant de prendre un double ascendant moral et tactique sur l'ennemi. Mais sa réalisation et sa pérennité sont conditionnées par la maîtrise des contraintes du milieu et la maîtrise des bas.

La manœuvre des hauts requiert à la fois des aptitudes au franchissement à pied, de nuit, et au stationnement en altitude dans la durée. Elle nécessite également l'utilisation intensive des hélicoptères chaque fois que possible. Elle implique le choix de dispositifs tactiques défensifs comme offensifs particulièrement dynamiques. Ils permettent d'une part, au défenseur de ne pas céder à l'excès de confiance et, d'autre part, à l'attaquant, de ne pas céder au renoncement auquel la configuration du terrain l'invite spontanément.

---

1. Les plateaux du fait de leur accessibilité difficile et de l'altitude sont assimilables aux hauts.

2. Jomini Antoine-Henri, « *Art of war* », in *Roots of strategy Book 2*, Stackpole books, 1987, p.485.

3. Grau Lester, Gress Michael, *The Soviet Afghan war, how a superpower fought and lost*, University Press of Kansas, 2002, p. 97-98.

4. British Army, *Official publication*, Directorate of general developpment and doctrine, army field manual, vol. IV Operations in special environments, part I Mountain operations, chap. 3.

5. A l'exception des moyens sismiques

6. Naylor Sean, *Not a good day to die*, Berkley books, New York, 2005.

7. Mac Kay Jenkins, The last ridge, Random House, New York, 2004, p. 6.

8. Jomini Antoine-Henri, *« Art of war », in Roots of strategy Book 2,* Stackpole books, 1987, p. 486.

9. Mac Kay Jenkins, *The last ridge*, Random House, New York, 2004, p. 145-178.

10. Sharpe M., *5th Gebirgsjägerdivision*, Spearhead, 2005, p. 26-36.

11. Thompson Julian, *No Picnic*, Cassell military paperbacks, 2001.

12. Mac Kay Jenkins, *op. cit., p.* 145-178.

Exemple de procédés pour « la domination du champ de bataille

Qui tient les hauts exploite par les bas...
Qui ne tient pas les bas perd les hauts

Maîtriser les parties hautes du terrain

- S'emparer des hauts
- Défendre activement
- Élargir le dispositif
- Durer

Exploiter par les parties basses du terrain

- S'infiltrer
- Déboucher par surprise
- Rechercher la décision
- Sécuriser

5e PRINCIPE:
LA COMPLÉMENTARITÉ DES FEUX

Dresser contre l'ennemi une matrice de feux

Au sein d'un environnement qui diminue fortement les effets des feux d'appui, il est essentiel de mettre en œuvre des feux de natures différentes pour pallier partiellement les contraintes tactiques et techniques du milieu montagneux. Le principe spécifique est donc de déployer en permanence, sur ou au-dessus du terrain, une véritable matrice de feux qui croise différents types de vecteurs et de munitions ainsi que des capacités d'acquisition et de guidage. Ce maillage de capteurs et de vecteurs permet dès lors, par une redondance des coups et surtout par une diversité et une complémentarité des approches, de disposer, dans les délais les plus brefs, de feux qui atteignent leur cible et la détruisent.

L'objectif tactique induit par ce principe est donc le suivant : quel que soit le dispositif ennemi, la matrice des feux doit permet d'atteindre n'importe quel objectif de manière simultanée ou successive, avec une forte probabilité de destruction.

En effet, en terrain montagneux, les appuis rencontrent deux difficultés majeures : d'une part, la disponibilité des vecteurs s'avère fréquemment réduite et d'autre part, les cibles présentent une faible exposition aux coups.

La météorologie capricieuse du milieu est le premier facteur limitatif de la disponibilité instantanée des feux d'appuis. Les brouillards, très présents en fond de vallées et qui s'accrochent aux flancs des reliefs, perturbent fortement le travail des observateurs en rendant plus difficile la localisation des objectifs et la détermination exacte de leurs contours. Sur les crêtes et les sommets, les nuages posent les mêmes problèmes que les brouillards de fond de vallée. Les intempéries, quant à elles, fortes et soudaines, peuvent jeter ponctuellement un voile complet sur l'ensemble de la zone d'opération. Enfin, les phénomènes aérologiques très spécifiques et puissants sont redoutés par les appuis de la troisième dimension car ils perturbent les vols et surtout rendent peu stables les trajectoires d'approche pour les appuis au sol.

Les artilleurs de montagne connaissent bien le deuxième facteur limitatif de la disponibilité des feux : la rareté des zones de déploiement. Dans des espaces plans déjà très réduits, la prouesse consiste à déployer ses pièces à vue, tout en maintenant les indispensables distances de sécurité. La performance relève de l'exploit quand, dès les premiers tirs effectués, s'engage la manœuvre de changement de position indispensable pour échapper aux éventuels feux de contrebatterie ou pour régler d'éventuelles difficultés techniques d'atteinte de l'objectif. De nos jours encore et en dépit des progrès accomplis dans

le domaine des munitions, la puissance de l'artillerie requiert des canons d'un certain gabarit. Nonobstant la meilleure mobilité tactique des porteurs, leur encombrement toujours dimensionnant, les faibles gardes au sol, les longueurs des convois à déplacer sont autant de contraintes qui s'accommodent mal d'un milieu cloisonné aux cheminements rares et difficiles. Préoccupée pour chercher des zones de déploiement exploitables et contrainte à des déplacements fastidieux, l'artillerie de montagne ne peut pas consentir à une disponibilité feux de tous les instants, ce qui présente une faiblesse importante notamment pour traiter les objectifs d'opportunité.

Les vecteurs aériens ne rencontrent évidemment pas cette difficulté terrain mais éprouvent les limitations induites par l'altitude et l'aérologie piégeuse du milieu montagneux. Vitesse ascensionnelle, maniabilité et charges utiles sont les principales performances qui pâtissent de l'altitude[1]. Évoluer au sein de couches atmosphériques élevées requiert une plus grande puissance motrice pour compenser la moindre portance de l'air. L'autonomie en vol des aéronefs est donc réduite et induit des relèves plus fréquentes pour maintenir une disponibilité instantanée de frappe aérienne. En outre, afin de pouvoir évoluer à de hautes altitudes, les aéronefs sont fréquemment restreints dans leur emport de munitions. Pour cette raison supplémentaire les relèves doivent donc être fréquentes, ce qui nécessite un nombre suffisant d'appareils à maintenir en vol. Le cas contraire impose des plages de non-disponibilité d'appui aérien.

Pendant la campagne soviétique en Afghanistan, l'altitude importante des montagnes a réduit la capacité d'emport des hélicoptères de 25 % et la consommation en carburant était de 70 % à 90 % plus élevée qu'en Europe.

Certes, les avions s'affranchissent de ces différentes contraintes. Cependant leur forte vitesse de déplacement au-dessus d'un milieu où les masques sont nombreux et les contrastes lumineux fréquents ne leur permet pas une acquisition aisée des objectifs non désignés par des capteurs terrestres modernes. Leurs angles d'attaque leur sont bien souvent imposés par le terrain. En outre, tout aéronef demeure particulièrement exposé aux tirs antiaériens à partir des sommets. Enfin, un appui aérien est très rarement immédiat et requiert de la patience de la part du soldat au contact.

Dans ce milieu très cloisonné, tout appui feu nécessite la présence d'un observateur et de ses équipements particuliers pour détecter l'objectif, le localiser, guider si possible la frappe et évaluer le degré d'attrition pour sanctionner le tir. L'extrême difficulté du terrain ne permet pas de disposer instantanément et systématiquement d'un observateur bien situé pour remplir l'éventail de ces missions. Ce handicap imposé par le terrain s'accompagne très souvent de problèmes dans le domaine des communications qui sont pourtant indispensables pour la planification et la conduite des feux, mission menée conjointement par les observateurs et le centre de mise en œuvre des appuis.

« [...] Il ne faut pas ramener l'artillerie à un problème de trajectoires. Si celles-ci se moquent du terrain tous les moyens de commandement : la liaison, l'observation, les transmissions y sont étroitement asservies. Une bonne partie des éléments de l'artillerie, la partie vitale est donc de même pied que l'infanterie ; elle est soumise aux mêmes rudes servitudes de la rigueur des pentes et du climat[2]. »

Ainsi, en se plaçant sur une approche binaire offensive-défensive, ce facteur limitatif de

la disponibilité des feux avantage l'attaquant. En effet, le compartimentage du terrain va empêcher le défenseur d'organiser un plan de feux continu. Il ne pourra donc compter que sur les armes qu'il aura affectées initialement à la zone des combats. A l'inverse, l'attaquant peut « sursaturer » d'armes le secteur qu'il a choisi pour une action donnée. Cet avantage terrain est contrebalancé par la protection qu'accorde le milieu à toute cible potentielle.

La nature du relief montagneux crée très fréquemment des zones d'ombre qui protègent les objectifs. Ces zones sont celles qui sont protégées par les versants exposés aux coups. La balistique courbe des obus crée ainsi des angles morts et des refuges temporaires que l'on ne peut atteindre qu'au prix de grands délais par des manœuvres de pièces de vallées en vallées. L'emploi d'obus guidés ou à infléchissements de trajectoires pourrait, dans les années à venir, limiter l'étendue de ces zones sans pour autant les supprimer définitivement, notamment sur les contre pentes les plus proches des crêtes.

Pour les objectifs situés sur des crêtes escarpées, les éventuels réglages s'avèrent excessivement difficiles, les coups courts tombant sur les flancs et les coups longs étant non-observés car situés derrière la crête. Si l'on ajoute à cette difficulté de réglage l'influence des facteurs aérologiques (vent, altitude) qui perturbent les trajectoires, on perçoit toute la difficulté de détruire un objectif situé en crête.

Les Anciens confrontés à de telles difficultés de localisation des objectifs à détruire dans un milieu en trois dimensions[3] ont ainsi dû faire preuve d'imagination et recourir parfois aux tirs directs pour détruire ces objectifs ponctuels :

« Les Chinois construisent leur casemate sur la crête militaire, et sur la crête sommitale [...]. Ainsi le commandant du 31e RI décida-t-il de placer ses chars là d'où ils pourraient tirer droit dans la gueule de l'ennemi. En trois jours, le 13e bataillon de Génie tailla une route sur trois cents mètres de dénivelé sur le flanc arrière de la côte 605. Quatre chars furent mis en position sur le sommet. En une semaine quinze Bunkers chinois furent détruits. Dans les mois qui suivirent, tout au long du front, les chars se hissèrent parfois au treuil, sur ces crêtes, et l'ennemi se trouva méthodiquement balayé de ses points d'appui sur les sommets[4]. »

Le nombre de masques qu'offre le milieu montagneux favorise de multiples possibilités d'infiltration ou d'exfiltration à l'abri des vues ennemies, et limite d'autant la capacité à localiser exactement l'adversaire pour déclencher des feux efficaces. Il en résulte un différentiel temporel de réactivité non négligeable entre ceux qui prennent l'initiative du mouvement et ceux qui agissent en réaction.

Enfin, la nature des sols montagneux est, elle aussi, un facteur favorisant la protection d'éventuels objectifs. Les abris naturels que sont les anfractuosités, les grottes, les crevasses, les gouffres alliés aux aspérités du terrain constitués par les rochers, les blocs et les amas neigeux constituent d'excellents refuges. La neige qui recouvre le sol, efface les traces, atténue les échos et opacifie donc les radars, participe aussi en période hivernale à ce masque salutaire[5]. Enfin, la dureté des roches en particulier granitiques constitue un blindage naturel très performant. Ainsi, contre de telles protections nombre de munitions actuelles s'avèrent inefficaces ou peu performantes. Dans ce domaine encore, une variété de munitions assortie d'un choix élargi de trajectoires sont les seules solutions pour percer la cuirasse du terrain montagneux.

Pour pallier ces deux difficultés majeures de moindre disponibilité instantanée et d'exposition limitée aux coups, les appuis disposent de moyens et de techniques traditionnels qui seront renforcés par des capacités nouvelles.

L'atteinte d'un objectif montagneux doit en tout premier lieu user de tous les types de vecteurs présents et futurs, moyens sol-sol, tirs courbes ou directs, moyens air-sol, sans oublier les mines particulièrement efficaces dans ce terrain compartimenté. L'efficacité d'atteinte sera réalisée au prix d'une redondance des moyens, notamment feux et d'acquisition, et donc de l'utilisation de plusieurs vecteurs et parfois capteurs sur un même objectif.

Le canon de 155 millimètres permet de prendre à partie une vallée depuis le fond d'une autre vallée, alors que le mortier de 120 millimètres doit être monté sur les reliefs. Toutefois, ce dernier peut être héliporté et peut plus facilement engager des objectifs à contre-pente.

L'utilisation de radars est particulièrement délicate car elle nécessite une excellente étude terrain mais à ce prix, elle permet de limiter le déploiement de dispositifs défensifs « en cordon » car elle autorise la prise en compte des angles morts.

Cette redondance va de pair avec une préférence marquée pour la précision au détriment de la saturation. La nature des munitions utilisées : missiles de croisière[6] obus dirigés, anticipation des mises à feu sur neige ou encore missile est essentielle pour atteindre l'exacte position et percer sa protection.

Les forces alliées qui accompagnent les Afghans en terrain montagneux, utilisent des équipements laser et GPS[7], par exemple pour acquérir leurs objectifs. « *Les informations correspondantes ont été transmises à des avions survolant la zone, ce qui leur a permis d'organiser des frappes sur des objectifs désignés au moyen de munition à guidage de précision*[8]. »

Les mortiers, armes d'appui longtemps préférées des montagnards, bénéficient d'une certaine maniabilité mais pâtissent fortement de leur manque de précision qui résulte autant de la conception de l'outil que des phénomènes aérologiques qui perturbent les trajectoires des obus à faible cinétique.

Les problématiques de balistique, la saturation de l'espace de déploiement dans les vallées, la sauvegarde des dispositifs sont autant de raisons qui imposent aux appuis terrestres de manœuvrer pour atteindre leurs objectifs sans que leurs propres vecteurs ne soient détruits et tout en assurant une étroite coordination entre les appuis et les éléments appuyés[9]comme lors de l'opération Anaconda 2002 en Afghanistan.

Les hélicoptères de manœuvre de l'infanterie et de la section d'appui mortier ont atterri en même temps à peu de distance de l'objectif. Or, les défenseurs étaient plus près que prévu de la zone de poser, et ont pris à partie les éléments débarqués. Le personnel de la section mortier lourd est allé se mettre à couvert à distance de leurs mortiers, car il était sous le feu des tireurs d'élite. L'opération n'a pas tenu compte des leçons apprises pendant le Vietnam, où la I^st CAV avait mis en place des procédés de combat particuliers dans la vallée de l'Ia Drang. Les pièces d'artillerie étaient héliportées à environ cinq kilomètres de l'objectif, et l'opération héliportée n'était déclenchée qu'après qu'elles soient prêtes à tirer.

Face à cette problématique, l'allonge croissante des canons modernes ne permet pas à elle seule de résoudre l'équation en maintenant bien en retrait, à l'entrée des vallées, les dits-vecteurs. Ce n'est qu'au prix d'une manœuvre de « variantement » de vallées ou d'ascension sur les flancs que les canons peuvent délivrer la précision attendue par les forces de contact.

En Tunisie en 1943 ainsi qu'en Italie, le terrain montagneux rendait impossible le choc et le rythme du combat mobile. Les Alliés devaient avoir recours à l'artillerie pour casser les lignes de défense devant leur infanterie. Le manque de visibilité dans la profondeur a de fait concentré l'usage de l'artillerie sur son rôle d'appui direct, réservant celui dans la profondeur à l'aviation.

Cette disponibilité de moyens variés nécessite de déléguer des capacités de feux aux plus bas échelons en leur attribuant notamment des vecteurs mortiers doués d'une certaine mobilité réactive grâce à l'emport par hélicoptères, alliée à une décentralisation des autorisations de déclenchement (TAC-P[10] pour les moyens 3D[11]). Les appuis organiques doivent eux aussi adapter leurs modes d'action au milieu en privilégiant la décentralisation des feux au niveau pièce, binôme de pièce ou section. Ils doivent également privilégier la mobilité terrestre ou aérienne et les mises en place à des étagements d'altitudes variées.

« Tous les officiers d'infanterie doivent être à même de régler ou déclencher des tirs d'artillerie car il est peu probable que les unités d'artillerie puissent fournir un nombre suffisant d'observateurs[12]. »

Les capteurs de type HUMINT[13] et les drones favorisent un maillage du terrain indispensable à une bonne prise en compte immédiate des objectifs d'opportunité.

La disponibilité des feux qui privilégie précision plutôt que saturation permet de limiter les charges d'emport et dimensionne le recours à une manœuvre logistique réactive et de proximité.

En premier lieu, l'efficacité des feux en terrain montagneux est obtenue en ayant recours aux appuis latéraux plus qu'aux appuis frontaux. En effet, dans un tel terrain, les regards se portent et les attentions sont guidées par le cours des vallées et les axes qui les empruntent. Les défenses et protections s'articulent face à ces menaces principales. Tout tir de flanc porte donc sur les faiblesses du dispositif.

En outre, les appuis doivent exploiter la relative lenteur des objectifs mobiles dès lors que ceux-ci ne disposent pas des moyens modernes de déplacement que sont les véhicules à haute mobilité tactique et les hélicoptères. Leur destruction est facilitée s'ils sont rapidement localisés, ce qui rend nécessaire la présence de nombreux capteurs sur le terrain, et s'ils sont canalisés dans des zones battues par les feux, d'où la nécessité de leur interdire des itinéraires de « variantement » qui les éloigneraient des rares points de passages obligés. Cet acheminement de l'ennemi vers des nasses à feux peut se faire par des procédés techniques : tirs de barrage ou de harcèlement pour interdire des zones d'esquive, tirs de déception pour engager les réserves ennemies dans la mauvaise direction, ou par des procédés tactiques comme, par exemple, l'emploi de soldats amis comme appâts pour attirer l'adversaire dans les zones de destruction[14].

Lors de la reconquête du Mont Froid par les Allemands le 12 avril 1945, les Français tiennent les points hauts. Les Allemands vont reprendre d'assaut les positions dominantes en

intégrant l'artillerie dans une manœuvre de déception. Diversion à l'est en vue d'attaquer par le nord. Tirs d'artillerie sur le bloc est en vue de masquer la progression des éléments d'assaut vers le nord et de faire diversion. Coordination minutieuse entre l'artillerie et l'infanterie. Les Français basculent leurs renforts vers le point qui ne sera pas attaqué.

Le chef en montagne ne peut faire l'économie d'une lecture pertinente de son terrain à l'aune de ses moyens et de ses capacités. Il doit bénéficier de l'expertise de ses appuis feux qui, après leur propre analyse du terrain, doivent intégrer parfaitement les problématiques de trajectographie, proposer des solutions techniques ou tactiques à chaque faiblesse de la matrice des feux en s'appuyant tout particulièrement sur un terrain démultiplicateur d'effets.

En effet, la nature particulière du terrain montagneux peut être judicieusement utilisée pour accroître les effets des feux. Les minages à distance sont fréquents sur les étranglements de vallée, les tirs de lance-roquettes multiples qui pollueraient les « fonds » y sont envisageables. Les tirs explosifs sur les falaises surplombant les dispositifs ennemis peuvent provoquer éboulements ou avalanches qui sont beaucoup plus efficaces que des tirs visant directement l'objectif.

« Pendant la guerre de 14-18, il est estimé que 18 000 hommes environ ont été perdus par les Italiens et les Autrichiens à cause d'avalanches délibérément déclenchées par des tirs d'artillerie[15]*. »*

Appuyé par des feux qui restent contraints dans leur disponibilité pour détruire des objectifs difficiles à localiser et bien protégés, l'engagement militaire en montagne doit avoir recours à une très large complémentarité de vecteurs et de munitions qu'il faut appliquer sur les points de faiblesse d'un dispositif adverse correctement repéré et localisé.

---

1. Spécifiquement les hélicoptères et les drones, les avions à réaction modernes disposent d'une réserve de puissance suffisante pour ne pas éprouver de telles limitations.

2. Renaudin, Chef d'escadron, « Réflexions sur l'artillerie en montagne », dans *Les Cahiers d'information des Troupes de Montagne*, mai-juin 1954, p. 14.

3. En montagne, la localisation de l'objectif habituellement déclinée en « x-y » est systématiquement pratiquée en intégrant un facteur supplémentaire : le « z = altitude de l'objectif ».

4. Colton, Lieutenant, « Les chars à l'assaut des crêtes en Corée », dans *ARMOR*, revue de l'arme blindée américaine, mai-juin 1953.

5. L'effet des tirs percutants est diminué de 40 % sur terrain enneigé.

6. Dont l'emploi ne peut se justifier qu'au prix d'une sérieuse analyse de la valeur (prix du missile vs importance de la cible).

7. Global positioning system : système de navigation par guidage satellite.

8. Bayle Pierre, directeur de la communication de MBDA, Planet Aerospace, n° 2/2006, p. 57.

9. Au moyen notamment de raids mortiers héliportés qui accompagnent au plus près les troupes engagées.

10. Tactical advanced coordination party : équipe de guidage aérien.

11. La troisième dimension.

12. Human intelligence : renseignement d'origine humaine.

13. Bataille du Siachen en Inde entre l'Inde et le Pakistan 1998.

14. Tactique employée par les forces américaines en Afghanistan et qui nécessite une protection individuelle des combattants amis qui seront à proximité de l'arrivée des coups.

15. Bailey J., *Field artillery and firepower*, p. 112.

Exemple de procédés pour « la complémentarité des feux »

Dresser contre l'ennemi une matrice de feux

Déployer la matrice des feux

- Déléguer et décentraliser les capacités feux
- Densifier les capteurs
- Déterminer les zones opportunes de tir en fonction du terrain

Utiliser des vecteurs complémentaires

- Vecteurs sol-sol et vecteurs air-sol
- Tirs courbes et tirs directs
- Feux frontaux et feux latéraux

Privilégier la précision par rapport a la saturation

- Missiles et obus dirigés
- Étager les vecteurs
- Alléger le poids logistique

6e PRINCIPE: LE SIÈGE DE L'ENNEMI

Mener la guerre contre les voies de communication de l'ennemi

Les caractéristiques du terrain montagneux rendent l'établissement et le maintien des communications plus difficiles qu'en plaine alors que leur importance est vitale. En montagne, les communications sont assimilables à de véritables lignes de vie qui relient et alimentent les unités isolées par la configuration du terrain, les rigueurs météorologiques, et surexposées aux contraintes du milieu. D'une certaine manière, leur situation est comparable aux garnisons des forteresses médiévales coupées du monde derrière leurs remparts, dépendant du ravitaillement et des secours venant de l'extérieur.

Plus encore qu'en plaine dont certaines ressources permettent de pallier le déficit en voies de communication militaires, notamment par le biais des infrastructures ou de stocks de nourriture présents sur place, le milieu montagneux offre quant à lui très peu d'alternatives à un soutien logistique assuré depuis l'extérieur de la zone d'opérations. La dépendance des unités aux voies de communication sur lesquelles s'établissent les lignes de soutien logistique et les itinéraires de manœuvre est totale. En montagne plus qu'ailleurs, ces lignes constituent un véritable cordon ombilical pour les forces. La rupture de ce cordon a alors rapidement un impact sur la capacité opérationnelle des imités concernées, sur la cohérence du dispositif général des forces, et sur le déroulement de la manœuvre. Plus que dans tout autre milieu, les voies de communication sont à l'évidence un point vital en montagne. Leur permanence entre les éléments d'une force constitue donc un enjeu majeur pour le succès de la manœuvre offensive ou défensive.

En montagne, le cloisonnement du terrain se traduit par une forte limitation des voies de communication, par leur concentration le plus souvent dans les fonds de vallée et le passage obligé par certains points.

De plus, en raison de leur rareté, les différentes voies de communication en montagne et c'est là une différence fondamentale avec la guerre en plaine, cumulent plusieurs fonctions : elles servent à la fois d'itinéraires logistiques et de manœuvre. En cela, elles peuvent être qualifiées de lignes de vie des forces.

Ces lignes de vie servent à acheminer les forces et l'ensemble des moyens indispensables pour combattre dans la durée : éléments d'appui et de soutien logistique, unités en renfort ou en réserve. Elles constituent les axes de progression principaux par lesquels s'écoulent tous les flux logistiques et de combat. Dans l'urgence, elles sont utilisées préférentiellement comme axes de pénétration ou de retraite des forces. Elles constituent donc la colonne vertébrale de la manœuvre et à ce titre, sont un enjeu de tout premier ordre. Or, la configuration du terrain cloisonné les rend particulièrement vulnérables à tous les types de

menace et rend leur sécurisation très difficile.

Le relief limite très sévèrement les possibilités de déplacement des forces en empêchant notamment leur transfert aisé d'un compartiment de terrain à un autre. Le basculement avec des moyens terrestres conventionnels n'est pas possible hors des axes dûment répertoriés. Dans ces conditions, la concentration des efforts dépend étroitement du réseau existant des communications terrestres. La rareté de ces réseaux et leur vulnérabilité aux conditions météorologiques, aux risques naturels et aux coups de l'ennemi, qui n'a pas de difficulté à anticiper la manœuvre, modifient les conditions d'engagement. Ces dernières se trouvent à la fois ralenties par l'allongement des distances de déplacement et par l'application de mesures strictes de sûreté dictées par le caractère prévisible de la manœuvre. L'ennemi est en mesure de bloquer cette manœuvre avec très peu de moyens, en obstruant un axe ou en créant une insécurité permanente.

Le relief et les conditions météorologiques affectent également les liaisons radio essentielles au commandement et au contrôle de la manœuvre. Les liaisons hertziennes classiques directes entre deux unités séparées par un mouvement de terrain sont impossibles à partir des bas. Les moyens dégradés de substitution du type « liaison physique » sont difficiles à mettre en œuvre à cause des délais de déplacement et, ne remplissent évidemment pas l'impératif de permanence de la liaison.

Le cloisonnement du relief contraint les forces à combattre isolément même si géographiquement, « à vol d'oiseau », elles sont à proximité. Deux unités engagées dans deux vallées parallèles, séparées par une ligne de crête infranchissable seront considérées dans une manœuvre classique comme des unités voisines en contact alors qu'en montagne, tout contact physique sera impossible. Ce cas de figure implique pour les unités engagées la probabilité de se retrouver plusieurs jours sans lien direct avec les unités amies ou les populations. Ces conditions d'isolement, accentuées par la conjonction des risques liés au milieu et ceux liés à l'action de l'ennemi constituent un facteur de fragilisation individuelle et collective.

La manœuvre des communications en montagne doit prendre en considération deux paramètres principaux : les contraintes techniques et la vulnérabilité aux coups de l'ennemi, même peu puissants. Plus qu'ailleurs, l'incapacité de la troupe engagée à maîtriser ces paramètres aura pour conséquence une amplification dévastatrice et immédiate des effets et conduira à la paralysie de la manœuvre, voire à la déroute.

Pour surmonter les contraintes techniques liées au relief dans le domaine des liaisons radio, la maîtrise des points hauts et la duplication des moyens s'imposent. Il s'agit d'anticiper le déploiement de relais de transmission sur les sommets, automatiques ou mis en œuvre par des équipes autonomes. Mais ce déploiement doit être complété par la mise à disposition, jusqu'aux plus bas échelons, de moyens satellitaires qui permettent de faire face aux « trous » du terrain et aux aléas des liaisons en cas de tempête ou de neutralisation par l'ennemi d'un relais. Ce double système permet ainsi de maintenir la liaison avec des détachements isolés, coupés des unités amies voisines par le relief. Il permet de soutenir moralement les unités et de déclencher les feux à distance qui peuvent seuls les appuyer presque instantanément.

Concernant les voies de communication terrestres, leur rareté et leur praticabilité difficile

rendent leur utilisation plus aléatoire qu'en plaine. En l'absence de possibilités de « variantement », ces axes dûment répertoriés sont particulièrement vulnérables aux obstructions par des phénomènes naturels, enneigement, avalanches, éboulements, inondations, ou suite à des actions militaires, minages, piégeages, abattis. Les embuscades et les sabotages sur des points de passage obligés, cols, gorges, défilés, ou des ouvrages d'art, tunnels et ponts, dans les forêts, ont des conséquences dramatiques sur la permanence des flux. Les longues colonnes composées de matériels lourds et qui progressent isolément, constituent souvent des objectifs de choix. Le rendement d'une attaque dans ces conditions est extrêmement favorable et l'impact psychologique et matériel sur l'ennemi est sans commune mesure par rapport aux moyens déployés. Ce mode d'action fondé sur des actions de harcèlement, est privilégié par les mouvements de guérilla.

La résistance française pendant la Seconde Guerre mondiale, attaque sans répit les colonnes allemandes qui se déplacent isolément dans les montagnes du Jura, du massif central et des Alpes, entraînant des opérations massives de représailles.

Au XIXe siècle, au Daguestan et en Tchétchénie, le chef des rebelles Shamil inflige sur le même mode une succession de revers aux Russes qui mènent campagne sur le modèle classique des opérations en plaine avec des moyens lourds et des trains de combat surdimensionnés. En 1844, lors de l'expédition de Dargo, le comte Voronstov est mis en déroute parce qu'il pénètre dans les montagnes avec des colonnes trop lourdes, incapables de manœuvrer et sans avoir sécurisé ses arrières. Shamil et ses montagnards profitent de la dislocation progressive des colonnes russes, entravées par des obstacles et harcelées en permanence, pour les réduire successivement, détachement après détachement. Au bilan, les Russes perdent plus de 3 000 hommes sur 18 000 au départ[1]. Ils renouvèlent ce type d'erreur en Afghanistan dans les années 80 puis en Tchétchénie à partir de 1994.

Pour faire face à ces actions de harcèlement, le réflexe classique consiste à sécuriser les axes principaux. Cette option, toutefois très coûteuse en moyens humains et matériels, n'est pas infaillible. Elle requiert des moyens spécialisés du génie pour l'ouverture des axes et leur rétablissement. Les intervalles en zone montagneuse ne peuvent pas être couverts totalement, y compris avec des systèmes électroniques. Au bilan, un nombre considérable de forces est consommé par ce mode opératoire au détriment de l'offensive. Ainsi, en Afghanistan entre 1979 et 1988, les forces soviéto-afghanes consacrent les neuf-dixièmes de leurs effectifs à sécuriser les axes Kaboul-Termez *via* le tunnel de Salang, Kaboul-Jalabad, la rocade Kaboul-Gazni-Kandahar-Herat, et à défendre les infrastructures clés[2]. Ainsi, lorsqu'une opération est amenée à durer, le contrôle permanent d'au moins une artère principale entre la zone des opérations et une base arrière totalement sûre est indispensable.

En mode offensif, il est nécessaire d'utiliser les lignes de vie terrestres selon une autre configuration et de trouver des alternatives pour ne pas avoir à consacrer l'essentiel des moyens à la sécurisation des arrières au détriment de l'effort au profit des forces au contact. Dans ce cadre, la manœuvre des appuis et de la logistique doit privilégier l'utilisation d'axes secondaires à la praticabilité incertaine qui surprendront l'ennemi. Pour cela, les véhicules des appuis et de la logistique doivent être adaptés à des conditions de roulage délicates et leurs équipages doivent être aguerris. L'emploi des animaux de bât peut même se révéler indispensable lorsque les axes principaux sont impraticables, sous le feu de l'ennemi, ou

lorsque les forces en sont excentrées. Sur le front d'Italie pendant l'hiver 1945, la 5e armée américaine ne dépend pas des camions pour son ravitaillement mais de 15 compagnies muletières soit 3 900 mules[3].

Par ailleurs, le rythme des convois doit être aléatoire et leur sécurisation assurée en mouvement à partir des hauts, y compris avec des moyens aériens et non par des postes fixes dans les fonds. Il s'agit dès lors de pousser les appuis et le soutien, et non pas d'assurer un flux continu qui constitue une cible aisée pour l'ennemi.

Pour les forces de mêlée, la problématique est la même. L'utilisation des axes principaux doit être limitée au minimum. Il s'agit donc systématiquement de « varianter » les itinéraires en sortant des principaux axes carrossables. En Finlande et en Russie pendant la Seconde Guerre mondiale en hiver, les Allemands et les Soviétiques utilisent des unités à ski pour s'infiltrer à travers les forêts sur les arrières, pour patrouiller dans les intervalles et pour assurer les liaisons entre les unités. En février 1941, lors d'une attaque blindée sur deux axes préalablement déneigés, une unité de skieurs allemands joue un rôle primordial en assurant la liaison et en déjouant une infiltration russe : « *[...] la compagnie à ski qui avait été placée entre les deux sous-groupements en tant qu 'unité de liaison était parvenue à se frayer un chemin dans la forêt. Cette compagnie avait été maintenue dans la forêt parce qu 'elle ne pouvait pas emporter avec elle des armes lourdes. Un point d'appui ennemi dans une clairière tomba après un assaut frontal et un corps à corps féroce*[4]. »

Cette tactique doit permettre d'éviter d'être surpris par l'ennemi et de pouvoir le surprendre notamment sur ses lignes de communication tout en diminuant sa propre vulnérabilité sur ses arrières. Elle requiert comme préalable, une excellente aptitude physique, technique et morale de la part des combattants pour dominer les conditions du milieu et ainsi, pouvoir surprendre l'ennemi dans des compartiments de terrain qu'il aura considérés comme étant impraticables. Pendant la « Grande Guerre patriotique », les Russes développent, dans cette optique, des détachements d'infiltration en montagne, *obkhodiashchie otriatdy,* dont la finalité est d'attaquer les arrières ennemis : « *Les patrouilles de reconnaissance pendant la Grande Guerre patriotique comprenaient souvent de 15 à 20 hommes, incluant des sapeurs, qui avançaient en triangle avec deux éclaireurs en tête et deux en arrière. En cas de contact, ils étaient entraînés à livrer bataille, soit à retraiter, soit à s'infiltrer sur les arrières de l'ennemi*[5]. »

La conjonction de la mobilité et de la surprise peut être également obtenue et doit être recherchée chaque fois que les conditions météorologiques et tactiques le permettent, par l'emploi des hélicoptères capables d'acheminer la logistique comme les forces. Ils permettent de surmonter les obstacles terrestres et d'atteindre très rapidement un objectif sans effort physique préalable. Ils sont cependant vulnérables aux tirs à courte distance, y compris avec des moyens rudimentaires. L'effet de surprise, pour être maintenu, exige du chef interarmes et des équipages la connaissance du milieu montagneux pour en exploiter toutes les opportunités. Dans un contexte de danger antiaérien très élevé, la manœuvre des hélicoptères doit s'accompagner d'une sécurisation des axes d'approche aériens par d'autres moyens aériens et par le contrôle par des moyens terrestres, des zones possibles d'embuscade antiaérienne. À partir de 1986 et du déploiement des missiles Stinger par les moudjahidin, l'emploi des hélicoptères par les Soviétiques est devenu très contraint[6]. Lors de

l'opération Anaconda en mars 2002, trois hélicoptères lourds CH-47 américains sont détruits ou sérieusement endommagés par des tirs de roquettes RPG 7.

Les hélicoptères sont par ailleurs tributaires des conditions météorologiques, aérologiques et de l'altitude qui limitent leur disponibilité, leur autonomie et leurs capacités d'emport. Cette contrainte supplémentaire doit être prise en compte dans la manœuvre de la logistique et des appuis plus encore que pour les forces de mêlée débarquées, en raison de l'importance des charges et des volumes à transporter. Si les hélicoptères constituent le meilleur moyen pour permettre aux forces de s'affranchir des axes, ils ont des limitations d'emploi qui obligent à disposer d'alternatives. Leur action est avantageusement complétée par l'aviation qui n'est pas tributaire des conditions d'altitude. Les réduits alpins du Vercors et des Glières, encerclés par les Allemands et les forces de Vichy furent essentiellement ravitaillés par des parachutages alliés.

Pour pallier les aléas d'emploi des moyens aériens de tout type et les risques d'interruption des flux terrestres, les forces au contact dans la profondeur doivent disposer d'une importante autonomie logistique initiale, en moyens d'appui feu et de génie pour pouvoir combattre isolément dans la durée. Mais cette autonomie nécessaire ne doit pas se faire au détriment de la mobilité. Elle doit d'abord résulter d'un choix approprié du type de force dont « l'empreinte logistique » est nécessairement limitée. Il s'agit donc de trouver un compromis entre l'autonomie, la légèreté des combattants et le nombre de soldats consacrés au transport logistique.

Les parties qui ne disposent pas de moyens aériens ou d'une capacité à assurer des flux terrestres réguliers « prépositionneront » leur soutien logistique dans des lieux protégés des vues et des coups, par exemple les cavités souterraines. C'est la tactique adoptée successivement par les moudjahidin puis par les talibans et Al Qaeda en Afghanistan qui creuseront les vastes dépôts de Zhawar et de Tora Bora notamment.

Cette notion d'autonomie doit non seulement se comprendre sous l'aspect logistique et dans le domaine des appuis feux mais aussi sur le plan moral. En effet, aux contraintes physiques liées au milieu et aux charges individuelles à transporter en l'absence de véhicules ou d'animaux de bât, s'ajoutent les contraintes morales dues à l'isolement. Cette double contrainte étroitement liée à la rareté des lignes de vie, peut limiter significativement les capacités de combat d'une force engagée en montagne et la neutraliser avant même le premier contact avec l'ennemi. Le choix de la troupe engagée en montagne et plus particulièrement dans un secteur d'accès difficile, doit s'appuyer sur son aptitude à évoluer coupée du reste des forces, à affronter seule la peur. Le Général Frido von Senger und Utterlin commandant un corps de montagne allemand sur le front italien en 1945, insiste sur l'importance des forces morales du combattant en montagne : « *Quand on parle de combat en montagne, la préparation physique et l'entraînement militaire constituent seulement une part de l'équation. Beaucoup plus important pour les soldats était de vaincre la peur naturelle de mourir abandonné sur un bloc de rochers. Pour des soldats habitués seulement à combattre en terrain plat, la montagne démultiplie toutes les peurs.* »

En conclusion, quelle que soit la nature de l'ennemi, guérilla ou armée conventionnelle, l'attaque des voies de communication de l'ennemi et la protection de ses propres lignes de vie doivent être une préoccupation permanente. Face à un ennemi conventionnel, lourdement

équipé et mécanisé, largement dépendant des flux logistiques à partir de ses bases principales, l'impact de l'attaque de ses lignes de communication sera important et pourra se faire à moindre coût. Si les moyens aériens constituent une alternative significative pour contourner les obstacles à la mobilité terrestre, ils ne s'y substituent que ponctuellement lorsque les conditions météorologiques, l'altitude et la menace antiaérienne le permettent. C'est pourquoi la « signature logistique » des forces engagées doit être nécessairement limitée. Leur capacité à l'action autonome est un préalable à tout déploiement.

Face à un ennemi de type asymétrique, la guerre des communications portera prioritairement sur les axes qui servent à ravitailler les zones refuge *via* les populations locales et les connections transnationales.

La guerre en montagne est donc sous certains aspects, une version moderne de la guerre de siège. La finalité de l'action vise à encager l'ennemi et à désenclaver ses propres forces dans toutes les dimensions terrestre, aérienne, spatiale grâce à leur aptitude à l'action autonome.

Le général russe Bariantiskii conçoit ainsi sa campagne victorieuse de 1858 contre Shamil réfugié au Daguestan dans cet esprit. « *Cette campagne est comparable à un siège de forteresse. La clé de la défense en montagne ne repose pas sur des campagnes vers l'intérieur mais sur la périphérie. En s'emparant des approches et en avançant méthodiquement sur plusieurs axes, nous provoquerons l'effondrement du centre*[7]. » Et le général Evdokimov, responsable de l'offensive décisive, validera ce concept sur le terrain. Il ne recherchera pas l'engagement initial avec l'ennemi. Par la manœuvre, permise par la sécurisation des axes principaux et l'enveloppement toujours plus dans la profondeur, il le forcera à venir à lui et le réduira finalement dans les conditions qu'il aura choisies.

---

1. *Baddeley, the russian conquest of the Caucasus*, NY Longman, Green and co, 1908, p. 410, cite par Baumann Robert F., *Russian-soviet unconventional wars in the Caucasus, Central Asia, and Afghanistan*, Leavenworth Papers, n° 80, 1993, p. 24.

2. Yousaf Mohammad, Adkin Mark, *Afghanistan the bear trap*, Leo Cooper, 2001, p. 68.

3. Mac Kay Jenkins, *The last ridge*, Random House, New York, 2004, p. 135.

4. Newton S.H., *Panzer operations, the eastern front memoirs of general Raus*, 1941-1945, Da Capo Press, 2003, p. 122.

5. Biazi N.N., *Operations in mountains*, traduit par the War office, Ottawa, Canada, 1947, p. 9 cite par Baumann Robert F., *Russian-soviet unconventional wars in the Caucasus, Central Asia, and Afghanistan*, Leavenworth Papers, n° 80, 1993, p. 59.

6. Yousaf Mohammad, Adkin Mark, *op. cit.*, p. 174-189.

7. Baumann Robert F., *Russian-soviet unconventional wars in the Caucasus, Central Asia, and Afghanistan*, Leavenworth Papers, n° 80,1993, p. 27.

Exemple de procédés pour « le siège de l'ennemi »

Mener la guerre contre les voies de communication de l'ennemi

Couper le cordon ombilical de l'ennemi

- Tronçonner ses principaux axes logistiques
- Paralyser ses moyens de transport aériens
- Détruire ses relais de transmissions
- Saisir ses bases logistiques

Protéger ses propres voies de communication

- Disperser et diversifier ses moyens de communication
- Disposer d'itinéraires de « variantement »
- Tenir les points hauts le long des axes logistiques
- Accroître l'autonomie logistique des échelons de contact

SECONDE PARTIE

HUIT BATAILLES EMBLÉMATIQUES DE LA GUERRE EN MONTAGNE

La bataille du Dobropolié (1918) : viser les communications adverses

La bataille de Suomussalmi (1939) : et l'Ours soviétique s'enlisa... dans les neiges de Finlande

Narvik (1940) : opération amphibie entre mer et montagne

La bataille des Appenins (1944) : comment débloquer par les « hauts » pour libérer les « bas »

Opération Panjshir V (1982) : la mobilité surclasse les feux

Mount Harriet (1982) : qui s'aguerrit vaincra

Opération Anaconda (2002) : qui ne tient pas les hauts met en péril sa manoeuvre

Alasay (2009) : menaces sur les arrières de l'ennemi

LA BATAILLE DU DOBROPOLIÉ (1918) : VISER LES COMMUNICATIONS ADVERSES

« Si le terrain choisi pour la rupture présentait des difficultés considérables, celui que les armées alliées ont dû franchir pendant leur poursuite n 'était pas moins tourmenté. »

Général Franchet d'Esperey

La bataille du Dobropolié est emblématique des combats montagneux de la Première Guerre mondiale. La rupture du front après une intense préparation intellectuelle et physique, ainsi que l'exploitation qui s'ensuit et qui permet d'aboutir à la victoire de Macédoine, mettent en exergue nombre des principes du combat en montagne. Cette bataille est à analyser en miroir de l'offensive par les fonds de Caporetto en octobre 1917 qui voit l'armée allemande de von Below s'emparer timidement des hauteurs de son débouché puis s'engouffrer en masse par les vallées pour atteindre la mer et couper toute capacité de retraite aux troupes italiennes demeurées sur les sommets. La manœuvre tactique du Dobropolié se situe à l'opposé de celle de Caporetto : s'emparer d'une muraille supposée infranchissable puis accéder par les parties hautes du terrain aux nœuds de communication d'Uskub-Gradsko.

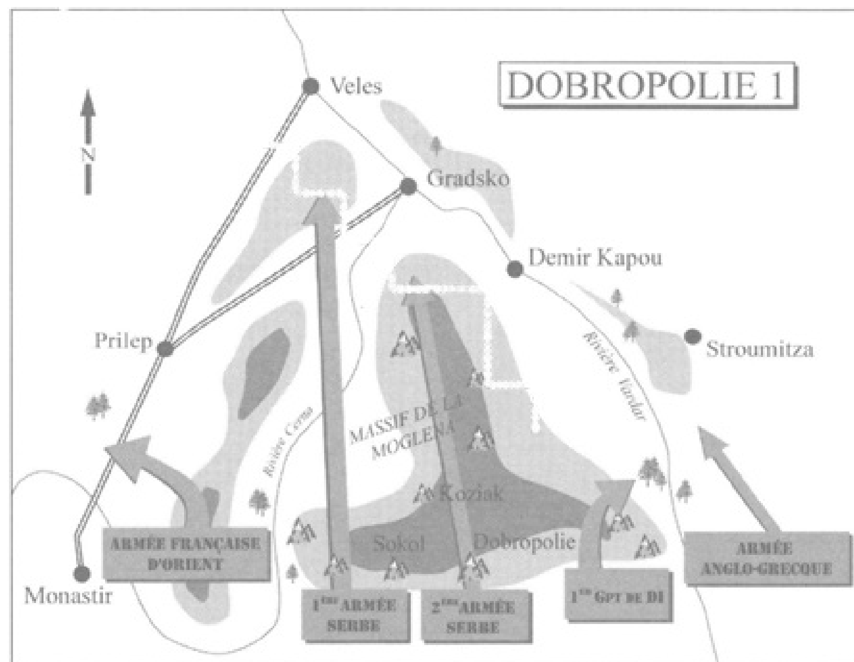
Limité par le cours des rivières Vardar et Cerna, le front s'adosse au massif de la Moglena, une puissante chaîne montagneuse de 1 750 m d'altitude moyenne. Cette situation stratégique lui confère le redoutable statut de partie la plus abrupte du front de Macédoine. Le secteur qui est choisi comme point central d'effort de l'offensive, est formé d'une ligne de crêtes successives, véritables murailles à franchir et qui concède aux défenseurs d'excellentes positions d'observation sur les éventuels préparatifs d'attaque[1]. Six kilomètres en arrière de cette défense naturelle, se trouve l'imposant massif du Koziak d'une altitude moyenne de 1 800 mètres organisé en réduit défensif et qui concentre les réserves du secteur.

Le massif de la Moglena présente un relief très accentué avec des ravins profondément marqués, des pentes abruptes et parfois des forêts quasiment impénétrables qui forment autant de masques de terrain préjudiciables aux réglages de tirs d'artillerie notamment.

La situation tactique en septembre 1918 est la suivante : une armée italienne indépendante tient l'Albanie à l'extrême ouest du dispositif, sur son flanc est se trouve l'armée française d'Orient qui aligne, sur un front de 75 kilomètres, six divisions dont une italienne et une hellénique. Encore plus à l'est mais en position centrale des forces coalisées, se trouvent la 1re armée serbe à trois divisions, puis la 2e armée serbe, elle aussi à trois divisions mais renforcée de deux divisions françaises, le tout aligné sur un front de 26 kilomètres. À leur est, sur un front de 35 kilomètres, se trouve le 1er groupement de divisions d'infanterie à trois divisions, dont une française et deux helléniques. Enfin, à l'extrémité orientale, l'armée

anglo-grecque agit sur l'autre rive du Vardar.

Face à eux se trouvent la XIe armée allemande à l'ouest, et deux armées bulgares à l'est.



Le plan d'attaque est relativement simple. Il s'agit de porter une attaque puissante dans le secteur central avec les deux armées serbes, tout en menant des manœuvres de diversion sur les flancs est et ouest. L'effort se concentre donc sur ces murailles qui paraissent inaccessibles, préférées aux parcours moins accidentés de la vallée du Vardar ou de la région de Monastir.

L'accessibilité difficile du milieu ne fait pas fléchir la volonté du général Franchet d'Esperey, qui souligne avant tout les avantages que présente le secteur dans le cadre d'une manœuvre offensive : les arrières des positions ennemies semblent mal organisés, ce qui laisse supposer que la rupture acquise, l'exploitation n'en sera que facilitée. En outre, les réserves stratégiques du défenseur sont particulièrement étiques dans ce secteur. La rupture du front permet de faire main basse sur les axes de communication les plus névralgiques pour le défenseur, car le massif du Koziak est le nœud orographique qui permet de « fondre » sur toutes les vallées situées en arrière du front. Les mouvements de terrain se présentent pour les attaquants en T renversé : le franchissement de la première barrière permet de s'engager ensuite par les hauts sur une longue crête qui pénètre en terrain ennemi sans que des mouvements de terrain perpendiculaires ne puissent permettre aux défenseurs de se « réarticuler ». Enfin, ce mouvement de terrain constitue la jonction entre les armées bulgares et allemandes et une offensive en ce lieu bénéficiera des inévitables difficultés de coordination induites par l'articulation du dispositif ennemi.

L'offensive est déclenchée le 15 septembre 1918 à 5 h 30 après une puissante préparation d'artillerie la veille et un déplacement des troupes dans la nuit du 14 au 15. Les divisions de deuxième ligne se sont regroupées à moins d'un kilomètre des éléments d'assaut afin d'être immédiatement prêtes pour une prompte relève par dépassement.

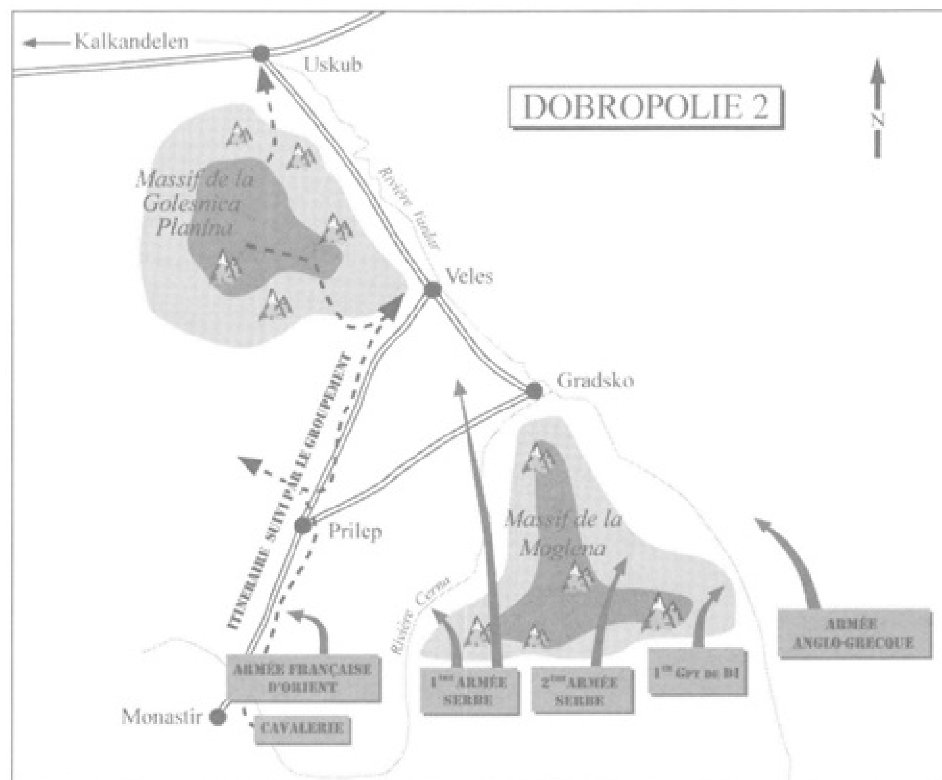
À l'ouest, la crête abrupte du Sokol n'est saisie qu'à 20 h 30 après de violents combats et de lourdes pertes subies face à de nombreux nids de mitrailleuses disséminés dans la montagne. Au centre, les points d'appui cèdent et, à compter de 14 h 10, la division serbe de deuxième échelon peut prendre la relève. À l'est, les Serbes réalisent aussi une belle percée et atteignent tous leurs objectifs de la journée dès 16 heures. Ces succès orientent l'action du commandant en chef qui relance, dès 15 heures, les offensives sur toute la largeur de son front en usant du renfort des éléments de deuxième échelon. L'objectif est bien d'exploiter cette rupture sans discontinuer afin de s'emparer au plus tôt du massif du Koziak, véritable nœud orographique en retrait de la ligne de front et qui commande tout le dispositif de profondeur ennemi. Les dépassements des éléments de tête ont lieu dans la soirée et la nuit ne ralentit pas le rythme de progression. Le 16, dès la pointe du jour, le premier contrefort du Koziak est saisi ; à midi, c'est le point culminant qui passe aux mains des forces coalisées. Les contre-attaques bulgares sont toutes repoussées. Le 17 septembre, la brèche ne peut plus être comblée par l'adversaire : elle forme un front de vingt-cinq kilomètres sur une profondeur de quinze kilomètres.

Le bilan de cette première phase est éloquent : plus de 3 000 prisonniers, plus de 50 canons saisis, les deux divisions bulgares sont en déroute et la XIe armée allemande est fortement diminuée. Le succès est complet dans un environnement qui ne laissait pas supposer un aussi bel enchaînement de victoires. La bataille est donc gagnée, aussi la poursuite doit-elle immédiatement commencer pour viser les nœuds de communication sur les arrières ennemis !

L'exploitation débute dès le 18. Chaque grande unité a reçu les objectifs à atteindre dans son secteur. Cependant, le mouvement n'est pas simultané. Il débute à l'est puis sera poursuivi à l'ouest trois jours plus tard avec pour objectif de procéder à un large mouvement circulaire pivotant autour de l'est du dispositif. À l'aube du 21 septembre, la poche est élargie et un secteur affirme son importance stratégique : la ville d'Uskub. C'est la plaque tournante des routes et des voies ferrées en Nouvelle Serbie. Sa possession garantit aux Bulgares la libre circulation de leurs approvisionnements, sa perte fermerait toute issue vers l'est et conduirait, en particulier, à la capitulation de la XIe armée allemande enfermée en Albanie. Pour s'emparer de ce nœud stratégique, l'armée française d'Orient et la l^{re} armée serbe doivent agir de concert. La cavalerie du général Jouinot Gambetta[2] va s'emparer avec brio de cet objectif.

Parti dès le 21 septembre, le groupement fonce sur Prilep qui est atteint le 23. Le 26, il est aux environs de Vélès mais la défense y est solidement organisée, et la prise de la ville ne pourrait se faire qu'avec le renfort du détachement mixte du général Tanié qu'il faut attendre. Conscient que l'issue de la guerre dépend en partie de cette course de vitesse qui s'est engagée pour la prise d'Uskub, le général Jouinot Gambetta décide de contourner Velès par l'ouest en traversant le redoutable massif de la Golesnica Planina. La nuit du 26 au 27 est propice aux premiers mouvements. Très vite, le massif révèle son inhospitalité. La cavalerie serbe s'y était déjà perdue en 1912. Nulle ressource n'y est disponible, les cheminements sont d'uniques et vertigineux sentiers de chèvres où seule la marche à pied est possible. Le jour, la chaleur est accablante et la nuit, on ne distingue plus les chemins : les erreurs d'orientation sont alors nombreuses. Les réserves alimentaires sont vite épuisées. Les hommes survivent

avec quelques moutons et poulets capturés sur les lieux et accompagnés d'un peu de maïs, les animaux n'ont plus que de l'herbe ou des feuilles pour compenser les importantes dépenses énergétiques de la journée. La des cente sur la vallée du Vardar est amorcée le 28 au soir. Le 29, c'est la prise d'Uskub avec les trois régiments agissant sur trois directions différentes. Se heurtant parfois à de vives résistances de Bulgares surpris par cette intrusion soudaine de forces françaises dans leur dispositif, les escadrons s'emparent de la ville et capturent 350 prisonniers ainsi qu'un train blindé stationné dans la gare d'Uskub. La route de Kalkandelen est désormais fermée alors que les gros nuages de poussières témoignent de l'approche des convois et des colonnes de la XIe armée allemande qui poursuit sa retraite par le même défilé pour tenter de gagner l'est. Le 30 septembre l'armistice avec la Bulgarie est signé. La XIe armée allemande est déclarée prisonnière de guerre et doit livrer 77 000 prisonniers dont 3 généraux et 1 500 officiers, 400 canons dont 250 lourds, 10 000 chevaux et 20 000 bêtes à cornes ainsi qu'un butin immense.



Ces engagements en Macédoine mettent en exergue la pertinence des différents principes de la guerre en montagne.

La préparation des forces a été soignée dans le détail. Psychologiquement, les attaquants affirment leur supériorité. Face à des Bulgares qui doutent de plus en plus de la permanence du soutien germanique et, face à des Allemands qui s'inquiètent des événements sur le front occidental, les Alliés sont dans une forme magnifique entretenue par leurs chefs qui les rassurent sur l'issue imminente du conflit ou qui les convainquent de libérer la mère patrie des Serbes. Le général en chef télégraphie le 8 septembre à Paris l'appréciation suivante sur le moral de ses troupes : « *Ils attendent impatiemment l'assaut* ».

Quant aux mouvements sur Uskub, et notamment la traversée du massif de la Golesnica-Planina, ils bénéficient de l'expérience de guides autochtones. Cette percée peut être menée à bien car les troupes françaises disposent de chevaux barbes d'une adresse remarquable et de mulets particulièrement calmes. Au cours du conflit, les cavaliers anglais demandent souvent d'échanger leur pur-sang contre des barbes. Les spahis et les chasseurs d'Afrique sont endurants et excessivement rustiques. Ces soldats sont entraînés au combat à pied en particulier en milieu montagneux.

Le principe d'ubiquité est appliqué notamment par de nombreuses actions de déception. En effet, l'ennemi, installé sur son belvédère, ne peut ignorer les préparatifs des assaillants. Aussi le général Franchet d'Es-perey donne-t-il des consignes très précises pour la préparation des forces : aucun mouvement n'a lieu de jour, les préparatifs de la zone choisie pour l'attaque sont dupliqués aux extrémités du front pour laisser l'ennemi dans l'indécision. L'ensemble de ce front est mobilisé pour la rupture et l'est aussi lors de l'exploitation.

Lors de la manœuvre sur Uskub, le principe d'ubiquité est assuré par l'utilisation de deux axes d'offensive, que sont le massif de la Golesnica-Planina emprunté par la brigade Jouinot Gambetta et la vallée du Vardar parcourue par le détachement Tanié. Ce dernier doit renforcer le premier et, bien qu'il arrive deux jours plus tard sur Uskub, il n'en constitue pas moins une menace permanente face à laquelle doivent se porter les Bulgares.

La saisie des opportunités est mise en valeur par le raid au travers du massif de la Golesnica-Planina. En montagne, la cavalerie est facilement arrêtée par de faibles arrières gardes qui agissent le long des axes. Le général Jouinot Gambetta a la présence d'esprit de se lancer sur un itinéraire où on ne l'attend pas, n'hésitant pas à laisser sur les axes ses véhicules à roues et à distancer les renforts attendus du détachement Tanié pour exploiter rapidement cette opportunité d'un cheminement jugé impraticable par le défenseur.

L'importance de la progression par les hauts est magnifiquement soulignée dans l'intention du général en chef de s'emparer du massif du Koziak qui lui permet d'assurer à ses forces une position toujours dominante dans les combats ultérieurs.

La prise d'Uskub est facilitée, quant à elle, par l'intrusion par les hauts qui bouscule les lignes de défense bulgares orientées essentiellement dans l'axe de la vallée du Vardar.

La complémentarité des feux est un souci primordial dans la conception du général Franchet d'Esperey. Celui-ci considère que les déplacements d'artillerie sont trop complexes et lents, aussi faut-il les réduire au maximum. Il fait mener une étude fine du terrain, qui le conduit à positionner un important groupement d'artillerie lourde à cheval sur une arête faîtière majeure au sud-ouest du secteur d'effort de son armée et au plus près du front. Ce positionnement lui permet de faire délivrer des feux de rupture dès les premiers contacts, puis de commander des feux d'accompagnement pour l'exploitation, sans être obligé de procéder à des déplacements de pièces. Le général en chef concentre ses moyens feux sur ce front de rupture, obtenant dès lors un rapport de force très favorable : 654 canons contre 146 pour le défenseur, 2 610 fusils mitrailleurs contre aucun à l'adversaire et 756 mitrailleuses contre 245.

Lors du raid sur Uskub, la complémentarité des feux n'est pas réalisée car il est impossible d'acheminer par les itinéraires empruntés les nombreuses pièces d'artillerie nécessaires. Cette complémentarité est plutôt réalisée par le mouvement des petits

détachements très mobiles qui déplacent constamment leurs armes automatiques pour atteindre les angles morts. Face à une artillerie ennemie peu présente, ces simples déplacements par infiltration pour gagner les hauteurs et parcourir les crêtes suffisent à l'atteinte des objectifs ennemis.

L'approvisionnement logistique est d'emblée un souci dans un massif aussi impénétrable que celui de la Moglena. Pour la première phase de rupture, des dépôts de vivre sont répartis au plus près du front pour être directement exploitables par les éléments de tête. Mais très vite, les approvisionnements sont le souci principal du haut commandement. Le général en chef écrit le 28 septembre : « *Dans la situation actuelle, l'organisation des arrières a autant d'importance que le combat.* » Il rajoute : « *Nous nous éloignons de nos bases et nos communications ne sont pas encore rétablies derrière nous. La saison pluvieuse qui s'approche compliquera encore le problème des transports.* » En effet, il est impossible de faire passer les approvisionnements par le centre du massif. La manœuvre logistique est conçue en passant par les vallées environnant le massif, notamment le Vardar, et nécessite donc la victoire des unités engagées sur les ailes : armée française d'orient et armée anglo-grecque. En outre, les Bulgares exploitent la tactique de la terre brûlée et détruisent systématiquement tout entrepôt ou installation logistique pouvant être exploitée par l'ennemi. Aussi, cette bataille qui se déroule par les hauts, souligne avec acuité que l'engagement dans la durée ne peut se concevoir qu'au prix de flux logistiques qui doivent transiter par les bas. La complémentarité des différents étages du terrain est là encore soulignée.

La prise d'Uskub est une illustration édifiante de la guerre sur les voies de communication. Cette ville est un nœud routier et ferroviaire essentiel pour les troupes bulgares. C'est en outre l'unique voie de retraite pour les soldats allemands. Sa saisie précipite l'effondrement du moral de l'adversaire qui se voit contraint à une capitulation désastreuse, car elle s'accompagne de la capture d'une armée entière.

Caporetto ou Uskub, foncer par les bas ou s'infiltrer par les hauts, quelle tactique choisir ? En fait, tout n'est qu'affaire de circonstances et d'opportunités. Caporetto présente une profondeur montagneuse de trente kilomètres à conquérir. Face à un adversaire italien peu pugnace, le choix est fait de privilégier la vitesse pour encercler son dispositif en cinq jours en faisant usage de troupes mécaniques. C'est une guerre éclair !

Dobropolié - Uskub, c'est une profondeur de 120 kilomètres qui sera franchie en quatorze jours en privilégiant la surprise à la vitesse. L'ennemi est bien accroché au terrain et bénéficie d'une bonne expérience du milieu. C'est une guerre surprise !

Le trait de génie du général Franchet d'Esperey est de concevoir sa manœuvre en deux temps sans interruption entre les deux. Après la rupture initiale, il s'agit donc d'exploiter la brèche pour s'emparer notamment du massif du Koziak mais aussi des axes de communication en profondeur. Il a bien perçu qu'avant le massif du Koziak, les contreforts sont orientés est-ouest et constituent autant de barrières défensives pour l'adversaire. À partir de ce massif, les crêtes sont orientées sud-nord et favorisent alors la progression en territoire ennemi.

La bataille du Dobropolié est remarquable pour la conception de sa rupture : point d'application, rapport de force local et surprise, elle est aussi emblématique par son exploitation par les hauts pour s'emparer des points de faiblesse de l'adversaire : ses nœuds

de communication.

---

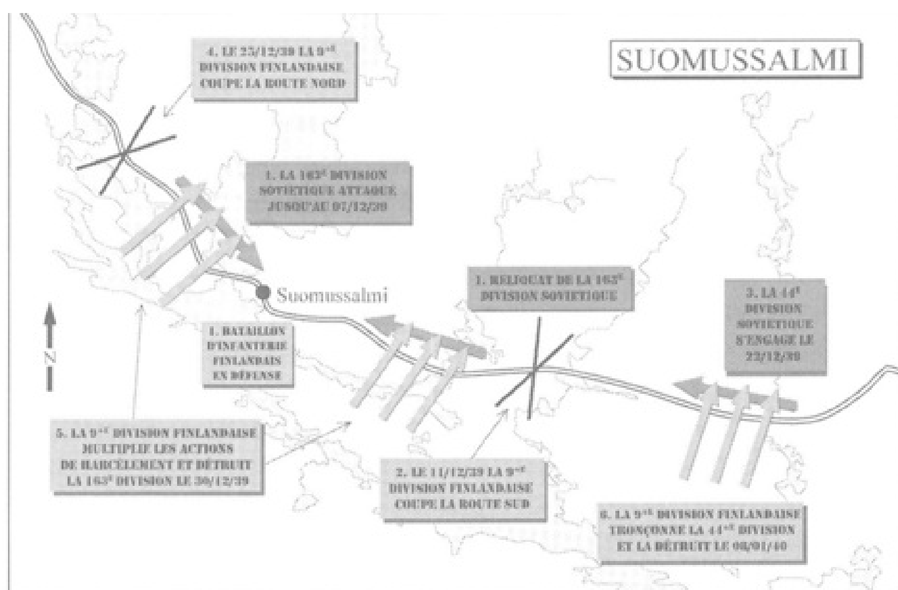
1. Crêtes du Sokol (1 825 m), du Dobropolié (1 875 m) et du Vetrenik (1 745 m).

2. Formée de trois régiments : 1er et 4e chasseurs d'Afrique, régiment de marche des spahis marocains, deux sections d'automitrailleuses, une section de munitions sur animaux de bât, uns section de canon de 37 par régiment et un poste de TSF.

LA BATAILLE DE SUOMUSSALMI (1939) : ET L'OURS SOVIÉTIQUE S'ENLISA... DANS LES NEIGES DE FINLANDE

> *« Les troupes qui n 'ontpas reçu une instruction suffisante ou qui ne sont pas suffisamment équipées erdent vite leur efficacité au combat car le matériel technique impropre aux conditions d'hiver devient apidement un fardeau pour elles. »*
>
> Brochure d'instruction de l'armée soviétique (1936)

La bataille de Suomussalmi est un exemple assez édifiant d'un combat dont la dissymétrie ne repose pas sur une différence entre les niveaux technologiques des adversaires mais plutôt sur leur capacité à tirer parti des contraintes du milieu arctique. Dans ce cadre là, et en dépit d'un rapport de force initialement défavorable, le fort fut incontestablement la 9e division finlandaise et les faibles la 163e division ukrainienne et la 44e division russe.



Dans une analyse classique des forces en présence, le rapport de force penche nettement en faveur des Soviétiques. Ceux-ci possèdent une artillerie trois fois plus importante que celle des Finlandais, et disposent également de 50 chars alors que les Finlandais n'en ont aucun. Mais passé au crible des contraintes de la guerre d'hiver, ce rapport de force s'inverse et bascule en faveur des seconds. En effet, les troupes finlandaises sont beaucoup plus mobiles que leurs adversaires russes. Elles possèdent notamment la capacité à se déplacer en dehors des axes grâce à leurs bataillons de skieurs. « *Au sein des divisions finlandaises, il est*

entendu que les soldats de toutes armes et de tous les services se déplacent au moyen de skis. On transporte les mitrailleuses et les mortiers, ainsi que les munitions et les tentes abris au moyen d'akyas (traîneaux) tirés par des skieurs. Ces traîneaux servent aussi à l'évacuation des blessés. Les pièces d'artillerie, les cuisines de campagne et toutes autres pièces d'équipement lourd sont transportées au moyen de traîneaux tirés par des chevaux. On garde tous les véhicules automobiles à l'échelon de la division. Ces dispositions permettent aux Finlandais d'entreprendre de longues randonnées en des régions complètement dépourvues de routes[1]. » Les Russes, quant à eux, ne sont dotés que d'un nombre limité de skis qu'ils considèrent comme étant du matériel superflu. Lorsqu'il s'agit de sortir des axes, le soldat russe se déplace le plus longtemps possible en véhicule, puis combat à pied. Si cette doctrine est parfaitement adaptée à la guerre dans les grandes plaines d'Europe centrale et orientale, elle se révèle en revanche totalement inadéquate dans les zones arctiques. Lors de l'hiver 1939-1940, les Soviétiques l'apprennent à leurs dépens.

La région de Suomussalmi présente toutes les caractéristiques d'une zone arctique hivernale : températures avoisinant régulièrement les -40 °C, glace épaisse autorisant les mouvements de troupe sur les lacs, manteau neigeux de 1,50 à 2 mètres d'épaisseur interdisant le déplacement en dehors des axes sans équipements adaptés pour les hommes et les véhicules, visibilité réduite en raison de brouillards fréquents et de fortes tempêtes de neige, clarté limitée à 5 à 6 heures par jour. L'ensemble du théâtre d'opération est recouvert par une épaisse forêt de conifères, alors que les axes sont peu nombreux, deux routes seulement venant d'Union soviétique aboutissent à Suomussalmi.

La manœuvre conçue par l'état-major soviétique de la 9e armée est on ne peut plus simple : s'emparer de Suomussalmi en progressant par les deux axes. La 163e division ukrainienne progresse donc en tête avec deux régiments d'infanterie, un bataillon de chars et un bataillon de cavalerie sur la route nord, et un régiment d'infanterie et le bataillon de reconnaissance divisionnaire sur la route sud. Face à ces avant-gardes très puissantes, un bataillon d'infanterie finlandais mène pendant une semaine un combat retardateur acharné qui le conduit derrière un cours d'eau gelé situé au sud-ouest de Suomussalmi.

Le 10 décembre 1939, le commandement finlandais engage sa 9e division de réserve qui n'est pourtant qu'à 40% de son effectif car deux de ses régiments combattent dans d'autres secteurs. Elle ne compte donc que 4 500 hommes face au 14 000 hommes de la 163e division. Toutefois, à compter du 25 décembre, ses effectifs atteignent leur niveau normal de 11 500 hommes.

En dépit de leur sous-effectif, les Finlandais lancent une première attaque le 11 décembre 1939. Leur objectif est de couper une des deux lignes de communication de la 163e division. Après s'être infiltré de nuit à travers la forêt jusqu'à une base d'assaut située au sud-est de Suomussalmi, un bataillon de skieurs parvient à couper la route sud, tandis que deux compagnies progressent vers l'est pour renforcer le dispositif défensif au sud-est du village.

Dans le même temps, un autre bataillon de skieurs tente de couper la route nord mais n'y parvient pas en raison de son sous-effectif. Il parvient toutefois à gêner les communications des Russes sur cet axe.

Durant les deux semaines qui suivent, les Finlandais mènent des combats de harcèlement

et réussissent à isoler la 163e division du reste de la 9e armée soviétique. Leur but est simple : attendre que leur division ait retrouvé tous ses effectifs pour lancer une offensive d'envergure.

Le 22 décembre 1939, l'état-major de la 9e armée engage sur l'axe sud la 44e division russe dont la mission est de dégager la 163e division pour relancer l'attaque vers Suomussalmi. Les Finlandais poursuivent leur manœuvre de harcèlement en lançant des attaques sur les flancs et les arrières de cette division à partir des forêts bordant l'axe sud. Les skieurs finlandais sèment la confusion chez les Russes qui sont incapables de les poursuivre en rase campagne.

Le 25 décembre, la 9e division finlandaise, désormais à effectif complet, lance une attaque sur la route nord qu'elle parvient à couper. La 163e division, totalement encerclée, manque rapidement de vivres et de carburant et le froid très vif mine le moral de ses combattants.

Le 28 décembre, les Russes tentent de briser l'encerclement en lançant une attaque vers le lac Kianta. « *Ils abandonnent sur la route ou dans la forêt leur matériel lourd, leur artillerie et leurs véhicules automobiles. Le tir des troupes finlandaises et des voitures de reconnaissance ainsi que les bombardements aériens harcèlent la masse des troupes ukrainiennes avançant avec peine dans la neige qui couvre la surface du lac Kianta. On trouve des traînards et de nombreux morts dans la forêt pendant plusieurs jours*[2] » La 163e division ne parvient pas à briser l'encerclement finlandais et finit par disparaître dans les neiges de Finlande. Le butin de guerre des Finlandais est édifiant : 35 canons, 250 véhicules et 600 chevaux avec leurs traîneaux.

Alors qu'elle était en train d'anéantir la 163e division, la 9e division finlandaise a poursuivi ses actions de harcèlement contre la 44e division russe qui, continuant à subir le combat en dépit d'une nette supériorité numérique, a été incapable de se porter au secours de la 163e division. Cette phase du combat a constitué le tournant de la bataille.

À l'aube du 5 janvier 1940, par une température de - 40 °C, la 9e division lance une attaque générale contre la 44e division. Les Finlandais ont mis au point une tactique très efficace. Ils commencent par rassembler de nuit leurs forces sur des bases d'assaut réparties le long de la route sud sur les flancs de la division ennemie. Un cheminement tracé dans la neige et parallèle à l'axe sud permet de relier chacune de ces bases d'assaut. Il permet d'assurer l'appui et le soutien des bataillons de skieurs. Ceux-ci tracent un sentier à ski qui relie directement leur base d'assaut à la route mais, afin de préserver la surprise de l'attaque, prennent soin de ne pas ouvrir leur trace jusqu'à la route. L'extrémité de cette trace est gardée par un peloton qui assure la couverture du bataillon. Les Russes ont égrené le long de l'axe sud à une distance moyenne de huit kilomètres environ de la route, des points d'appui pour protéger les flancs de leur division. Les skieurs finlandais les débordent systématiquement et commencent par les isoler du reste de la division par des abatis qu'ils minent. Incapables de se déplacer dans la neige, les différents points d'appui russes ne parviennent plus à manœuvrer pour s'appuyer mutuellement. Réduits à l'état de ce que les Finlandais appellent des *mottis*, des petits tas de bois empilés prêts à être fendus, les bataillons de skieurs de la 9e division anéantissent les uns après les autres les points d'appui

de la 44e division. Ils s'attaquent également au poste de commandement de la division, à ses unités d'appui et de soutien logistique afin de hâter sa destruction. Dans un milieu naturel aussi hostile, les Finlandais savent parfaitement que toute rupture du soutien logistique met instantanément les unités ennemies hors de combat. Après seulement trois jours de combat, la 44e division est anéantie. Les skieurs finlandais détruisent les dernières unités russes qui tentent désespérément de battre en retraite par la forêt. La 9e division capture 70 canons, 50 chars, 270 véhicules et environ 1 000 chevaux.

Le bilan global de la bataille de Suomussalmi est éloquent. Les Soviétiques ont perdu 27 500 hommes, auxquels il faut ajouter 1 500 prisonniers, alors que les Finlandais ne déplorent que 2 700 soldats tués ou blessés. La 9e armée soviétique n'est plus en mesure de prendre Suomussalmi.

Elle est vaincue autant par l'habileté manœuvrière de la 9e division finlandaise que par l'oubli du premier principe de la guerre en montagne : la préparation aux conditions de l'engagement. Les divisions soviétiques sont victimes de leur préparation inadaptée à la guerre en milieu arctique. Les Russes ont complètement négligé les problèmes de déplacement en milieu enneigé et les contraintes imposées par le froid. N'ayant pas de chasse-neige, ils ont toutes les peines du monde à maintenir les axes praticables pour leurs véhicules. À l'issue de la bataille, les Finlandais retrouvent dans les camions russes des centaines de paires de skis qui sont restées inutilisées. Les Soviétiques sont en fait incapables de combattre en dehors des deux axes conduisant à Suomussalmi. De très nombreux soldats soviétiques équipés de chaussures d'été sont victimes de graves gelures qui les empêchent de combattre. Ne possédant pas de tentes, ils sont contraints à bivouaquer dans la neige, ce qui contribue aussi à amoindrir leur capacité opérationnelle. Des conditions climatiques très difficiles conjuguées à une importante couverture forestière limitent fortement l'efficacité de l'aviation soviétique qui est pourtant maîtresse du ciel. « *Obligées de faire face à des situations qu 'elles n 'avaient même pas prévues, [les troupes soviétiques] s'aperçoivent bientôt que la supériorité numérique, la puissance de tir et le matériel sur lequel elles comptaient ne suffisent pas à les tirer de ce mauvais pas. Comme les troupes ne peuvent se déployer ni avancer à travers champs dans une région couverte de neige, elles ne peuvent tirer profit de leur supériorité. Leurs déplacements sont très lents et leur tir ne peut avoir qu 'un effet très restreint contre les Finlandais qui se déplacent rapidement*[3]. »

Incapables de dominer le milieu dans lequel ils devaient combattre, les Soviétiques n'étaient pas en mesure d'appliquer l'un des six principes de la guerre en montagne. Dès lors, leur manœuvre était vouée à l'échec.

Les Finlandais, quant à eux, ont bâti leur supériorité tactique sur leur aptitude à tirer le plus grand profit des contraintes d'un milieu qu'ils connaissent parfaitement. Ils ont su faire du froid, de la neige, du brouillard et des tempêtes de neige des alliés qui jouent systématiquement en leur faveur. Grâce à l'utilisation massive du ski, les bataillons finlandais ont réussi à s'affranchir des contraintes qu'impose sur les déplacements un important manteau neigeux. Cette mobilité s'avère déterminante face à un ennemi définitivement rivé aux axes et donc condamné à subir le combat. Elle est le fondement d'une tactique qui conjugue attaques-surprises et actions continues de harcèlement et dont le point d'application est centré en priorité sur les lignes de communication des divisions

soviétiques. Après avoir tronçonné les 163e et 44e divisions, les bataillons finlandais de skieurs les ont détruites dans le détail.

Une brochure d'instruction russe stipulait en 1936 que « *les troupes qui n 'ont pas reçu une instruction suffisante ou qui ne sont pas suffisamment équipées perdent vite leur efficacité au combat car le matériel technique impropre aux conditions d'hiver devient rapidement un fardeau pour elles* »[4]. L'ours soviétique paya de son sang dans les neiges de Finlande l'oubli de ses propres règlements d'instruction.

---

1. « La bataille de Suomussalmi », dans Les Cahiers d'information des troupes de montagne, n° 10, mai 1951, p. 14.
2. « La bataille de Suomussalmi », dans Les Cahiers d'information des troupes de montagne, n° 10, mai 1951, p. 18.
3. « La bataille de Suomussalmi », dans Les Cahiers d'information des troupes de montagne, n° 10, mai 1951, p. 22.
4. « La bataille de Suomussalmi », op. cit., p. 23.

NARVIK (1940) :
OPÉRATION AMPHIBIE ENTRE MER ET MONTAGNE

« Connaissez l'ennemi, connaissez-vous vous-même, et votre victoire ne saurait être menacée. Connaissez le terrain et les conditions météorologiques, votre victoire sera alors totale »

Sun Tzu

Le 30 novembre 1939, l'Ours soviétique, allié des Allemands, attaque la Finlande. La France envisage alors une intervention militaire aux confins septentrionaux de la péninsule scandinave. Le général Gamelin décide la création d'une brigade de haute montagne (BHM). Composée de deux demi-brigades de chasseurs alpins (DBCA), la 27e (6e, 12e et 14e BCA) aux ordres du lieutenant-colonel Valentini et la 5e (13e, 53e et 67e BCA), elle est commandée par le colonel puis général Béthouart. Ancien chef de corps du 24e BCA, c'est un spécialiste du combat en montagne. Il a effectué un séjour en Finlande à la fin de la Première Guerre mondiale puis il a successivement servi au 6e BCA, au 159e RI A et au centre d'études tactiques en montagne. Stationnée à Belley dans le sud du massif du Jura, la BHM n'aura pas fini d'être constituée que la guerre de Finlande se termine. Cependant, elle va constituer le cœur de la future force d'intervention alliée dont la mission est de secourir la Norvège attaquée par les Allemands au début d'avril 1940.

L'objectif des Britanniques et des Français est d'empêcher les Allemands d'atteindre la région de Narvik et de couper la route du fer suédois essentiel à leur production industrielle.

Le général Audet est alors chargé de constituer un corps expéditionnaire français en Scandinavie (CEFS) à base de trois divisions légères de chasseurs (DLC). Finalement, seule la lre DLC sous le commandement du général Béthouart sera projetée, les autres étant engagées dans l'urgence sur le front de l'ouest. Outre la BHM, cette division est renforcée par la 13e demi-brigade de la Légion Étrangère (DBLE) en provenance d'Afrique du nord sous les ordres du lieutenant-colonel Magrin-Vernerey - le futur « Monclar » - et de la brigade polonaise de chasseurs de Podhale du général Bohusz-Szyszko. La division dispose d'éléments organiques d'appui et de soutien, parmi lesquels le 2e groupe autonome d'artillerie coloniale armé de canons de 75, la 342e compagnie autonome de chars de combat (CACC) à huit chars Hotchkiss H39, des canons de 25 pour la défense contre les avions, des canons anti-chars et une compagnie du génie.

Défini comme priorité stratégique alors que l'offensive allemande à l'ouest n'a pas encore débuté, le CEFS est doté des équipements les plus modernes pour affronter la fin de l'hiver

arctique. Sous l'impulsion du capitaine Pourchier de l'école de haute montagne (EHM), chaque homme perçoit des effets chauds conçus spécialement pour le combat en altitude. Si la flotte de véhicules à roue, prévue pour les plaines de Finlande, semble inadaptée au relief enneigé de la côte norvégienne, les unités disposent de 70 paires de skis au profit de la section d'éclaireurs skieurs (SES) et d'un groupe par compagnie, ainsi que de raquettes pour le gros de la troupe. Une cinquantaine de mulets par bataillon complète opportunément les moyens de transport mécaniques. Enfin, chaque fantassin est équipé du nouveau fusil MAS36.

Bien que comprenant deux tiers de réservistes, la BHM est l'unité la plus aguerrie aux conditions des opérations en montagne. Composée de chasseurs alpins originaires du Dauphiné et de la Savoie, elle a poursuivi son entraînement dans le massif du Jura depuis plusieurs mois. Les légionnaires, parmi lesquels une majorité de Républicains espagnols, sont quant à eux rompus au combat mais ils manquent de préparation spécifique. Ils l'effectueront finalement au camp du Larzac avant de rejoindre la BHM à Belley le 30 mars. La brigade polonaise reconstituée à Coëtquidan ne présente pas les mêmes garanties. Composée de soldats qui ont fui leur patrie envahie et d'immigrés habitant en France, l'enthousiasme de ses chasseurs ne peut compenser totalement l'hétérogénéité du contingent et son inexpérience militaire.

Le 18 avril, après des semaines d'attente, la BHM embarque à Brest vers l'Écosse. Elle sera suivie le 26 par la 13e DBLE. L'ordre vient d'être donné de s'emparer de Namsos, en Norvège centrale, puis de Narvik.

En effet, depuis le 9 avril, Narvik est occupé par les Allemands qui ont pris de vitesse les Alliés. Isolés, ils espèrent être rapidement rejoints par le gros des forces venant du sud. Pour empêcher la jonction, la 5e DBCA et des unités britanniques débarquent dans un premier temps à Namsos. Après plusieurs jours de combats intensifs, les Alliés sont contraints de rembarquer le 3 mai mais la progression de la 2e Gebirgs division (division de montagne) vers Narvik a été ralentie de manière décisive.

La lre DLC, dont les premiers éléments ont débarqué le 28 avril à Harstad, à 80 kilomètres à l'ouest de Narvik, après une traversée dans la tempête, va préparer la reconquête du port.

Le général Béthouart peut compter sur l'appui de la Royal Navy qui, bien que n'étant pas parvenue à empêcher le débarquement allemand du 9, a désormais la suprématie des mers. Mais surtout, l'amiral Cork and Orrery, commandant allié du secteur, est un officier de marine particulièrement bien disposé à l'égard des Français et de leur chef à qui il fait entière confiance pour concevoir les opérations terrestres. Le général britannique Mackesy, commandant allié des forces terrestres, présente quant à lui un profil différent. Traumatisé par le souvenir du désastre du débarquement de Gallipoli, il est timoré et manque d'esprit offensif. Sous ses ordres, il peut compter sur la 24e Brigade des Guards dont les aptitudes offensives en terrain difficile sont faibles. Enfin, les Alliés sont renforcés par sept bataillons norvégiens, dont le bataillon Alta du Finnmark, appartenant à la 6e Division du général Fleisher. Composées de conscrits sans expérience militaire, ces unités sont cependant animées d'une farouche volonté de résister à l'envahisseur et sont aguerries aux conditions extrêmes. Rapidement et en étroite coordination avec le général Fleisher, l'amiral Cork and

Orrery et le général Béthouart vont former un binôme complémentaire, résolu à l'idée de reprendre coûte que coûte l'initiative.

Mais l'opposition est de taille. Le corps expéditionnaire allemand est armé par la 3e Gebirgs division. D'origine autrichienne, ses soldats se sont déjà distingués face aux Polonais dans les Tatras. Ils sont tous de solides montagnards prêts à affronter l'ennemi et l'Arctique. Leur chef, le général Dietl, a toute la confiance d'Hitler et celle de ses hommes dont il est très proche. Les chasseurs de montagne allemands vont s'illustrer de nouveau dans les montagnes norvégiennes. Après avoir forcé le blocus de la Navy grâce au mauvais temps, dix destroyers (Zerstörer) de la Kriegsmarine transportant 1 500 chasseurs du 139e régiment et des artilleurs du 112e Gebirgsartillerieregiment ont abordé Narvik le 9 avril. Par surprise, les chasseurs se sont emparés de la ville sans que le bataillon norvégien du secteur n'ait opposé la moindre résistance. Mais la réaction britannique ne se fait pas attendre. Du 10 au 13 mai, après une furieuse bataille navale dans les fjords, les dix destroyers sont coulés. Les équipages de marins rescapés constituent alors sept bataillons de marche qui compléteront la force de manœuvre à base des trois bataillons de chasseurs. Les marins qui ont récupéré des pièces d'artillerie sur les épaves et dans les dépôts norvégiens sont chargés de la défense ferme de la ville, de la côte et de la voie ferrée. Quatre bataillons de marins enrégimentés aux ordres du capitaine de frégate Berger assurent la sécurité de la voie ferrée ; le cinquième défend la côte au nord vers Bjerkvik ; le sixième tient Ankenes et Beis-fjord au sud ; enfin le septième bataillon est stationné dans la ville même de Narvik. Le 14 mai, les Allemands sont renforcés par la voie des airs par une soixantaine de chasseurs parachutistes du 1erFallshirmjâgerregiment et, début juin, par le 137e régiment de la 2e Gebirgsdivision qui est largué en parachute après une instruction accélérée. Défaits sur mer, les Allemands peuvent compter ponctuellement sur les moyens aériens. Des avions de transport J52 assurent le ravitaillement en se posant sur les lacs gelés et les Stukas appuient les forces au contact. Malgré l'éloignement de plus de 1 000 kilomètres de leurs aérodromes les plus avancés, ils détiennent en volume la supériorité aérienne que ne peuvent pas leur contester dans la durée les trois escadrilles de Hurricane stationnées à bord du porte-avion *Glorious*.

Ainsi face aux 20 000 soldats alliés, parmi lesquels 8 000 Français et 3 000 polonais, les Allemands opposent 8 000 hommes, soit un rapport de force de 2,5 contre 1 favorable aux défenseurs qui bénéficient en outre de la supériorité aérienne par intermittence. Mais les Alliés ont la suprématie dans les fjords. Ils peuvent appliquer des feux de gros calibre dans les terres depuis les bâtiments de guerre et appuyer un débarquement partout le long de la côte.

Si le rapport des forces physiques et morales des deux camps apparaît finalement assez équilibré au départ, dans la mesure où la posture défensive des Allemands compense la supériorité numérique et des feux des Alliés, la configuration géographique du théâtre va influencer de manière déterminante l'issue des opérations. Les Alliés comme les Allemands devront compter avec le « général Hiver », si redoutable dans les montagnes norvégiennes.

Narvik est en effet situé au nord du cercle polaire arctique. C'est le principal centre économique et portuaire de la région avec Harstad où s'est installé le poste de commandement des forces alliées. La commune de Narvik qui compte plus de 10 000 habitants regroupe l'essentiel de la population du secteur. Quelques villages de pêcheurs

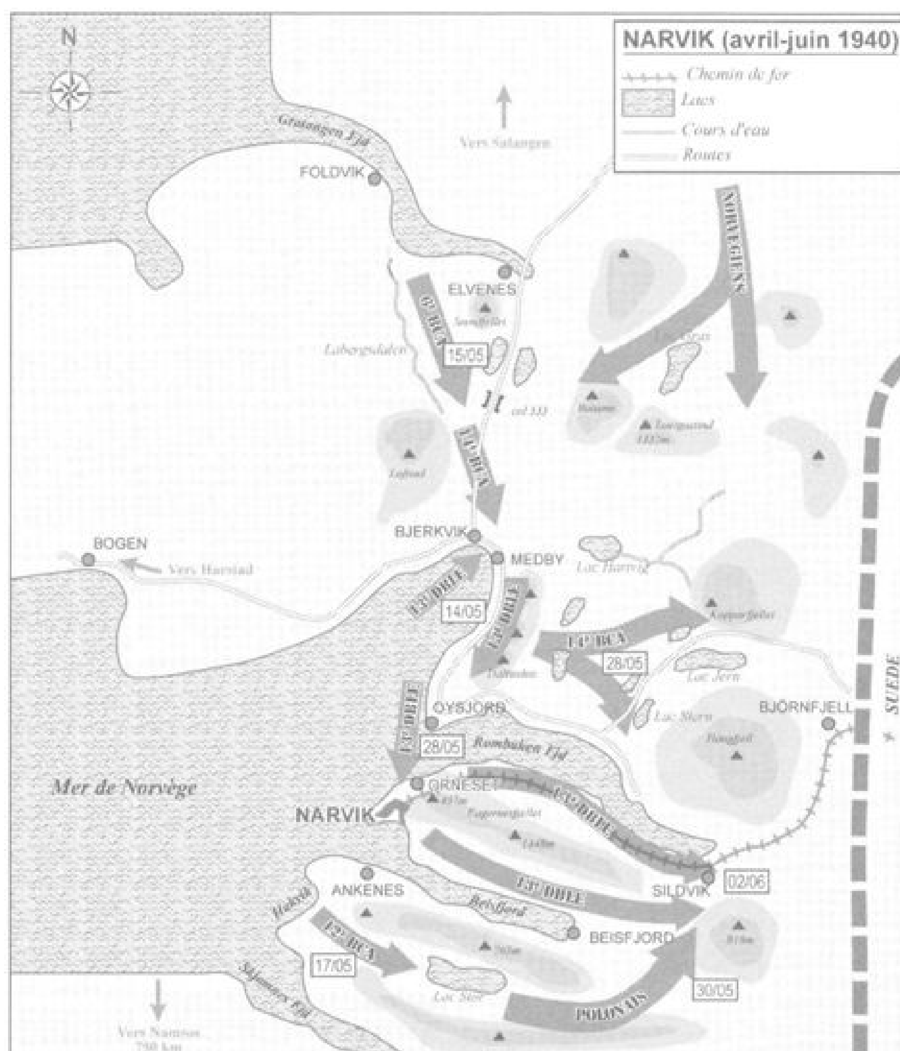
s'égayent le long de la côte alors que l'intérieur des terres, jusqu'à la frontière suédoise, est désert. À l'exception de Narvik, les infrastructures locales sont très rares, ne permettant pas de déployer des bases logistiques où de se ravitailler sur place. Les axes principaux sont limités à la route côtière et à la route Oslo-Cap Nord. Les pistes sont impraticables en hiver. La ligne de chemin de fer qui relie le port de Narvik à la Suède sur une longueur de 30 kilomètres est tracée dans la montagne, comptant plusieurs tunnels et un viaduc propices à sa défense et à la protection aux feux de la Navy. La mobilité en véhicule à roue est strictement réduite et canalisée le long de pénétrantes facilement blocables. Seuls les soldats disposant de raquettes et de skis, les mulets ainsi que les animaux de bât norvégiens peuvent se déplacer dans la neige ramollie. Le climat local est en effet très rude durant l'hiver qui commence à la fin du mois d'octobre et se termine au mois de mai. Au froid extrême descendu directement du pôle, jusqu'à moins 40 °C, accompagné de neige abondante, peut succéder en quelques heures le redoux avec des températures positives, la pluie, le vent et le brouillard. A partir du mois d'avril, l'alternance de gel et dégel freine les déplacements, accentue le risque d'avalanche et rend les combattants plus sensibles aux gelures et aux hypothermies. Sous l'effet du Gulf Stream qui explique les contrastes thermiques incessants, les fjords restent libres des glaces et leur profondeur permet la navigation des plus gros navires de guerre. Cependant, leur étroitesse et leur avancée dans les terres favorisent la défense côtière. Les possibilités de débarquement sont peu nombreuses car la montagne plonge dans la mer. Le relief autour de Narvik est en effet constitué de massifs montagneux, débonnaires ou abruptes selon les versants, dont l'altitude maximale ne dépasse pas les 1 500 mètres, ce qui est cependant considérable rapporté au niveau de la mer et à la latitude. Les conditions sont celles rencontrées à plus de 2 000 mètres en hiver dans l'arc alpin. La végétation, présente jusqu'à 500 mètres d'altitude, est clairsemée et à base de bouleaux. Les cours d'eau, lorsqu'ils dégèlent, deviennent infranchissables. Les abris naturels pour se protéger des aléas météorologiques et des coups sont rares, tandis que rien n'arrête la tempête sur les sommets dénudés. Enfin, la luminosité, faible en avril, augmente sensiblement en juin où le jour dure presque 24 heures.

C'est dans cet environnement dantesque que les Alliés vont tenter de reprendre Narvik aux Allemands durant le printemps 1940.

Lorsque le général Béthouart arrive à Harstad, le général Mackesy a déjà commencé les opérations. Avec la prudence qui le caractérise, il a fait débarquer un bataillon de Scotsguards à une soixantaine de kilomètres de Narvik, à Salangen, pour renforcer les deux bataillons d'infanterie norvégiens du secteur, et un deuxième, le South Wales Borderers (SWB), sur la presqu'île d'Ankenes. Cette posture, trop éloignée de la ligne de front, ne permet pas de tenter la moindre contre-attaque. Les Allemands profitent de cette lenteur et de ce manque d'audace pour consolider leurs positions.

Pour Dietl, la menace principale vient du nord où se concentre la 6e division norvégienne. Il craint en effet d'être pris à revers et de voir couper sa ligne de retraite vers la frontière suédoise. En conséquence, considérant que la péninsule de Narvik est protégée naturellement par les deux fjords de Rombakens au nord et de Beisfjord au sud, il en confie la défense ferme à un seul bataillon de chasseurs, le IIe, commandé par le major Haussels. Il est cependant renforcé de l'essentiel des bataillons de marins, dont l'un est installé en défense

sur la presqu'île d'Ankenes, et les autres en protection de la ligne de chemin de fer. Au nord, où se porte son effort, le Ier, le IIIe bataillon de chasseurs de montagne et un bataillon de marins, sont regroupés aux ordres du colonel Windisch. L'idée est de conduire une défense mobile dans la profondeur, en s'appuyant sur les points hauts du terrain afin de gagner des délais.



Lorsque Béthouart débarque initialement avec la 27e DBCA, il sait que le temps joue contre les Alliés et que l'.option retenue par Mackesy est vouée à l'échec. Le 29 il se met d'accord avec le général Fleisher, dont les forces ont repris le contrôle la veille du secteur d'Elvenes, pour attaquer sur l'axe Elvenes-Bjerkvik. Avec l'appui de l'amiral Cork and Orrery, le général Béthouart propose un plan audacieux, fondé sur la manœuvre et non pas l'attaque frontale, car pour lui « la guerre n'est pas un jeu de massacre ». Son idée est d'utiliser le terrain accidenté et de profiter de la maîtrise des ijords pour débarquer en plusieurs points de la côte, tout en menaçant les lignes de communication de l'ennemi par de vastes mouvements d'encerclement (attaque concentrique). Il imposera ainsi à Dietl un repli précipité ou la capture. Pour cela, la bataille se déroulera en trois temps.

Après avoir usé l'ennemi au nord et s'être assuré du contrôle de la côte nord du Rombakens, débarquer de vive force à Narvik et attaquer le long de la voie ferrée. Simultanément, pousser vers l'est depuis le massif du Haugsfjell pour retenir le plus d'effectifs ennemis (groupement Windisch) et, au sud, s'emparer d'Ankenes, de Beisjford puis de Sildvik afin d'encercler les défenseurs de Narvik. Dans un dernier temps, un raid sera conduit très au sud depuis le Skjomnesfjord vers la station de Björnfjell pour surgir à l'improviste sur les arrières allemands.

Le premier temps commence le 30 avril. Débarqué à Foldvik, le 6e BCA, soutenu par le 14e BCA, attaque dans la vallée de Labergsdalen avec pour objectif le col 333. Plus à l'est, quatre bataillons norvégiens dont le bataillon Alta attaquent simultanément le long de l'axe principal vers Bjerkvik et dans la région du lac Gras. Le 5 et 6 mai, le 6e BCA, barré par les Allemands qui tiennent fermement le Loftind et le Snaufjellet, malgré une série de coups de main spectaculaires de la SES sur des avant-postes, est relevé par dépassement par le 14e BCA. Mal équipé car son matériel grand froid n'a pas été chargé sur les navires où se trouvait la troupe, il a été fortement éprouvé par les conditions atmosphériques. Mais à l'est, les Norvégiens se sont emparés du Roasme le 7 mai puis du Loeigastind. Le 14e BCA parvient à s'emparer du col 333 le 8 mai, après la conquête du Loftind par sa SES. Sous pression, le groupement Windisch se replie en bon ordre dans le secteur du lac Hartvig. La situation est désormais favorable pour envisager un débarquement à Bjerkvik. Le 14e BCA, rejoint par le 6e BCA et les Norvégiens, est à moins de 10 kilomètres de la côte. Le 12 mai, les Alliés resserrent l'étau sur Bjerkvik. Le 14e BCA progresse le long de l'axe et les Norvégiens dans le secteur du lac Hartvig, tandis qu'un bataillon polonais venu de Bogen reconnaît la route côtière. Dans la nuit du 13 au 14, alors que la tempête fait rage et que de fortes chutes de neige ont lieu, deux bataillons de la 13e DBLE accompagnés de chars H39, débarquent de vive force à Bjerkvik. Ils sont appuyés par les feux massifs du cuirassé Resolution et des croiseurs Vindictive et Effinghan. Le bataillon de marins allemands qui tient la bourgade ne résiste pas longtemps. Le jour même une tête de pont est établie. Le 13 mai, le général Mackesy est remplacé par le général Auchinleck. Le général Béthouart qui a installé son PC flottant sur le Havelock prend officiellement le commandement des forces alliées du secteur de Narvik. Le lendemain, le 14e BCA opère la jonction avec le 1er bataillon de Légion Étrangère à Berjkvik et peut commencer le nettoyage des hauteurs est de la baie. Le 15 mai, les chasseurs alpins relèvent le bataillon polonais qui a atteint la presqu'île Oysjord, future base d'assaut vers Narvik. Plus à l'est, les Norvégiens s'emparent le 16 mai du Kopparfjellet à 911 mètres d'altitude profitant du brouillard pour s'infiltrer au cœur des positions allemandes. En cette mi-mai, les conditions sont de plus en plus difficiles. Aux tempêtes hivernales, succèdent les phases de dégel qui ramollissent ou entraînent la fonte de la neige, rendant tout déplacement très éprouvant et obligeant à d'interminables contournements des torrents tumultueux. Les soldats de chaque camp sont ainsi fortement éprouvés tant par les combats que par l'environnement très rude. Mais les Alliés ont atteint leur premier objectif au nord : établir une tête de pont solide à proximité immédiate de Narvik et menacer directement les positions arrières de Dietl. Pour autant, il est prématuré d'envisager une attaque sur Narvik car au sud, le dispositif met du temps à être opérationnel. Le bataillon des SWB a bien pris pied à Hakvik depuis le 25 avril mais il n'est pas parvenu à

déloger les marins allemands, d'un volume total de deux compagnies, solidement retranchés à Ankenes et appuyés par des canons de 75 de montagne depuis l'autre rive du Beisjfjord. Le 29 avril, le 12e BCA, qui a été détaché depuis son arrivée auprès de la brigade britannique, débarque à son tour. Alors que les SWB tentent de s'emparer d'Ankenes par la côte, les chasseurs alpins sont chargés d'attaquer par les hauts plateaux en direction du lac Stor. Face à eux les marins allemands improvisent des détachements de skieurs. Sans relâche, ces petites unités harcèlent les Gallois et les Français pendant leur progression, tout en assurant la liaison entre les différents points d'appui tenus par de petits groupes de moins de dix hommes. Malgré tous leurs efforts, les Gallois ne percent pas à Ankenes et les chasseurs du 12 ne peuvent pas poursuivre leur progression au-delà du lac Stor car, sans moyens mécaniques adaptés, il leur est impossible de tenir leurs lignes de communication trop étendues. Le 15 mai, le SWB rembarque pour une autre mission hors de la zone et le 12e BCA reçoit l'ordre d'abandonner le terrain conquis en altitude pour relever les Gallois face à Ankenes. Le 17 mai, après de durs combats sur les hauteurs du village, le 12e BCA quitte à son tour le secteur, remplacé par la brigade polonaise.

Dans les jours qui suivent, l'objectif assigné aux unités alliées est d'élargir les deux têtes de pont afin de préparer l'assaut de la ville de Narvik. Au sud, les quatre bataillons relancent l'attaque sur Ankenes le 24 mai mais ils ne parviennent pas à s'ouvrir la route de Beisfjord. Au nord, la SES du 14e BCA effectue des reconnaissances jusqu'aux lacs Jern et Stern. Le reste du bataillon consolide ses positions sur le Daltinden à 600 mètres d'altitude qui domine Oysjord mais dont le ravitaillement à pied exige un effort de 14 heures aller et retour. Face aux chasseurs alpins, le groupement Windish s'est installé à partir du 22 mai sur le Haugfjell. Quant aux Norvégiens, ils encerclent par le nord le massif.

En cette fin mai, au nord comme au sud, les conditions sont réunies pour reconquérir Narvik. Pendant que le 14e BCA et les Norvégiens attaqueront les positions de Windisch et que les Polonais pousseront vers Beisjfjord après avoir pris Ankenes, la 13e DBLE et le bataillon norvégien commandé par le commandant Hylmo débarqueront dans la nuit du 27 au 28 sur la plage d'Orneset, en face de la presqu'île d'Oysjord. Le 6e et le 12e BCA seront en réserve de la division. Deux escadrilles de Hurricane, dont l'une à bord du porte-avions *Glorious* et l'autre à Bardufoss, appuieront les opérations. À 23 h 40 le 27 mai, l'attaque débute par un bombardement massif de trois croiseurs et cinq destroyers, puis les légionnaires du 1er bataillon abordent la plage. Face à eux, un total d'un millier d'hommes du IIe bataillon et des marins, dont moins de 500 chasseurs de montagne. Sur la plage, la cinquantaine de marins installés en défensive est rapidement submergée mais d'autres détachements installés dans les tunnels 1 et 2 contre-attaquent durement. Le chef de bataillon Paris, chef d'état-major de la lre DLC venu se rendre compte de la situation et relancer l'action, est tué au combat. Le 2e bataillon de légion étrangère parvient cependant à débarquer au petit matin du 28 et déloge les Allemands des pentes du Fagernesfjellet dans la journée alors que les Norvégiens progressent lentement le long de la voie ferrée. Au sud, les Polonais se sont enfin emparés d'Ankenes avec de très lourdes pertes (près de cent tués) mais trop tardivement pour espérer couper la retraite aux Allemands qui se replient la nuit tombée vers Sildvik. À 22 h 00, le général Béthouart entre en libérateur dans Narvik au côté des Norvégiens. Le 2 juin, Polonais et légionnaire font leur jonction à hauteur de Sildvik.

L'exploitation de ce succès initial et la réduction des Allemands, à bout de force et désormais acculés le long de la frontière suédoise, n'aura pas lieu. Le général Béthouart a en effet reçu l'ordre d'abandonner la partie la veille de l'attaque sur Narvik et de rejoindre la France, où la situation est désormais critique. Le 7 juin, en liaison avec les Norvégiens qui vont tragiquement devoir se rendre à ceux qu'ils viennent de battre, les dernières unités alliées rembarquent.

Pour les Allemands, la défaite inéluctable sur le terrain a été évitée de justesse grâce à une résistance pied à pied. L'acharnement de Dietl a finalement permis de gagner le temps nécessaire à la victoire stratégique allemande, du fait du renoncement des Alliés.

Pour les forces franco-polonaises qui déplorent près de 250 morts et 500 blessés, la reprise de Narvik est une victoire tactique incontestable qui s'explique par l'application des principes de la guerre aux conditions particulières de la Norvège du nord.

Les forces du général Béthouart, comme les chasseurs de montagne du général Dietl, sont bien préparés à l'engagement dans le grand nord. Le corps expéditionnaire franco-polonais a été constitué en avance de phase dans le cadre d'une véritable mise en condition avant projection (MCP). Il s'est entraîné en moyenne montagne et a été équipé des matériels les plus modernes, même si les aléas de leur distribution par l'Intendance en a privé les BCA d'une partie, occasionnant de lourdes pertes du fait des conditions naturelles extrêmes. Le général Béthouart était le chef idoine, homme de réflexion tactique, expert des opérations en terrain difficile et proche de ses hommes. Face à lui, Dietl présentait les mêmes états de service... ce qui explique l'âpreté des combats entre des unités particulièrement manœuvrières.

La manœuvre française a été par ailleurs conçue en appliquant le principe d'ubiquité. Narvik a été encerclé méthodiquement et une pression permanente exercée au nord et au sud, imposant en retour aux Allemands un dispositif éclaté, rendant difficile le positionnement et l'intervention des réserves. Pour les Alliés, ce principe, associé à celui du siège de l'ennemi, consistant à faire peser la menace sur les arrières de Dietl afin de diviser ses forces et de diminuer les effectifs disponibles pour la défense de Narvik, a eu pour corollaire l'élongation des lignes de communication. Les liaisons de ravitaillement et de commandement, qui ne pouvaient s'effectuer dans les montagnes qu'à dos d'homme, ont constitué pour les deux camps des défis considérables, consommant la moitié des effectifs à cette mission éprouvante mais vitale pour les avant-postes situés sur les sommets. La domination du champ de bataille a ainsi constitué l'enjeu tactique premier des combats qui se sont succédé de points hauts en plateaux. La résistance allemande de si longue durée s'explique par une défense à partir des sommets que les Alliés se sont évertués à reprendre un à un ; les SES, composées de spécialistes de la montagne, s'emparant des points les plus hauts et les compagnies exploitant par les vallées. Pour reprendre les sommets, les Alliés comme les Allemands ont fait preuve d'opportunisme, utilisant le brouillard, la tempête ou les pentes les plus abruptes pour surprendre leur adversaire. Les généraux Béthouart et Dietl, qui avaient participé ensemble avant guerre à un stage en Norvège, ont su parfaitement exploiter les opportunités offertes par l'environnement, en utilisant à bon escient leurs unités en fonction de leurs qualités respectives et de leur état de fatigue.

Enfin, et c'est peut-être finalement le point décisif qui a fait pencher la balance en faveur

des Alliés, Béthouart a pu disposer d'une véritable complémentarité des feux, de tous calibres, depuis les canons des navires britanniques capables de détruire toutes les positions côtières aux canons de 75 des Bigors en appui dans les vallées et aux tubes de 39 millimètres des chars H39 débarqués au plus près des unités à pied. Côté allemand, l'aviation n'a pas pu compenser de manière permanente l'absence de moyens navals et un nombre trop limité de canons de montagne, rendant systématiquement périlleuse toute rupture de contact et obligeant à profiter du couvert de la nuit ou de la tempête.

LA BATAILLE DES APENNINS (1944) : COMMENT DÉBLOQUER PAR LES « HAUTS » POUR LIBÉRER LES « BAS »

« J'ai été battu par les troupes de montagne françaises. »

Maréchal Kesselring

S'il est bien une bataille très fertile d'un point de vue des enseignements en matière de guerre de montagne, avec des moyens de combat modernes et dans le cadre d'une confrontation entre deux armées aguerries, c'est bien celle qui eut lieu au printemps 1944 dans les Apennins italiens. Cette bataille est un modèle de manœuvre offensive dont on peut utilement s'inspirer pour s'emparer de pays montagneux. C'est, en outre, la première fois que les troupes françaises attaquent en montagne depuis la Première Guerre mondiale[1], et ce sera le seul engagement d'un corps d'armée exclusivement montagnard au cours de ce conflit mondial.

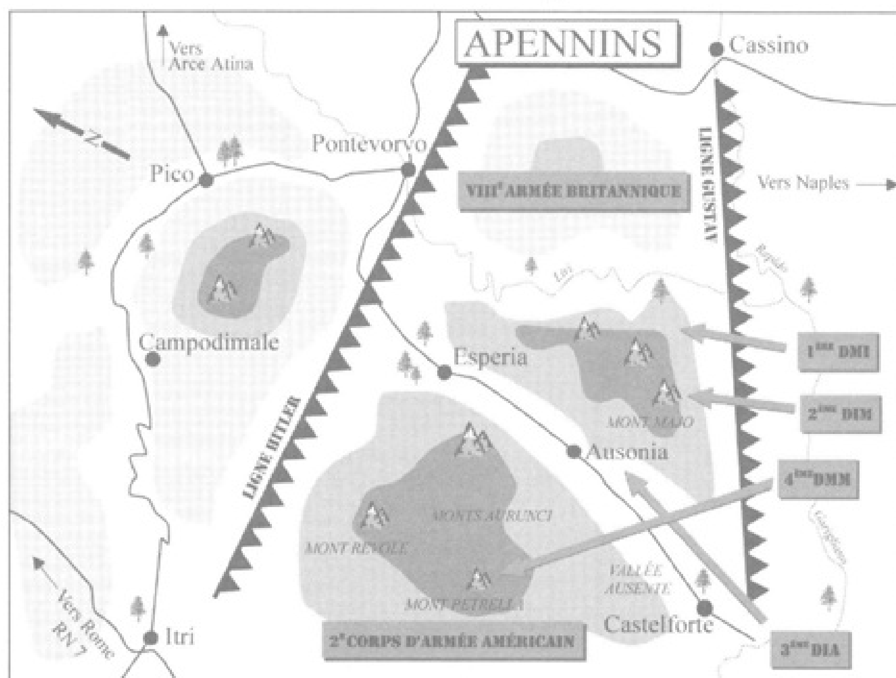
La chaîne des Apennins centrales située entre Naples et Rome est la partie la plus alpestre et la plus élevée de la péninsule italienne[2]. Le massif peut être franchi par deux routes, la route n° 7 qui longe la voie ferrée et emprunte le littoral sud, et la route n° 6 qui, pénétrant en plein cœur du massif, exploite les vallées du Sacco et du Liri et se fraie un passage entre les Abruzzes et les monts Lepini et Aurunci. Les reliefs sont marqués par des pentes très abruptes. Les températures en période hivernale descendent à - 20 °C et s'accompagnent toujours d'un vent glacial.

Dans un tel environnement, la situation tactique des belligérants est relativement simple.

D'un côté, les Alliés, placés sous commandement américain, cherchent à remonter vers le nord pour s'emparer de Rome mais ne conçoivent pas d'autre alternative que d'emprunter un des deux axes précités.

En face d'eux, le général Kesselring articule ses troupes instruites et bien entraînées sur deux lignes de défense : la ligne « Gustav » puis la ligne « Hitler ». Ces dispositifs défensifs exploitent judicieusement le terrain en s'appuyant sur les points forts des massifs. Ils tracent des réseaux linéaires qui, s'ils disposent de capacités de feux continus, manquent cependant de profondeur. En effet, chaque ligne de défense détient ses propres réserves de premier échelon pour des contre-attaques immédiates de courte portée. En revanche, si le front vient à être percé, le compartimentage du secteur impose des délais de transfert de troupes incompatibles avec une bonne réactivité. La faiblesse réside donc dans ce manque de profondeur : il faut arriver à percer en un point, puis exploiter immédiatement pour ne pas autoriser la « réarticulation » de l'adversaire.

L'offensive du Garigliano



Disposant de forces blindées et motorisées en grand nombre, les Américains ne conçoivent pas d'autre manœuvre qu'une action frontale. De décembre 1943 à mars 1944, les tentatives sont nombreuses pour enfoncer la ligne Gustav : attaques de chars, manœuvre amphibie d'Anzio sur le littoral, mais si les conquêtes qui s'ensuivent permettent de « grignoter » le dispositif ennemi, la violence des combats épuise les assaillants et les prive de réserves fraîches aptes à exploiter les gains de terrain. Le général Juin, avec deux divisions, tente de contourner par les hauts et le nord le dispositif adverse pour s'emparer de la ville d'Atina. Il réussit presque, mais privée de soutien allié, cette opération ne débouche pas en dépit d'une remarquable progression dans le massif de la Meta[3]. Le succès va venir avec la phase suivante.

En avril, le corps expéditionnaire français (CEF) aligne quatre divisions et trois groupes de tabors[4]. Elle se déplace au sud dans le secteur du Garigliano face aux monts Aurunci entre le Liri et Castelforte. Toujours sous commandement de la Ve armée américaine, les Français sont encadrés à droite par la VIIIe armée britannique et à gauche par le 2e corps d'armée américain qui est en charge du littoral.

Constatant l'impossibilité de passer par le littoral ou d'emprunter la route n° 6 en faisant sauter le verrou de Cassino, le général Alexander, commandant le groupe d'armée d'Italie, oriente tout son effort sur l'itinéraire Castelforte-Ausonia-Esperia-Pico. Il charge le CEF de s'emparer du Monte Majo, de nettoyer la vallée de l'Ausente puis de pousser vers Pico par Esperia, pour être en mesure d'être relevé après épuisement par le 2e corps américain. Les critiques de ce plan sont nombreuses : engager toute une armée sur une seule route de

montagne, procéder à une relève de corps d'armée en plein combat, buter frontalement sur la ligne Hitler, et négliger définitivement l'usage de la route n° 7 une fois les montagnes franchies. Le général Juin, qui a eu l'occasion de mesurer la valeur de ses troupes africaines, conçoit sa manœuvre différemment et veut enrouler la ligne Hitler par les hauteurs jugées infranchissables du massif de Petrella. Il faut alors ouvrir par les hauts avec un corps de montagne constitué de la 4e division de montagne marocaine (DMM) et des tabors, qui gravira les sommets, puis exploiter par les bas avec fantassins et cavaliers qui agiront par l'itinéraire Ausonia-Esperia. Le facteur vitesse est prépondérant, aucune relève statique ne sera assurée, les dépassements rapides seront privilégiés. La ligne Gustav doit être franchie avec trois divisions en tête[5] qui seront dépassées par le corps de montagne et la 3e DIA pour le débordement de la ligne Hitler.

La manœuvre française, qui pourrait donc se décrire comme une rupture suivie d'une exploitation ininterrompue, se déroule en trois phases principales : rupture, poussée au travers de monts Aurunci, puis forcement de la ligne Hitler.

La lre phase, du 11 au 15 mai, est constituée par le franchissement de la ligne Gustav qui s'accompagne de durs combats contre les défenseurs allemands. Le 11 mai à 23 heures, par nuit noire, les premiers éléments français s'élancent pour la conquête. Au nord, la lre division motorisée d'infanterie (DMI) nettoie la boucle du Liri avec ses chars, au centre la 2e division d'infanterie de montagne (DIM), chargée de l'effort principal, enlève l'arête des Aurunci puis glisse vers le nord-est pour couvrir l'action de la lre DMI. Au sud, la 3e division d'infanterie algérienne (DIA) avec ses chars va forcer le verrou de Castelforte en profitant de la fragilisation du dispositif allemand induite par la poussée du corps de montagne par les monts Aurunci. Les combats des premiers jours sont particulièrement violents. Les champs de mines sont multiples et barrent tous les cheminements naturels, les blockhaus sont nombreux, certains sont même équipés de lance-flammes fixes. Toute victoire locale des assaillants est immédiatement suivie de contre-attaques précédées de brutales ripostes d'artillerie et de mortier. Le *« cisaillement des axes de progression »* de la 3e DIA avec ses chars et du corps de montagne agissant à pied dans la vallée de l'Ausente est caractéristique du combat montagnard, où les uns agissent par les hauts pour ouvrir et les autres s'emparent des fonds. Le 13 mai à 15 heures, le Majo, sommet du massif culminant à 940 mètres, tombe aux mains des Français : la trouée de la première ligne de défense est réalisée. Tout doit désormais aller très vite !

La 2e phase, est marquée par la poussée au travers des monts Aurunci pour pénétrer dans le massif abrupt de Revole-Petrella. L'ennemi le juge inaccessible, car ses sommets culminent à 1 500 m, et les parois exposées à l'attaque sont presque verticales. Le 15 mai, le massif de Petrella est atteint. Les goumiers escaladent en pleine nuit les pentes abruptes, et les valeureux mulets emportent la seule capacité logistique indispensable pour ces milliers d'hommes. Le 18 mai, tous les objectifs sont atteints, dont Esperia saisi le 16. Le village de Pico est encerclé le 22. Face à cette poussée inattendue, le général Kesselring retire du littoral une panzerdivision et deux divisions pour les aligner dans l'axe des efforts français. Le CEF subit alors les actions de chars les plus violentes de toute la campagne. La 3e DIA et le corps de montagne sont bloqués par ces contre-attaques adverses. Bénéficiant de cette fixation de l'adversaire, la lre DMI atteint Pontevorvo et poursuit sa progression par le nord.

Au sud, les Américains bénéficient eux aussi du transfert de la force adverse sur les troupes françaises et voient désormais leur champ de progression quasiment libre. La chute de Rome est inévitable : tout n'est désormais qu'une question de temps.

La 3e phase s'affirme dans le forcement de la ligne Hitler par enroulement des défenses du Liri, puis par la marche sur Rome. Pendant que le corps de montagne, appuyé par toute l'artillerie disponible, procède à une manœuvre de débordement au sud de la ligne Hitler, un groupement soutenu par des chars fixe les résistances des fonds. La 3e DIA, bénéficiant de l'inquiétude de l'adversaire, pousse par la vallée et finit par se faire doubler par la 2e DIM qui s'élance vers Rome. Les Allemands évacuent précipitamment la ligne Hitler. Ils n'arriveront plus à retrouver un dispositif défensif cohérent avant la prise de Rome par les Alliés.

L'action du CEF en ce mois de mai 1944 se solde par une rupture obtenue en trois jours de combat, mais surtout par une exploitation sur quatre-vingts kilomètres de profondeur réalisée en deux semaines. Le Corps de montagne s'est battu sur les hauts, mais les autres divisions ont elles aussi escaladé de nombreuses crêtes pour ouvrir les bas. Le bilan est éloquent : le CEF perd 260 officiers et 7 000 soldats, il a battu 5 à 6 divisions ennemies et annonce au 25 mai 4 400 prisonniers[6].

Le premier principe superbement mis en valeur par cette victoire est la préparation des forces. Le général Juin dispose de montagnards exceptionnels avec ses goumiers hardis et rustiques qui évoluent en montagne avec une facilité déconcertante au prix d'efforts admirables. Leur vigueur s'accompagne d'une endurance remarquable. Elle leur permettra de combattre pendant vingt jours et vingt nuits exclusivement en montagne et hors de tout axe praticable. Cette valeur est surtout à comparer aux troupes blindées et mécanisées britanniques et américaines qui sont dans l'incapacité de mener de tels combats dans un milieu aussi impénétrable.

La préparation des forces s'accompagne aussi d'une étude du terrain précise menée par les chefs qui sont envoyés sur la tête de pont de l'Ornito pour « se mettre le terrain dans l'œil. » Enfin, il faut aussi reconnaître que le commandement a fini par admettre qu'un franchissement printanier de ces massifs serait plus aisé qu'en période hivernale, même si la chaleur est un adversaire tout aussi redoutable que la neige. Le travail d'état-major est très méticuleux. Il est mené dans le plus grand secret et avec un souci affirmé du détail pour engager les 30 000 hommes du corps de montagne dans un massif inhabité, aux ressources insignifiantes y compris en eau, ou pour procéder au croisement des deux grandes unités[7] dans la vallée de l'Ausente.

Le succès de cette opération tient également à 1'application du deuxième principe de la guerre en montagne : l'ubiquité, qui se traduit dès la rupture, par l'engagement de trois puis quatre grandes unités qui occupent toute la largeur du front. Les blindés dans les vallées et les fantassins sur les hauteurs ne laissent pas deviner à l'adversaire où se situe l'effort du CEF. En outre, le général Juin a adopté une conduite de la manœuvre très souple. Il n'a pas voulu imposer un « phasage » précis. Il préfère réorienter ses unités en fonction du déroulement quotidien des opérations. La remarquable capacité manœuvrière du corps de montagne en terrain difficile permet « d'inonder » la montagne avec des soldats qui ne laissent pas deviner leur objectif final mais qui peuvent, en revanche, déceler toutes les

faiblesses du dispositif défensif adverse et exploiter ce renseignement sans délai. Les Allemands avaient été accoutumés aux assauts des Alliés sur des fronts très étroits et le long des axes majeurs lors des engagements hivernaux. Cette occupation par des forces très manœuvrières de tout un espace avec une quasi-indifférence face à la difficulté de pénétration du milieu ne peut que laisser le commandement allemand désemparé sur l'opportunité d'engager ses réserves de 1er ou de 2e échelon. Il faut enfin souligner que le général Juin qui, après ses exploits hivernaux, se savait épié par son adversaire, avait demandé à ses troupes de porter des casques anglais afin que le général Kesselring ne puisse se douter où les maudits montagnards français allaient s'emparer des hauts. Les rapports allemands soulignèrent combien cet artifice de camouflage fut utile pour cacher jusqu'au dernier moment aux Allemands la zone d'action future du CEF.

Le troisième principe est celui de la saisie des opportunités : passer par les hauts mais aussi exploiter très vite par les bas. L'effort de rupture doit s'accompagner d'une exploitation *« avec furie »* sans désemparer, en empruntant une région « astratégique » réputée inaccessible et déborder ainsi le dispositif adverse. Les blindés doivent économiser la sueur des fantassins sur les sommets en poussant le front jusqu'à la prochaine résistance d'importance qui sera à nouveau emportée par des contournements ou des débordements.

En outre, est-il utile de parler du quatrième principe sur l'importance de la conquête des hauts, alors que toute la conception du général Juin repose sur l'axiome suivant : ne pas chercher à percer par les bas mais plutôt enrouler les défenses adverses par les hauts ? Encore faut-il insister sur le fait que cela ne peut être obtenu que si l'on dispose de forces possédant les capacités techniques et tactiques pour affronter cette partie du terrain. Les Anglo-Américains, pourtant conscients des percées hivernales du général Juin, furent incapables de constituer de telles troupes pour leurs opérations printanières.

Le succès de cette opération réside aussi dans l'application du cinquième principe de la guerre en montagne : la complémentarité des feux.

Cette complémentarité est tout d'abord mise en valeur lors du premier assaut. Le 11 mai à 23 heures, 2 400 canons alliés ouvrent le feu. Cela correspond à une répartition d'un canon tous les douze mètres de front, concentration rarement réalisée y compris lors de la Première Guerre mondiale du fait de l'augmentation de calibre entre les deux guerres. En outre, le CEF est articulé en régiments dont l'intégration interarmes particulièrement poussée leur offre des capacités de feux redondantes. Aux trois bataillons à quatre compagnies de fusiliers voltigeurs qui disposent de mortiers de 81 mm, s'ajoutent une compagnie antichar et une compagnie régimentaire de mortiers de 81 mm. Les équipages muletiers organiques participent de la mobilité des appuis feux[8]. La 4e DMM dispose au sein de ses régiments de trois groupes de 75 de montagne. Cette puissance de feux alliée aux renforts d'artillerie permet de disposer de préparations d'artillerie courtes mais très violentes qui ouvrent la voie aux fantassins.

Dans les fonds, les chars sont utilisés le plus souvent en accompagnement, en canons d'appui. Certains tank-destroyers exécutent de véritables tirs de harcèlement d'artillerie en tir indirect jusqu'à dix ou douze kilomètres. L'unité emblématique de l'intégration des feux est le goum marocain qui, à l'instar des unités d'éclaireurs skieurs, passe partout mais dispose en plus de la puissance de feux d'une compagnie. Ce goum travaille au sein d'un tabor doté

de moyens de transmissions et d'appui d'un bataillon. Cependant, cette capacité de feux n'est pas toujours suffisante, le manque d'aviation est durement ressenti[9]. Aussi le corps de montagne se trouvera-t-il bloqué à Campodimale pour franchir la vallée du Pico et devra-t-il attendre l'arrivée d'un groupement blindé pour disposer des feux nécessaires à la sécurité de son franchissement.

Enfin, le sixième principe de la guerre en montagne, celui ayant trait au siège de l'ennemi est souligné par les retraits allemands précipités et successifs. Ils témoignent que le commandement germanique fut très inquiet des menaces pesant sur ses approvisionnements matérialisés par les troupes qui descendraient par les monts Aurunci sur les rares axes logistiques disponibles, dont notamment la route Esperia-Pico. En outre, les violentes contre-attaques qu'eurent à subir le corps de montagne et la 3e DIA alors que les tabors avaient gagné le massif de Petrella, démontrent l'intérêt stratégique des Allemands à ne pas voir couper leur rocade majeure Itri-Pico-Arce-Atina. Celle-ci leur permettait de desservir tout l'arrière de la ligne Hitler. La menace que l'on fait peser sur les arrières est très efficace pour faire reculer le dispositif adverse, y compris dans les zones où il n'est pas au contact.

Ainsi, le génie du général Juin dans ce combat fut de concevoir une manœuvre reposant sur une succession de débordement du dispositif adverse par les hauts. Il forme un corps de montagne à partir de la 4e DMM du général Sevez et des goumiers du général Guillaume. Cette grande unité compte vingt-cinq mille combattants et quatre mille animaux. À côté d'un commandement allié qui s'obstine à asséner des coups de bélier sur un front de deux kilomètres de large autour des ruines du Cassino, le CEF a su s'engager là où les Allemands n'attendaient personne. Après ses premiers succès hivernaux au nord du dispositif, le général Juin était craint par le général Kesselring. Ce dernier a cherché jusqu'à la dernière minute à savoir où seraient engagés les Français tant il voyait en ces troupes, les seules menaces susceptibles de rompre son dispositif défensif. Le corps français a rempli magistralement la partie la plus importante de la mission confiée à la Ve armée américaine qui était de faciliter la progression de la 8e armée britannique dans la vallée du Liri en débordant et en menaçant les arrières de l'ennemi. La rupture fut obtenue par les hauts et exploitée par les bas dans une extraordinaire et efficace complémentarité interarmes, gage unique de rapides succès en terrain montagneux.

---

1. À l'exception notable mais de moindre dimension de l'intermède norvégien de 1940.

2. Les sommets culminent entre 1 500 et 1 800 m.

3. Dont le fameux épisode de la bataille du Belvédère du 25 au 31 janvier 1944 qui vit s'illustrer la 3e DIA du général de Monsabert.

4. La 1re division motorisée d'infanterie (DMI), la 2e division d'infanterie marocaine (DIM), la 3e division d'infanterie

algérienne (DIA), la 4e Division marocaine de montagne (DMM) et les groupements de tabors marocains (GTM).

5. La 2e DIM au centre sur le Monte Majo, la 1re DMI au nord et la 4e DMM au sud.

6. Chiffre qui grossira jusqu'à atteindre 30 000 hommes pour l'ensemble du 15e groupe d'armées le 22 juin.

7. 3e DIA et corps de montagne.

8. Les troupes françaises n'en disposent pas lors de la première campagne lors de l'hiver dans les Abruzzes et cette absence fut très durement ressentie pour l'acheminement de trains logistiques.

9. L'action française étant jugée secondaire, 70 % des missions d'appui aérien sont attribuées aux troupes britanniques.

OPÉRATION PANJSHIR V (1982) : *LA MOBILITÉ SURCLASSE LES FEUX*

« Les chefs accoutumés à l'entraînement de style européen étaient intellectuellement liés à l'artillerie lourde et aux trains de combat lourds ce qui les rendaient dépendants des trop rares routes[1]. »

Capitaine I. Mochulskii

En décembre 1979, les Soviétiques envahissent l'Afghanistan avec un « contingent limité » de l'armée Rouge pour renverser le président communiste en place et le remplacer par un séide. Dix ans plus tard, les Soviétiques retirent leurs forces après avoir perdu une quinzaine de milliers de soldats. Ils abandonnent le terrain aux moudjahidin, à l'exception des principaux centres urbains.

Pendant ces dix années, les Soviétiques, dont les forces sont initialement équipées et entraînées pour le combat conventionnel dans les plaines de l'Europe centrale, sont amenés à conduire des opérations de contre-guérilla dans les montagnes d'Afghanistan qui servent de refuge aux moudjahidin.

La vallée du Panjshir compte parmi les principales zones de refuge des guérilleros afghans ; les Soviétiques y mènent chaque année des opérations de ratissage de grande envergure qui ne parviennent pas à éradiquer les mouvements rebelles, malgré l'ampleur des moyens déployés et les destructions occasionnées. En mai 1982, pour la première fois dans une zone de haute montagne, les forces soviéto-afghanes de la 40e armée lancent une offensive mobilisant 12 000 hommes, une centaine d'hélicoptères et autant d'avions d'appui rapproché. Cette opération se révèle être un demi-succès. Elle démontre à la fois la contribution décisive des moyens aériens dans le combat en montagne mais aussi l'inadaptation de certains procédés tactiques de la guerre en plaine.

La vallée du Panjshir est située à une centaine de kilomètres au nord de la capitale Kaboul, dans le massif de l'Hindu Kush qui culmine à plus de 7 000 mètres. Elle s'étend sur près de 250 kilomètres de profondeur d'ouest en est, et sur une largeur d'une trentaine de kilomètres au maximum. Son altitude varie entre 1 800 mètres dans les fonds et 5 000 mètres sur les sommets environnants. Les flancs des montagnes sont arides, rocheux et escarpés, parsemés de canyons, de gorges et de grottes. Le climat en mai est déjà sec et chaud, la neige n'occupe plus que certains sommets. Seules les rives de la rivière Panjshir sont cultivées. L'habitat et les cultures sont concentrés dans quelques villages le long de la rivière. Ses sous-sols recèlent des minerais précieux : lapis lazuli, émeraudes et rubis, dont le commerce sert au financement de la guérilla. Un seul axe carrossable parcourt la vallée dont l'étroitesse et la raideur des flancs limitent les possibilités de manœuvre des véhicules. L'accès aux flancs de la vallée n'est possible qu'à pied depuis le bas de la vallée ou après dépose en hélicoptère.

La conjugaison de l'altitude et de la chaleur diminue la performance des engins motorisés et plus particulièrement des aéronefs.

Pour les Soviétiques comme pour les moudjahidin, cette vallée constitue un centre névralgique. C'est en particulier une voie de communication essentielle. *Via* un col à 5 000 mètres d'altitude, elle relie en effet les provinces centrales d'Afghanistan à la région de Chitral au Pakistan, source d'approvisionnement et de reconditionnement des moudjahidin. À son extrémité ouest, elle débouche, à hauteur de Jabal Saraj, sur la route de Salang, à quelques kilomètres seulement du tunnel du même nom. Cette route constitue l'unique axe de ravitaillement du corps expéditionnaire entre Kaboul et l'Union soviétique. Peuplée de Tadjiks, la vallée sert par ailleurs de base au Jamiat-i-Islami, le principal parti des moudjahidin, et à sa branche armée commandée par Ahmad Shah Massoud.

Au début du mois de mai, le volume total des moudjahidin rassemblés dans la vallée est estimé à plus de 5 000 combattants, disposant d'une centaine d'armes anti-aériennes, d'un nombre indéterminé de pièces d'artillerie, de mortiers et de systèmes de défense anti-aérienne. Leur dispositif s'appuie sur les lignes de force du terrain. Des points d'appui d'une vingtaine de combattants sont dispersés sur les hauteurs et sur les flancs de la vallée, utilisant les protections naturelles pour s'abriter des coups et des vues aériennes. Les points d'appui plus importants sont limités à la protection des dépôts et des principaux postes de commandement. Les possibilités de dissimulation du terrain gênent considérablement la manœuvre du renseignement que les Soviétiques lancent les semaines précédentes. Elle ne permet pas de repérer tous les moyens de défense antiaérienne et de les neutraliser avant les assauts par air.

Face aux moudjahidin, les Soviétiques mobilisent le volume d'une division. Elle comprend deux régiments de fusiliers motorisés des 108e et 201e divisions et un régiment parachutiste de la 103e division parachutiste, la 66e brigade autonome de fusiliers motorisés ainsi que des sous-groupements issus des 191e et 860e régiments autonomes de fusiliers motorisés et du 345e régiment autonome parachutiste. Les forces afghanes participent à l'opération avec plusieurs régiments d'infanterie, des unités de la brigade commando et des unités de la police politique : le Khad. L'appui massif des hélicoptères de combat, de transport et de l'aviation de bombardement est planifié à partir de la base de Bagram située à environ 80 kilomètres au sud de la vallée.

Le concept initial de l'opération est assez simple. Il s'agit de conduire une opération offensive dans la vallée du Panjshir pour y détruire les moudjahidin et leurs infrastructures. L'idée de manœuvre consiste, dans un premier temps, à faire diversion en attaquant dans la vallée voisine de Gorband pour amener l'ennemi à basculer des forces et à dégarnir son dispositif dans le Panjshir. Dans un second temps, il s'agit de combiner une attaque frontale par le fond de la vallée depuis la route de Salang en utilisant des moyens blindés, mécanisés, et des assauts héliportés dans la profondeur pour empêcher l'ennemi de s'exfiltrer.

L'opération est prévue durer une quinzaine de jours, selon un rythme de progression journalier de 15 à 18 kilomètres. Elle prend en compte quelques contraintes particulières. Pour préserver l'effet de surprise et renforcer la crédibilité de la manœuvre de déception, l'armée afghane n'a pas été informée du véritable plan de l'offensive. Elle aura seulement connaissance de la phase de déception qu'elle croit être l'effort principal. Ce renseignement

parviendra, comme prévu, aux moudjahidin ! La contribution massive et simultanée de l'artillerie et des aéronefs impose une coordination préalable minutieuse à tous les échelons. Elle permet d'éviter les tirs fratricides et favorise le traitement de tous les objectifs et plus particulièrement des moyens de défense anti-aérienne qui constituent une lourde menace pour les hélicoptères. La manœuvre d'assaut héliporté nécessite une attention particulière au milieu montagneux. Les effets conjugués de l'altitude et des conditions atmosphériques limitent les capacités des hélicoptères. À 1 500 mètres d'altitude, la capacité d'emport d'un MI 8 est de huit soldats équipés. Au-dessus de 2 000 mètres, elle est réduite de moitié. Sur le plan logistique, l'autonomie maximale est requise pour les unités motorisées. Les munitions et le carburant destinés aux « recomplètements » sont stockés à Bagram. Ils seront acheminés par moyens aériens et convois de véhicules en cours d'action.

Le déclenchement de l'opération a lieu le 15 mai.

La première phase dure 48 heures jusqu'au 16 mai. Il s'agit de la phase préparatoire à l'entrée dans la vallée. Le 15, l'attaque de diversion dans la province de Gorband débute et très rapidement, les moudjahidin désinformés par les Soviétiques, transfèrent des renforts depuis le Panjshir. Parallèlement, les unités motorisées et les véhicules blindés des bataillons d'assaut par air commencent à faire mouvement depuis Bagram. Le 16, onze compagnies de reconnaissance s'emparent des points hauts dominant l'entrée de la vallée, permettant aux observateurs d'artillerie de se déployer et à un bataillon de fusiliers motorisés de progresser de 10 kilomètres à l'intérieur de la vallée.

La deuxième phase se déroule du 17 au 21 mai. Elle combine l'attaque par le fond de la vallée des unités motorisées et l'enveloppement des moudjahidin par des assauts héliportés dans la profondeur. Elle est précédée d'un bombardement aérien massif dans toute la vallée. L'objectif initial est de ratisser entièrement la vallée jusqu'à Astana. Le 17, les Soviétiques héliportent six bataillons sur Rukha et Bazarak. Ces 1 200 hommes doivent barrer la retraite aux moudjahidin et sécuriser les hauts pour faciliter la progression dans le fond de la vallée. À l'occasion de l'héliportage sur Rukha, deux hélicoptères sont abattus, et plusieurs autres sont endommagés. Les Soviétiques en déduisent rapidement qu'il faut augmenter l'intensité des frappes aériennes initiales sur la position prévue de l'héliportage, et renforcer la première vague d'assaut pour submerger les défenses ennemies. Dans la vallée, les colonnes blindées et les canons automoteurs d'artillerie intégrés aux bataillons appuient les fantassins débarqués qui sécurisent les flancs selon le principe du *bronnegruppa*[2]. Des détachements blindés du génie *MSD* composés d'une compagnie de chars, d'une compagnie de fusiliers motorisés, de détachements de reconnaissance, de neutralisation des mines et de réparation de route précèdent le gros pour rétablir les axes que les moudjahidin barrent avec des mines et des obstacles naturels. Tout objectif suspect dominant la vallée est systématiquement bombardé par l'aviation, les hélicoptères d'assaut MI 24 et l'artillerie.

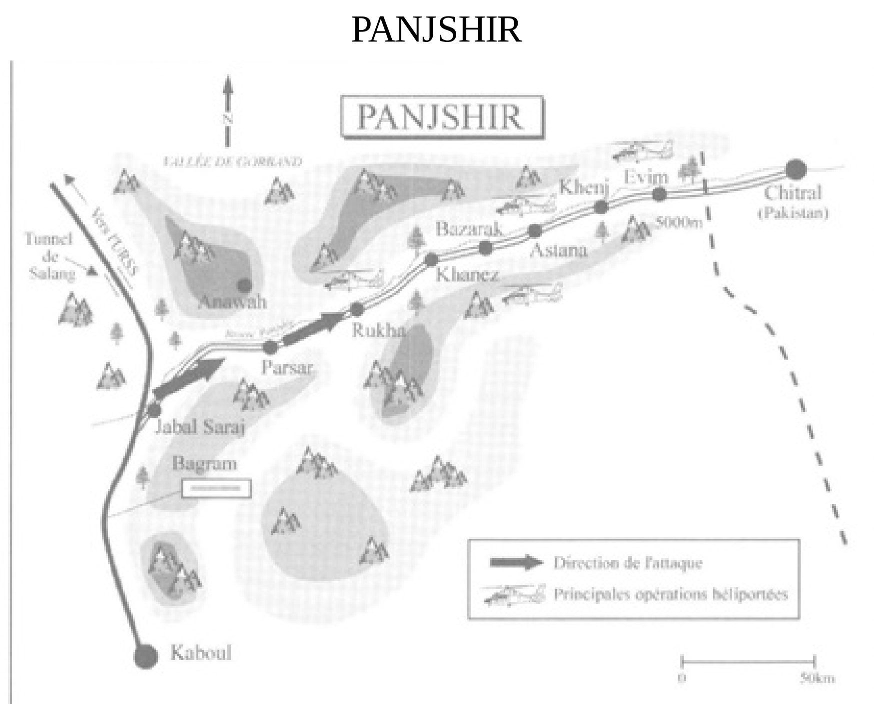
Face au « rouleau compresseur » soviétique, les moudjahidin alternent la défense ferme à partir de positions aménagées et la défense mobile en utilisant au mieux le terrain montagneux. Ils profitent des gorges pour s'exfiltrer et des points hauts pour dresser des embuscades contre les colonnes progressant dans les fonds de vallée. Grâce à leur extrême mobilité et à l'engagement permanent d'une arrière-garde « agressive » pendant les phases de rupture de contact, les moudjahidin subissent des pertes modérées.

La deuxième phase se termine le 21 par la jonction entre les colonnes blindées et les forces héliportées dans les villages de Marta et de Pasi-Sheun-Mardan aux environ d'Astana. Les deux-tiers de la vallée sont désormais sous le contrôle des unités soviétiques.

La troisième phase se déroule du 22 au 24 mai. L'objectif des Soviétiques est de s'emparer du carrefour de pistes à Evim. Il relie la vallée au Pakistan et sert de lieu de passage aux caravanes qui ravitaillent les moudjahidin en armes et en munitions. Pour cela, ils décident d'héliporter deux bataillons, l'un soviétique, l'autre afghan. Renseignés sur la présence de plusieurs détachements de moudjahidin chargés de défendre cette position stratégique pour la poursuite de la lutte et disposant d'armes anti-aériennes, les Soviétiques commencent à bombarder la zone deux semaines avant l'héliportage ! Situées à 220 kilomètres de Bagram et à près de 4 700 mètres d'altitude, les zones de poser sont à l'extrême limite des capacités des MI 8, alors que les MI 24 ne parviennent pas à les atteindre. Ils sont alors suppléés dans leur rôle d'appui air-sol par des MIG-21 et des SU-25. Pour s'emparer de la zone, les Soviétiques privilégient initialement la conquête des points hauts alentours dans le but de sécuriser le poser de la deuxième vague. Les moudjahidin tentent à plusieurs reprises de contre-attaquer pour saisir ces points hauts, mais ils échouent.

La quatrième phase, du 25 au 28 mai, consiste à replier le gros des forces et à les remplacer sur les points clés de la vallée et des flancs de montagne par des points d'appui de l'armée afghane. Le 28 mai, les forces soviétiques sont regroupées au complet à Bagram.

PANJSHIR



Au bilan, les Soviétiques parviennent, provisoirement, à démanteler l'infrastructure des moudjahidin du Panjshir, à détruire de nombreux dépôts d'armes et de munitions, à saisir des documents secrets sur leur organisation et sur leurs réseaux dans les villes. En revanche, ils échouent à mettre hors de combat les 5 000 hommes présents au début de l'opération dans la vallée le 15 mai.

Les modes d'actions adoptés par les belligérants expliquent les résultats mitigés de l'opération. Les forces soviétiques combattent avec la mentalité et la culture du « rouleau compresseur » blindé-mécanisé, appuyé par des moyens massifs de destruction de l'artillerie et de l'aviation. Les moudjahidin appliquent, quant à eux, les tactiques de la guérilla en milieu montagneux, fondées sur le choc et la mobilité.

Ayant mal appréhendé les spécificités de leur zone d'opération, les Soviétiques conçoivent leur opération selon des principes tactiques de la guerre en plaine qui privilégient la puissance de feu à la manœuvre. En outre, le concept d'opération est incohérent avec le but poursuivi : la destruction des moudjahidin et de leurs infrastructures. En effet, ce concept d'opération conduit à refouler les moudjahidin de la vallée du Panjshir plutôt qu'à les y enfermer pour ensuite les détruire.

Quant à la guérilla, elle applique le principe d'opportunisme en modifiant son mode opératoire en cours de bataille, et en utilisant tous les avantages offerts par le terrain. Les Soviétiques, de leur côté, progressent toujours de manière prévisible, en colonne sur un seul axe. Ils rechignent à s'éloigner des colonnes blindées pour patrouiller sur les hauteurs. Seules quelques positions dominantes clés sont occupées, le plus souvent par des unités de reconnaissance. Le déploiement de troupes héliportées dans la profondeur, à hauteur des villages, ne permet pas de compenser la lenteur de la progression dans le fond de vallée dans la mesure où, une fois à terre, elles s'installent en dispositif statique de bouclage. Les intervalles ainsi créés entre les deux échelons facilitent la défense mobile des moudjahidin et leur exfiltration.

Pour reprendre l'initiative, les Soviétiques auraient dû sortir de leurs schémas tactiques classiques pour appliquer le principe d'ubiquité, c'est-à-dire de déconcentration des forces et d'infiltration simultanée d'unités au cœur du dispositif ennemi dans les montagnes. Pour cela, ils disposaient de moyens héliportés qui ont prouvé toute leur efficacité pour anticiper et surprendre l'ennemi en surmontant les obstacles naturels. Mais l'avantage initialement acquis a trop souvent été perdu d'une part, à cause de l'immobilisme des forces soviétiques héliportées et, d'autre part, de l'incapacité des fusiliers motorisés à relancer la progression dans les vallées en s'infiltrant à pied hors des axes.

Cette réticence à s'affranchir des véhicules est révélatrice de l'impréparation des soldats soviétiques au combat en montagne. À l'exception de certaines unités d'élite parachutistes et des forces spéciales, le soldat soviétique n'est pas prêt physiquement et mentalement à affronter les rebelles et les rigueurs du milieu montagneux. Trop lourdement équipé et lent à réagir, le soldat soviétique n'est pas préparé à combattre des montagnards agiles et manœuvriers.

En revanche, les Soviétiques démontrent leur aptitude à assurer la permanence des feux d'appui des troupes au contact, en combinant les moyens organiques des unités d'infanterie du type mortier, en détachant des unités d'artillerie blindée dans l'échelon de tête, et en utilisant les hélicoptères d'assaut et l'aviation dans la profondeur. Cette complémentarité des feux permet de neutraliser les objectifs clairement identifiés où l'ennemi est fixé. Toutefois, les moyens aériens se révèlent impuissants à renseigner sur l'ensemble du dispositif ennemi et à atteindre les positions ennemies utilisant les protections naturelles du terrain montagneux.

Enfin, les Soviétiques comprennent l'importance du principe de la guerre de siège en faisant porter leur effort sur les voies de communication de l'ennemi, comme le prouve l'opération finale sur Evim et le rôle central du contrôle des points hauts pour permettre l'exploitation par les bas. Cependant, ils ne parviennent jamais à contrôler le terrain dans la durée et à isoler totalement les moudjahidin qui réinvestissent progressivement la vallée une fois le gros des forces rentré dans ses bases. Les forces[3] restées sur place dans quelques points d'appuis transformés en forteresse se retrouvent rapidement dans une posture d'assiégé, faute de moyens et surtout d'esprit offensif pour conduire des opérations leur permettant de reprendre l'initiative localement

Au bilan, le rendement de l'opération est décevant.

Dans les années qui suivent, les Soviétiques tirent les enseignements de ce type d'opération en montagne. Ils renforcent la préparation physique et psychologique de leurs soldats. Ils adaptent leurs équipements individuels et augmentent la mobilité des forces par l'usage intensif des hélicoptères. Ils adoptent des schémas de manœuvre similaires à ceux des moudjahidin, à base de raids et d'embuscades. Ils s'imprègnent progressivement d'un esprit manœuvrier.

---

1. Le capitaine I. Mochulskii, envoyé de l'état-major général russe dans le Caucase en 1843 et tirant les leçons des échecs russes face aux rebelles tchétchènes. Cité dans, Baumann Robert F., Russian- soviet unconventional wars in the Caucasus, Central Asia, and Afghanistan, Leavenworth Papers, n° 80,1993, p. 20.

2. Une fois les fantassins débarqués, les véhicules de combat d'infanterie sont utilisés de façon autonome comme bases de feux mobiles.

3. Généralement des troupes afghanes.

MOUNT HARRIET (1982) : QUI S'AGUERRIT VAINCRA

« Que le défenseur organise la résistance soit sur la crête des montagnes, soit dans les vallées ; qu 'il dissémine ses forces ou qu 'il les concentre, il sera forcément battu, s'il reste sur la défensive passive.

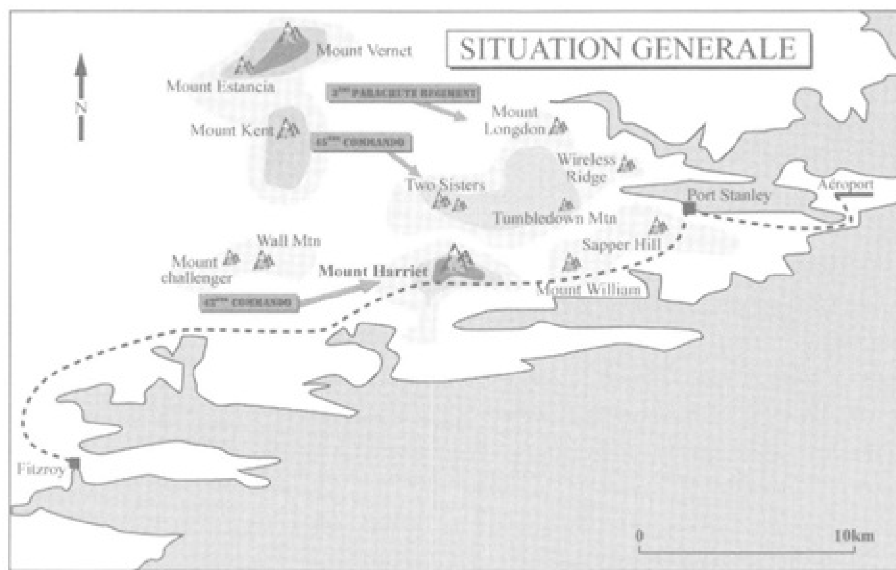
Comme, en outre, le défenseur ne dispose dans les montagnes que d'un petit nombre de lignes de retraite, il s'expose d'autant plus à une catastrophe que les manœuvres de l'assaillant seront plus habiles et plus énergiques[1]. »

Baron de Kuhn

La bataille du Mount Harriet s'inscrit dans la campagne de reconquête de l'archipel des Malouines par les Britanniques qui se déroule du 21 mai au 15 juin 1982. Elle oppose le 42e commando de la 3e brigade des royal marines aux forces argentines. Elle est emblématique d'un certain type de combat en montagne où l'altitude et les fortes dénivelées sont absentes mais où les particularités du relief et du climat ont une influence tactique prédominante. Elle démontre d'une part, qu'une manœuvre offensive audacieuse, de nuit, menée avec des soldats aguerris aux conditions extrêmes, permet de s'emparer de positions défensives installées sur des promontoires rocheux apparemment inexpugnables, et d'autre part, que la défense d'une montagne ne s'improvise pas.

À la différence de la Géorgie du sud reconquise le 26 avril, l'archipel des Malouines ne présente pas les caractéristiques de l'altitude et du relief alpin. L'altitude maximale de l'archipel n'excède pas 500 mètres, mais le terrain est parsemé de points hauts émergeant au milieu de plaines ondulantes, telles des sentinelles isolées visibles à perte de vue. Ces montagnes, d'une altitude moyenne de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer, sont recouvertes de blocs de rochers qui facilitent la protection, mais rendent très difficiles les déplacements sur position. Les sommets sont exigus et ne permettent pas le déploiement de bataillons entiers. Ces montagnes constituent des belvédères indispensables à l'observation et à la conduite des tirs d'appui. Elles sont les seules protections naturelles du terrain pour les forces, mais constituent aussi des objectifs très facilement identifiables par les observateurs d'artillerie. Elles deviennent logiquement des objectifs opérationnels prioritaires, dont la conquête ou la préservation confère un avantage décisif dans la domination morale et tactique de l'ennemi. En dehors des montagnes, le terrain qui est constitué de vastes prairies sans couverture forestière ne permet pas la dissimulation des mouvements. Les déplacements de jour face à des points hauts tenus sont donc très risqués. Parsemé de tourbières, de ruisseaux et de longues veines rocheuses pouvant atteindre deux kilomètres de long et 500 mètres de large, traversé par de très rares pistes, le terrain est difficile à parcourir en véhicule comme à pied, et plus particulièrement de nuit. Il requiert l'utilisation de véhicules

chenillés et nécessite de disposer de soldats aguerris aux conditions difficiles. En effet, aux contraintes du terrain s'ajoutent les contraintes du climat. Les mois de mai et de juin constituent la fin de l'automne austral et les prémices de l'hiver. Les températures sous abri oscillent autour de 0 °C, mais l'impression de froid[2] est démultipliée par le vent qui souffle sporadiquement en tempête. Certaines rafales peuvent déplacer un soldat équipé jusqu'à un mètre. Ce vent très violent gêne considérablement l'emploi des hélicoptères. Sur les sommets, l'exposition au vent et au froid est exacerbée. Les précipitations, nombreuses mais le plus souvent sous forme d'averses, alternant pluie et neige, sont entrecoupées d'éclaircies et de chute brutale du brouillard. Pour le soldat sur le terrain, ces conditions signifient une humidité constante et des risques permanents de gelure et de « pied de tranchée[3] », notamment lorsqu'il stationne sur les points hauts. Enfin, comme dans les zones montagneuses, l'archipel est caractérisé par des conditions climatiques locales qui peuvent changer radicalement à quelques kilomètres seulement de distance.



Dans ces conditions, les Argentins, qui ont débarqué sur l'archipel au début du mois d'avril, ont eu le temps de préparer leur dispositif défensif et d'aménager des positions permettant aux soldats très bien équipés de durer. Le dispositif défensif autour de Port Stanley, la capitale de l'archipel, est disposé en deux rideaux s'appuyant sur un chapelet de sommets. L'objectif stratégique des Argentins est de résister le plus longtemps possible pour contraindre les Britanniques à la négociation. En effet, malgré les victoires de leur aviation et une résistance acharnée à Goose Green[4] ils sont incapables de s'opposer au débarquement amphibie des Britanniques dans la baie de San Carlos et à la progression inexorable de la 3e brigade en direction de Port Stanley. Sur le plan tactique, il s'agit de contenir l'ennemi hors de portée de la ville.

Pour les Britanniques, la conquête des points hauts du premier rideau défensif doit permettre d'avoir des vues sur le deuxième rideau et sur Port Stanley pour appliquer au plus vite des feux sur sa garnison et sa piste d'aviation dont dépend le ravitaillement de l'ensemble

des forces argentines.

La clé de voûte du dispositif argentin repose donc sur les montagnes. Elles dominent Port Stanley à l'ouest et interdisent la piste principale reliant l'île d'est en ouest jusqu'à Fitzroy. Sur chacun des trois principaux groupes montagneux, du nord au sud, Mount Longdon, Two Sisters et Mount Harriet, les Argentins sont déployés en défense ferme depuis plusieurs semaines. Ils disposent du volume d'un bataillon d'infanterie installé dans des positions parfaitement aménagées sur les sommets et les contre-pentes, profitant des protections naturelles offertes par les affleurements rocheux. Le pied et les abords des groupes montagneux, caractérisés par de vastes prairies marécageuses arasées sont minés. De jour par bonne visibilité, les défenseurs dominent le terrain sur plusieurs kilomètres à la ronde. Ils peuvent anticiper tout déplacement ennemi, diriger facilement contre lui les feux d'artillerie et de l'aviation.

Pour les Britanniques, ce terrain ouvert sur de vastes étendues aggrave encore le rapport de force et accroît leur vulnérabilité pendant les phases d'approche. Ils ne disposent en effet d'aucun véhicule blindé chenillé de transport de troupe qui permettrait des déplacements rapides et protégés dans les vastes plaines. Seuls l'état-major et le soutien logistique disposent de quelques BV 202 non blindés qu'ils évitent d'exposer au contact. Les hélicoptères de transport CH 47 et Westland sont si peu nombreux qu'ils sont prioritairement dédiés au transport logistique et à la manœuvre des pièces d'artillerie, lorsque les conditions aérologiques et météorologiques le permettent. L'appui feu se limite à quelques pièces de 105 mm light gun et à un peloton de chars légers Scorpions pour l'ensemble de la brigade. Lorsque les circonstances de la guerre en mer et dans les airs l'autorisent, les commandos peuvent espérer bénéficier ponctuellement de l'appui des frégates de la Navy et des Harriers du groupe aéronaval. Dans ce contexte, les commandos doivent donc pouvoir compter sur des moyens d'appui organique à base de missiles Milan, de mitrailleuses lourdes et de mortiers de 81 mm pour assurer la permanence des feux. En l'absence de véhicules de transport, cela signifie aussi le portage à dos d'homme des armes et des munitions !

Les Britanniques tirent très vite les conclusions qui s'imposent. En l'absence de moyens d'appui feux massifs et disponibles en permanence, tout assaut frontal de jour contre les points d'appui argentins serait suicidaire.

Le général Thompson, commandant la 3e brigade, décide par conséquent de forcer le verrou par une attaque simultanée et de nuit, des trois groupes montagneux : le 3e Parachute Regiment au nord contre Mount Longdon, le 45e commando au centre contre Two Sisters et le 42e commando contre Mount Harriet.

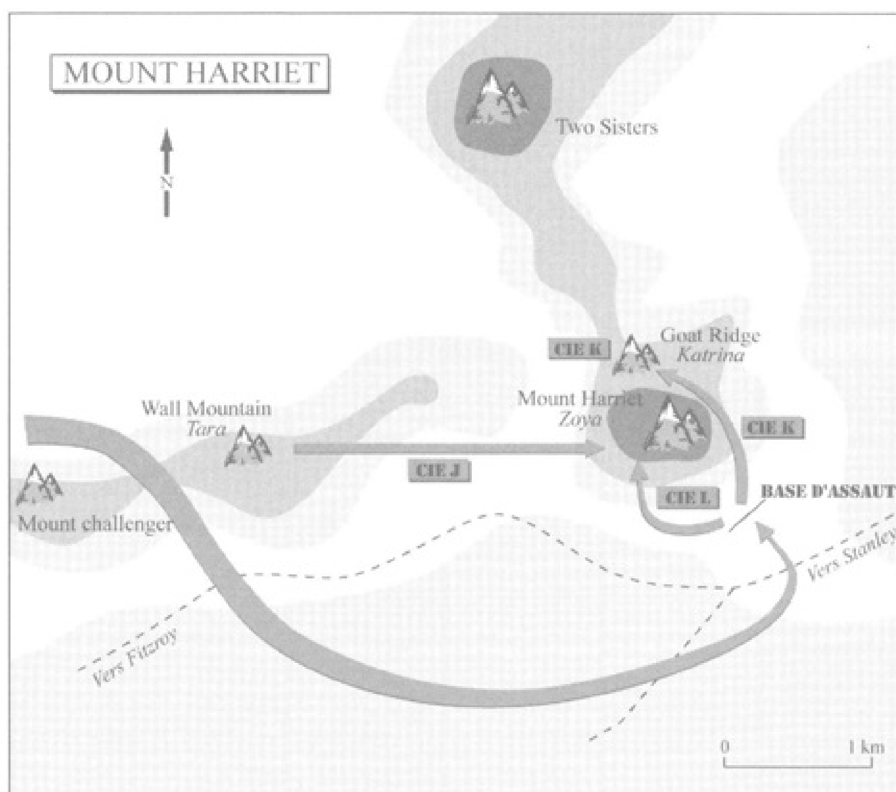
L'attaque victorieuse de Mount Harriet par le 42e commando, commandé par le lieutenant-colonel Vaux, se déroule dans la nuit du 11 au 12 juin.

Pour conduire la bataille, le lieutenant-colonel N. Vaux dispose d'une section de Welsh guards et de trois compagnies : la compagnie J commandée par le commandant Norman, la compagnie K commandée par le capitaine Babbington et la compagnie L commandée par le capitaine Wheen. Le 42 bénéficie de l'appui de six light guns de la 7e batterie du 29e régiment d'artillerie commando et de l'appui feu naval de la frégate Yarmouth.

Face au 42, les Argentins ont déployé sur le Mount Harriet dans des positions aménagées

entre les rochers, l'équivalent d'un bataillon léger du 4e régiment d'infanterie : deux compagnies de combat, une compagnie de commandement et des services, et le poste de commandement du régiment avec à sa tête le lieutenant-colonel D. Soria. Le reste du régiment est chargé de la défense de Two Sisters, l'objectif du 45e commando.

Dans la semaine précédant la bataille, le 42 se déplace à pied depuis Mount Kent pour rejoindre la zone de déploiement initiale au pied du Mount Challenger, à environ six kilomètres des positions argentines. Le lieutenant-colonel Vaux profite des délais pour reconnaître les abords de l'objectif. Plusieurs patrouilles mixtes composées de membres du 42, de spécialistes montagne du Mountain and arctic warfare cadre (MAWC) et de sapeurs détachés de la brigade, se déploient de nuit autour du Mount Harriet et sur l'extrémité est de Wall mountain. Elles permettent de déterminer précisément le contour des champs de mines et les axes d'infiltration, ainsi que de repérer les positions ennemies principales sur les flancs de la montagne. Le lieutenant-colonel Vaux peut constater que les Argentins s'attendent à une attaque britannique depuis Wall mountain et qu'en conséquence, le flanc ouest de Mount Harriet est très solidement défendu. *A contrario*, il se rend compte que les flancs sud et est, couverts par des champs de mine, sont plus dégarnis. Il en conclut qu'une attaque frontale depuis Wall mountain est impossible et qu'il faut privilégier une manœuvre d'enveloppement par le nord ou le sud. Pour des raisons de coordination avec le reste de la brigade et de risque d'empiétement sur le secteur du 45e commando à hauteur de Two Sisters, le lieutenant-colonel Vaux choisit de déborder par le sud et d'attaquer les positions argentines au sud-est. Comme convenu au niveau du commandement de la brigade et malgré la rareté des moyens de vision nocturne, l'infiltration et l'assaut doivent se dérouler de nuit, sans bombardement préalable, pour obtenir le maximum d'effet de surprise.



Le schéma de manœuvre retenu par le 42e commando comporte trois phases principales. La première phase, visant à décevoir l'ennemi et à lui faire croire à une attaque par l'ouest, repose sur le déploiement de la compagnie J sur Wall mountain, nom de code Tara. La compagnie J a pour mission de harceler les positions argentines et de servir de réserve. La deuxième phase consiste à infiltrer de façon échelonnée les compagnies K et L par le sud, à partir de Mount Challenger. L'itinéraire retenu doit cheminer à travers des champs de mines préalablement sécurisés par les sapeurs, et coupe la piste Fitzroy-Stanley avant d'atteindre la base d'assaut située à l'extrémité sud-est de Mount Harriet. La troisième phase comprend l'assaut proprement dit de Mount Harriet. La compagnie K a pour objectif de s'emparer de la partie est, et la compagnie L de la partie ouest. Le 42 au complet doit ensuite poursuivre par la prise de Goat ridge, nom de code Katrina.

Le 11 juin, alors que les compagnies K et L sont rassemblées pour commencer leur infiltration, un bombardement d'artillerie argentin sur Wall mountain tue un royal marine. Mais comme prévu, la compagnie K démarre à 17 h 30, suivie à une heure par la compagnie L et, dans le même intervalle, par une section du commando transportant 10 000 munitions et les trépieds des mitrailleuses lourdes du 42. Les compagnies sont précédées par une section de la compagnie J chargée de jalonner l'itinéraire et de mettre en batterie ses deux pièces de missiles antichars Milan, l'une en appui face au flanc sud de Mount Harriet, l'autre sur la piste en couverture pour s'opposer à une contre-attaque éventuelle de blindés Panhard depuis Port Stanley. La jonction prévue avec une section des Welsh guards sur la position d'assaut est réalisée avec une heure de retard sur les horaires prévus, alors que les tirs de diversion depuis Wall mountain ont déjà commencé.

À 22 h 00, la compagnie K lance l'assaut sur l'objectif est et parvient à franchir les 800 mètres la séparant de la montagne sans se faire repérer. Successivement, les sections nettoient les bunkers argentins et des positions de mortier de 120 mm, puis subissent des tirs d'artillerie argentins sur les positions fraîchement conquises. À cette occasion, l'esprit d'initiative des plus bas échelons permet de conserver l'initiative malgré la confusion. Trois caporaux de la compagnie obtiennent ainsi la médaille militaire en détruisant un nid de mitrailleuse à l'issue d'un corps à corps furieux.

Parallèlement, la compagnie L se porte sur l'objectif ouest. Elle est prise à partie par des tireurs d'élite et des mitrailleuses de 12,7 mm avant même d'avoir atteint le pied de la montagne. Les Milan interviennent alors et neutralisent les positions ennemies. Le ratissage se poursuit plusieurs heures sous les bombardements sporadiques de l'artillerie argentine. L'éperon rocheux au nord du sommet est emporté grâce à l'appui de l'artillerie et des mortiers. Alors que l'aube approche et que la compagnie L achève la prise de l'objectif, la compagnie J quitte ses positions sur Wall mountain, traverse un champ de mines, et s'empare des flancs ouest alors que la compagnie K prend finalement pied sur Goat ridge sans coût férir.

À l'aube, le 42e commando fait le bilan des pertes et des prisonniers : deux morts, 26 blessés dans ses rangs et 300 soldats ennemis capturés parmi lesquels une cinquantaine de blessés.

Ce bilan éloquent peut s'expliquer par l'application de quelques principes tactiques de la

guerre en montagne par les Britanniques, et de leur méconnaissance par les Argentins.

Il prouve d'abord l'importance du principe de préparation aux engagements. Parfaitement aguerri aux conditions du combat en montagne, le 42e commando est capable de s'emparer d'une forteresse naturelle solidement tenue après une vingtaine de jours de combat et de déplacements à pied lourdement chargé, en terrain escarpé et par les pires conditions atmosphériques. L'entraînement difficile confère des qualités individuelles et de commandement qui permettent de prendre l'ascendant moral et l'initiative sur l'ennemi, malgré la nuit, le relief, et une posture tactique initialement défavorable.

Le choix de la manœuvre d'attaque de flanc sur deux directions différentes et de nuit démontre par ailleurs l'importance de l'application du principe d'ubiquité. Elle permet de surprendre l'ennemi, de le sidérer sur sa position, et de diminuer la vulnérabilité aux tirs fratricides et aux coups de l'artillerie des unités engagées sur le sommet.

Quant au principe de domination du champ de bataille, il faut admettre que le choix d'une attaque de nuit permet d'atténuer l'avantage conféré par une position dominante. Le défenseur ne dispose plus de ses vues plongeantes pour régler ses tirs et discerner la manœuvre de l'adversaire. L'attaquant, quant à lui, est moins impressionné par le relief dominant et bénéficie de l'obscurité pour s'approcher au plus près de son objectif.

La manœuvre d'enveloppement illustre également l'importance du principe de la guerre de siège. Les lignes de communication qui constituent le « cordon ombilical » du 4e régiment d'infanterie argentin sont bien vite coupées. Isolées entre elles et de leurs arrières, les positions ennemies se sont effondrées les unes après les autres.

Du côté argentin, les causes de l'échec sont symétriques à celles du succès britannique. En particulier, les Argentins appliquent improprement le principe de domination du champ de bataille et négligent la protection de leurs voies de communication. Très solidement retranchés dans des positions aménagées, ils sont touchés par le syndrome de la forteresse inexpugnable. Ils prennent des habitudes de confort et de confiance excessive que leur confèrent la géographie des lieux et les champs de mines, oubliant qu'en montagne, toute défense doit être active. Ils perdent de vue qu'un sommet montagneux ne permet pas de manœuvrer une fois le combat engagé, et que la sécurisation des abords et des lignes de communication est vitale pour faire intervenir une réserve de contre-attaque.

Enfin, cette bataille révèle l'importance de la complémentarité des feux en terrain montagneux et par mauvaises conditions météorologiques ou de visibilité. Précédant l'assaut, les six pièces d'artillerie localisées au pied du Mount Challenger face au flanc ouest appuient la progression des compagnies, puis sont suppléées par les canons de la frégate Yarmouth qui peuvent plus facilement frapper les flancs sud et est du dispositif argentin. Une fois le combat engagé dans cet espace réduit, seuls les appuis organiques des unités permettent d'appuyer les forces au contact. À cet égard, le missile Milan, arme très précise, disposant d'une charge militaire importante, s'avère particulièrement efficace pour neutraliser les positions retranchées dans les rochers.

Cette bataille gagnée par les Britanniques est décisive dans la reddition rapide des Argentins. La chute des trois forteresses naturelles a un impact psychologique dévastateur sur les Argentins. Ceux-ci cumulent pourtant les avantages du terrain et des équipements,

mais méconnaissent les principes de la défense en montagne. Elle démontre qu'une force engagée en terrain montagneux peut inverser un rapport de force initialement défavorable par l'application de principes tactiques adaptés aux conditions particulières du combat imposées par le milieu.

---

1. Kuhn (de) Franz, Baron, *La guerre de montagnes*, éditions Dumaine, Paris, 1880, p. 58.

2. Effet *windchill*.

3. Phénomène connu des soldats de la Première Guerre mondiale dont les pieds soumis à une humidité permanente finissaient par devenir totalement insensibles.

4. Face au 2e Parachute Regiment qui perd son chef de corps tué avec une dizaine de ses hommes pendant les combats.

OPÉRATION ANACONDA (2002) : QUI NE TIENT PAS LES HAUTS MET EN PÉRIL SA MANŒUVRE

« En fait de guerre dans les Alpes, il faut nécessairement y primer l'ennemi dans les cols, sommités et postes qu'on doit occuper avant d'entreprendre un siège ou d'enfourner le gros des troupes dans les vallées d'où on ne se tirerait pas aisément si on laissait le temps à l'ennemi de gagner les hauteurs et certains plateaux dont on le délogerait très difficilement. »

Comte de Marcieu[1]

L'opération Anaconda constitue la plus grande bataille d'infanterie en terrain montagneux depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Du 2 au 18 mars 2002, elle oppose 1 500 soldats de la coalition conduite par les Américains à environ 800 à 1 000 combattants talibans et d'Al-Qaeda d'origine arabe, ouzbek, tchétchène et pakistanaise.

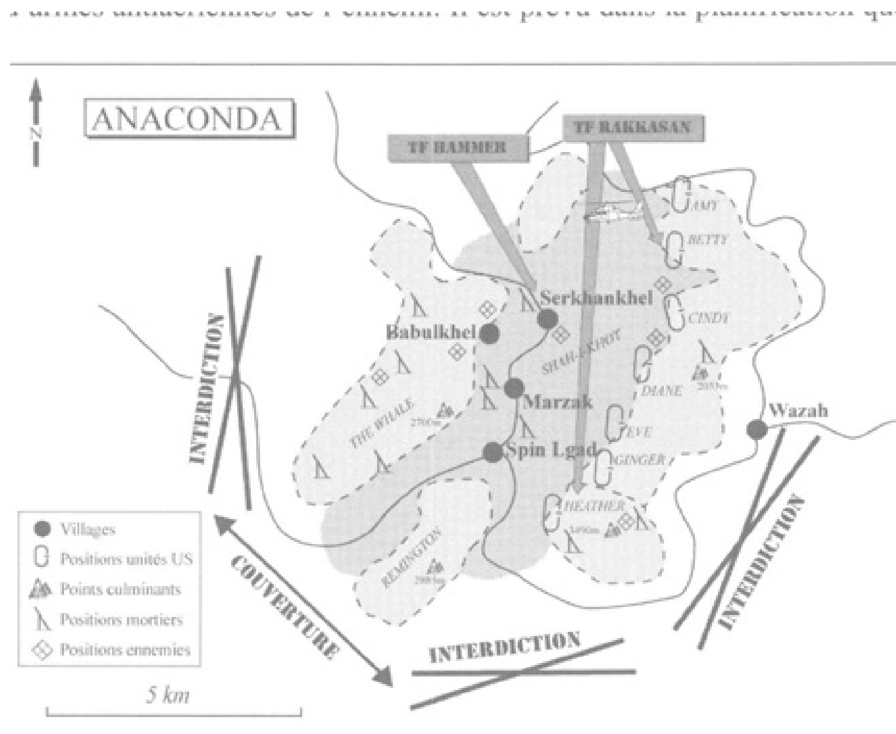
Située à 96 kilomètres au sud de la ville de Gardez en Afghanistan, la vallée de Shah-i-Khot présente toutes les caractéristiques d'un terrain montagneux : le fond de la vallée est à une altitude moyenne de 2 600 mètres et les sommets avoisinants sont compris entre 3 300 et 3 660 mètres d'altitude. La végétation est rare et réduite à quelques arbres rabougris. Au mois de mars, la limite de l'enneigement se situe vers 2 600 mètres d'altitude alors que les températures nocturnes et diurnes sur les sommets oscillent entre - 10° et - 7 °C. Le fond de la vallée est parsemé de quelques villages : Serkhankhel, Babulkhel, Marzak, et Spin Lgad. La bataille de Shah-i-Khot se déroule dans un carré d'une surface de 960 kilomètres carré dans lequel se trouve un important complexe de tunnels, de cavernes et de failles où les talibans et les terroristes d'Al-Qaeda se sont installés.

Quelques mois plus tôt, en décembre 2001, les Américains ont appris à leurs dépens, à Tora-Bora, que des bombardements aériens massifs ne suffisent pas pour détruire un ennemi très mobile. En raison d'un engagement terrestre limité aux seules équipes des forces spéciales et à des unités locales de l'Alliance du nord, les chefs talibans et d'Al-Qaeda ont réussi aisément à s'échapper de la nasse de Tora-Bora. Certains ont fui vers les zones tribales du Pakistan, d'autres se sont dispersés dans le pays.

Tirant les leçons de l'échec de Tora-Bora, les Américains décident cette fois de prendre l'opération terrestre à leur compte. Ils conduisent une opération classique de contre-guérilla qui allie à la fois une force d'intervention et une force de bouclage. La force d'intervention, baptisée Task force Hammer, est fournie par 450 combattants afghans d'un potentat local, le « général » Zia, encadrés par des équipes de forces spéciales américaines. La force de bouclage dénommée Task force Rakkasan, comprend le 1er bataillon du 87e régiment

d'infanterie de la 10e division de montagne et les 1er et 2e bataillons du 187e régiment d'infanterie de la 3e brigade appartenant à la fameuse 101e division aéroportée. L'idée de manœuvre du commandement américain est simple : la Task force Rakkasan a pour mission de s'installer en défense ferme sur la crête est de la vallée de Shah-i-Khot et d'interdire tout franchissement des cols. La Task force Hammer doit ratisser la vallée à partir de ses entrées nord en se concentrant en particulier sur les villages. Un troisième cercle de bouclage est constitué avec des unités des forces spéciales de la coalition et des forces afghanes. Leur mission est d'intercepter et de détruire les petits groupes ennemis qui tenteraient de fuir la vallée par ses accès ouest, est et sud.

Ce dispositif terrestre bénéficie d'un appui aérien dont les cibles prioritaires sont les entrées des cavités naturelles, les positions de mortiers et d'armes antiaériennes de l'ennemi. Il est prévu dans la planification que des F15 frappent des entrées de grotte situées près des positions Ginger et Amy, et que des B1B bombardent la crête ouest de la vallée baptisée The Whale pour détruire toutes les positions ennemies repérées par les équipes de forces spéciales.



La nasse mise en place par les Américains semble donc, cette fois, hermétique. Pris au piège, les combattants talibans et d'Al-Qaeda retranchés dans les grottes n'auront d'autre objectif que de tenter de démoraliser l'ennemi occidental en lui infligeant le plus de pertes possibles. Il s'agit pour eux d'appliquer à nouveau les tactiques de guérilla mises au point pendant la guerre contre l'envahisseur soviétique.

Le 27 février 2002, trois équipes de recherche des forces spéciales s'infiltrent dans la vallée de Shah-i-Khot. Ces trois équipes commencent à rendre compte des activités et du

dispositif ennemi. Contrairement à ce qu'avait prévu le commandement américain, l'ennemi ne s'est pas réfugié dans les villages du fond de la vallée mais occupe des positions enterrées sur les parties hautes du terrain. Vingt-quatre heures avant l'engagement de la Task force Rakkasan, l'une des trois équipes de recherche des forces spéciales repère une mitrailleuse DShK qui domine l'itinéraire d'infiltration héliportée de la 101e division aéroportée.

En fait, le dispositif de renseignement mis en place sur le terrain est très largement insuffisant. Le commandement américain ne dispose que de renseignements très parcellaires et inexacts qui ne permettent pas de remettre en cause des *a priori* fondés sur les enseignements de la guerre soviéto-afghane. Les Américains sont persuadés que les talibans hivernent dans les villages du fond de la vallée et que leur moral est au plus bas. En fait, il n'en est rien. Loin de se conduire en gibier, les combattants talibans et d'Al-Qaeda, profitant de leur parfaite connaissance du terrain, tiennent les parties hautes de la vallée et sont bien décidés à en découdre avec les forces de la coalition. Des mortiers de tous calibres, six canons de type 122 D 30, des RPG et des mitrailleuses lourdes sont répartis sur les crêtes.

Le 1er mars au soir, la Task force Hammer s'engage dans la vallée de Shah-i-Khot. Transportés dans des camions bennes conduits par des conducteurs locaux peu expérimentés qui sont obligés d'allumer leurs phares, les combattants du général Zia sont très rapidement décelés par les talibans. À hauteur du village de Serkhankhel, la Task force Hammer est prise sous les tirs très précis car préparés à l'avance, des mortiers et des canons talibans. Elle n'a d'autre choix que de se replier. Le général Zia perd deux hommes et compte vingt-quatre blessés dans cette embuscade. Auparavant, quelques camions qui flanc-gardaient le convoi ont été pris à partie, par erreur, par un Hercule AC 130 gunship. Ce tir fratricide provoque la mort d'un soldat américain des forces spéciales et blesse gravement des combattants afghans.

La Task force Hammer n'est donc plus en mesure de remplir sa mission dans les délais prescrits par la planification. Le commandement américain décide cependant de poursuivre l'opération sans changer ses plans.

Le 2 mars à 6 heures du matin, la Task force Rakkasan se met en place à son tour. Une centaine de soldats appartenant au 1er bataillon du 87e régiment d'infanterie sont héliportés par trois CH 47. Leur mission est de s'installer en défense ferme sur les objectifs Eve, Ginger et Heather. Dès leur poser sur Heather et Ginger, ils sont pris sous le feu toujours très précis des mitrailleuses lourdes, des RPG et des mortiers de l'ennemi. Très surpris par la puissance du feu ennemile[2], 1er bataillon se met à couvert mais reste dans l'incapacité de manœuvrer et ne parvient pas à s'emparer de ses objectifs. Il est contraint d'installer un dispositif de défense temporaire et d'attendre la nuit pour être récupéré et repositionné.

Dans le même temps, le 2e bataillon du 187e d'infanterie est lui aussi pris sous le feu de l'ennemi dès sa dépose à proximité des crêtes. La compagnie C est prise à partie alors qu'elle vient d'être héliportée à deux cents mètres d'un point d'appui tenu par des combattants d'Al-Qaeda. Cinq soldats de cette compagnie se mettent à couvert sur la crête et appuient le reste de la compagnie qui se dégage de la zone battue par les mortiers ennemis. La compagnie A, elle, a été déposée dans la partie la plus au nord de la zone de poser du bataillon.

Les deux bataillons de la Task force Rakkasan ont le plus grand mal à desserrer l'étau ennemi. Certes, ils disposent d'une partie de leurs mortiers, mais leurs observateurs n'ont pas

de vues suffisantes pour contre-battre efficacement l'artillerie ennemie. De plus, une mauvaise coordination entre les équipes d'observation des forces spéciales qui relèvent de la Task force Hammer, les deux bataillons de la Task force Rakkasan et la cellule appui du commandement de l'opération rend l'appui aérien très problématique à ce moment critique de l'opération.

À la faveur de la nuit, les Américains réajustent leur dispositif. Les bataillons de la Task force Rakkasan reçoivent le reliquat de leurs mortiers et sont « recomplétés » en munitions. Le 1er bataillon du 87e d'infanterie fait mouvement vers le nord pour renforcer ses positions et libérer des espaces pour des frappes aériennes sur l'objectif Ginger.

Le 3 mars, le commandement américain décide d'engager le 1er bataillon du 187e d'infanterie maintenu jusqu'ici en réserve. Les journées du 3 et 4 mars voient des combats violents opposer les combattants talibans et d'Al-Qaeda aux soldats de la coalition. Ces derniers, grâce à un appui aérien enfin coordonné, reprennent lentement le dessus sur leur ennemi. La possession des parties hautes de la vallée reste l'enjeu de cette bataille. Dans ce cadre, les objectifs Ginger et The Whale font l'objet de bombardements aériens massifs. Les équipes de reconnaissance des forces spéciales reçoivent également l'ordre d'interdire par le feu tous les cols permettant de basculer de la vallée de Shah-i-Khot dans les vallées avoisinantes. Loin de vouloir fuir le champ de bataille, les talibans et terroristes d'Al-Qaeda s'accrochent au terrain, manifestant ainsi leur volonté de mourir en martyrs.

Un hélicoptère Chinook est touché par une roquette alors qu'il tente de déposer une équipe d'observation de SEALs sur le Takur Ghar, un sommet à 3 490 mètres d'altitude. Il est contraint de dégager la zone et de faire un atterrissage forcé dans la vallée. Au moment de la prise à partie de l'appareil, un des équipiers SEAL est éjecté de l'hélicoptère et abattu par l'ennemi.

Un second Chinook est alors envoyé pour récupérer l'équipier perdu mais il est, lui aussi, pris sous le feu d'une mitrailleuse lourde et d'un lance roquette RPG. Il parvient toutefois à déposer sur le Takur Ghar une partie de l'équipe de forces spéciales. Les six soldats donnent immédiatement l'assaut mais sont rapidement encerclés et un des leurs est tué.

Un troisième Chinook transportant un détachement de Rangers est envoyé pour dégager les cinq SEAL. Il se pose à nouveau au sommet du Takur Ghar et est immédiatement abattu. Six soldats sont tués et onze sont blessés. Les SEAL et les Rangers, encerclés de toutes parts, parviennent cependant à tenir l'ennemi en respect grâce à un appui air-sol fourni par un AC-130 gunship et par des hélicoptères Apache. Ils sont finalement récupérés dans la nuit du 4 mars. À ce moment de la bataille, les Américains comptent dans leurs rangs neuf soldats tués et quarante blessés. Les pertes ennemies sont estimées entre 100 et 200 tués.

Le 7 mars, bien que l'intensité des combats diminue fortement, les chefs de guerre afghans envoient plus de 1 000 soldats en renfort. L'essentiel de la résistance ennemie a été brisé, et les forces coalisées sont désormais au contact de poches résiduelles ennemies comptant entre cinq et vingt combattants. L'ennemi utilise particulièrement bien le réseau de cavités naturelles de la vallée pour se soustraire aux coups des forces terrestres et aériennes de la coalition. Les Américains estiment alors qu'il reste encore entre 100 et 200 talibans et combattants d'Al-Quaeda dans la vallée. Le 8 mars, leurs forces sont encore prises à partie dans le secteur sud de la vallée, mais il s'agit là d'un baroud d'honneur de la part de l'ennemi

qui s'exfiltre vers le Pakistan. Le 14 mars, l'opération Anaconda entre dans sa dernière phase par l'héliportage du 3e bataillon d'infanterie légère canadien Princesse Patricia qui procède à la fouille de toutes les grottes de la vallée. Le Pentagone annonce la fin de l'opération le 18 mars.

Au bilan, les pertes ennemies sont estimées à environ 350 tués parmi lesquels on dénombre un seul chef taliban. Une fois de plus, la grande majorité des talibans et des combattants d'Al-Qaeda a réussi, à s'exfiltrer vers d'autres zones refuges situées au Pakistan.

Lors de l'opération Anaconda, le commandement américain n'a pas suffisamment tenu compte de trois principes fondamentaux de la guerre en montagne.

Le commandement américain ne s'est pas rendu compte que dans un milieu aussi révélateur des intentions de l'ennemi, il convenait de conduire une manœuvre d'opportunité. Il a manqué de réactivité pendant la première phase de l'opération, déroulant de façon rigide la manœuvre conçue lors de la planification initiale. Dès l'échec de l'infiltration de la Task force Hammer, les Américains auraient dû revoir leurs plans et les adapter à la nouvelle situation tactique. Possédant la supériorité aérienne, ils pouvaient, dans un premier temps, déloger l'ennemi des parties hautes de la vallée en renforçant leur dispositif d'observation et de guidage infiltré dès le 27 février, puis l'obliger à rester au fond de la vallée de Shah-i-Khot en durcissant le dispositif de bouclage mis en place aux débouchés de cette dernière et en l'étendant aux vallées contiguës. Ce n'est qu'après avoir desserré l'étreinte ennemie à partir des points hauts du terrain et fait le siège de la vallée de Shah-i-Khot qu'il pouvait être envisagé de revenir à la planification initiale en donnant cependant la priorité à la saisie des points hauts de la vallée.

En effet, les Américains n'ont pas perçu immédiatement qu'en montagne, « *qui ne tient pas les hauts, ne peut pas exploiter par les bas* ». La Task force Hammer et la Task force Rakkasan se sont engagées dans la vallée de Shah-i-Khot alors que les forces de la coalition ne tenaient pas toutes les hauteurs dominant le fond de la vallée. À défaut de contrôler les parties hautes du terrain, il était indispensable, au minimum, de s'assurer qu'elles étaient vides de toute présence ennemie.

Enfin, les Américains n'ont dû le salut de la Task force Rakkasan qu'à la complémentarité des feux fournis par les mortiers des deux bataillons au contact de l'ennemi et par l'appui aérien[3]. Cette complémentarité des feux n'a été possible que par la présence au sein de toutes les unités engagées au sol, bataillons d'infanterie et équipes de forces spéciales, de contrôleurs aériens nombreux, aguerris et expérimentés.

Certes, l'opération Anaconda s'est soldée par un succès militaire, mais celui-ci aurait pu être beaucoup plus éclatant si les forces américaines avaient été mieux préparées aux conditions de l'engagement. Or, ce fut loin d'être le cas. Le commandement de l'opération a souvent mésestimé les contraintes du milieu montagneux. Soit il les a surestimées, conduisant alors à un alourdissement excessif des combattants, soit elles ont été sous-estimées. Ainsi, les soldats du 1er bataillon du 87e régiment d'infanterie, pris sous le feu de l'ennemi, ont été contraints d'abandonner leurs sacs qui les gênaient pour se mettre rapidement à couvert. Alourdis par plus de quarante kilos d'équipements divers, il leur était très difficile de manœuvrer. *A contrario,* une équipe de SEAL, insuffisamment équipée pour

faire face aux conditions atmosphériques sévères, a dû être exfiltrée de son point haut.

Le niveau physique insuffisant des fantassins américains a également été un autre facteur limitatif de leur capacité de manœuvre. Dans un terrain présentant de fortes dénivelées et à des altitudes comprises entre 2 500 et 3 000 mètres, ni le 1er bataillon du 87e régiment d'infanterie, ni le 2e bataillon du 187e d'infanterie n'ont eu assez de « souffle » pour prendre de vitesse un ennemi qui, lui, était souple, félin et donc manœuvrier.

En fait, ce sont bien les talibans et les combattants d'Al-Qaeda qui par leur connaissance du terrain, leur entraînement et leur rusticité ont su dominer le milieu. Dans le premier temps de la bataille, cette domination leur a permis de prendre l'ascendant sur les forces de la coalition. Celles-ci n'ont pu combler leurs lacunes dans la maîtrise du milieu que par la puissance de leur appui aérien qui leur a permis de gagner la bataille des hauts. En revanche, l'infanterie américaine a trop subi les contraintes du milieu pour être capable d'empêcher les moudjahidin de s'exfiltrer de la vallée de Shah-i-Khot.

L'opération Anaconda illustre donc bien la pertinence de certains principes tactiques de la guerre en montagne. Certes, un appui air-sol massif et permanent que seuls les Américains sont capables aujourd'hui de mettre en place, permet de pardonner certaines erreurs d'appréciation de la situation tactique et des contraintes liées au milieu. Il n'est toutefois pas suffisant pour s'affranchir de ces mêmes contraintes. En dépit des progrès technologiques accomplis dans tous les domaines, la guerre en montagne exigera toujours des combattants qu'ils sachent dominer les contraintes de ce milieu par un engagement physique et moral sans faille.

---

1. Lieutenant des armées du Roi (17 juillet 1747)

2. À l'issue de l'opération, le Sergeant First Class Thomas Abbott du l-87e régiment d'infanterie déclare : *«Jen 'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Nous avons cru que nous allions tous mourir* », cité par Gilmore J. Gerry, « U.S. Troops describe all-day Shah-i-Khot battle », dans *American forces information service* (AFIS), 7 mars 2002.

3. Cette complémentarité des feux fut cependant tardive. Pour la première fois depuis novembre 1942, l'armée américaine engageait une force de la valeur d'une brigade d'infanterie sans le soutien de son artillerie. De plus, la première vague d'assaut de la TF Rakkasan ne disposait pas de la totalité de ses mortiers.

ALASAY (2009) :
MENACES SUR LES ARRIÈRES DE L'ENNEMI

« L'inconvénient d 'avoir à se battre de deux côtés à la fois, le danger plus grave encore de se voir couper la retraite, paralysent les mouvements et la force de résistance et se répercutent sur les alternatives de victoire et de défaite. De plus, il en résulte une augmentation de pertes en cas de défaite, qui va souvent jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire l'anéantissement. La menace sur les arrières rend donc la défaite à la fois plus probable et plus décisive. »

Karl von Clausewitz[1]

L'opération Dinner Out est la plus grande opération en terrain montagneux conduite par l'armée française depuis la guerre d'Algérie. Elle oppose pendant dix jours, 800 soldats français et afghans à 200 insurgés dans la vallée d'Alasay en Afghanistan.

À partir du mois de juin 2008, la France décide de renforcer son dispositif militaire en Afghanistan. Un nouveau bataillon de 700 soldats est déployé dans la province de la Kapisa à 70 kilomètres au nord-est de Kaboul. Ce bataillon est placé sous le commandement américain du *regional command east* (RC-E). Le premier bataillon français à se déployer, baptisé task force Chimera, est armé par les marsouins parachutistes du 8e régiment parachutiste d'infanterie de marine. Il est relevé pour la période hivernale par les chasseurs alpins du 27e bataillon de chasseurs alpins. Il prend alors le nom de task force Tiger en hommage au tigre qui orne l'insigne du bataillon. La task force Tiger est un bataillon interarmes qui, outre ses deux compagnies d'infanterie, compte un peloton blindé sur AMX 10 RC du 4e régiment de chasseurs, deux sections de sapeurs légionnaires du 2e régiment étranger de génie, deux sections de mortiers lourds de 120 millimètres du 93e régiment d'artillerie de montagne. L'ensemble des soldats de ces quatre régiments appartiennent à la 27e brigade d'infanterie de montagne. Leurs savoir-faire spécifiques techniques mais surtout leur approche tactique du combat en montagne vont leur permettre de faire la différence face aux insurgés.

En effet, les insurgés de la Kapisa sont, pour leur très grande majorité, natifs de la province. Ce sont des montagnards aguerris et endurants qui connaissent parfaitement les massifs de leurs vallées qu'ils arpentent depuis leur plus jeune âge, à l'image des très nombreux enfants qui gardent les troupeaux sur tous les versants et les crêtes des montagnes.

Ils conçoivent leurs modes d'action en soldat de montagne, c'est-à-dire en utilisant de façon complémentaire les parties hautes et basses du terrain et, dès le contact établi avec l'adversaire, cherchent systématiquement à le déborder pour manœuvrer sur ses arrières. Depuis les parties supérieures des versants, sur les crêtes et les points hauts, les insurgés

observent les mouvements et les déploiements des forces de la coalition et coordonnent leurs propres mouvements en s'appuyant sur un réseau radio assez élaboré.

Les parties médianes et basses des versants abritent leurs postes de combat installés le plus souvent dans des cavités naturelles et particulièrement bien camouflés et valorisés, mettant leurs combattants à l'abri des vues et des coups. Ces postes de combat permanents abritent un armement léger et lourd (AK 47, RPG 7, SVD, 14,5 mm) et des munitions en quantité importante qui sont laissés à demeure. Sur ordre de leurs chefs, les insurgés, sans arme, quittent le bas des vallées pour rejoindre en quelques minutes leurs postes de combat sur les versants.

Ils n'engagent que rarement le combat dès le début des opérations conduites par leur adversaire. Ils préfèrent le laisser se déployer afin de mieux identifier les points faibles de son dispositif. Leur schéma tactique est assez répétitif : fixer les unités en tête du dispositif, les déborder très rapidement et simultanément sur leurs deux flancs puis les isoler afin d'établir un rapport de force localement favorable pour les détruire. Le butoir de ces embuscades est souvent installé à mi-pente dans des postes de combat préparés à l'avance. Les actions de débordement se font par les crêtes et par les fonds des vallées en utilisant les lits asséchés des rivières et les *compounds*, des grandes maisons fortifiées, pour dissimuler les mouvements et se mettre à couvert des tirs.

A ces actions de combat délibérées, s'ajoutent des actions de harcèlement identiques à celles conduites dans tout le pays : attaques par engins explosifs improvisés le long des axes et tirs de roquettes contre les bases avancées de la coalition.

La province de la Kapisa se compose d'une vallée principale qui la parcourt du nord vers le sud et la relie à la province de Surobi, et de quatre grandes vallées adjacentes orientées est-ouest : les vallées de Nijrab, Afghanya, Alasay et Bedraou. Les fonds de ces quatre vallées abritent des sanctuaires insurgés d'inégale importance. La vallée d'Alasay constitue le centre de gravité du dispositif ennemi dans la province. Située en son centre, elle permet aux insurgés de gagner en quelques heures de marche la province du Laghman qui est frontalière avec les zones tribales du Pakistan. C'est par la vallée d'Alasay que transite une grande partie des flux logistiques des insurgés.

Depuis plus d'une année, le fond de cette vallée est devenue une zone refuge où les taliban font régner leurs propres lois, se déplacent et s'entraînent en toute impunité. Le 18 octobre 2008, les deux compagnies de combat de la task force Chimera se heurtent à une résistance très farouche des insurgés deux kilomètres environ après l'entrée de la vallée.

Si la task force Tiger veut faire progresser la situation sécuritaire en Kapisa, il faudra qu'elle reconquière le fond de la vallée. Cette reconquête va constituer l'objectif principal de son mandat.

Longue de neuf kilomètres et large de trois, la vallée d'Alasay est située à 1 500 mètres d'altitude. Elle est bordée au nord et au sud par deux chaînes de montagnes qui culminent à 2 800 mètres. Le fond de la vallée se divise en deux sous-vallées étroites, les vallées de Spée et de Skent. Comme de nombreuses vallées de montagne d'Afghanistan, Alasay est une vallée agricole très fortement peuplée. Entre 30 000 et 50 000 habitants y habitent, répartis entre de nombreux gros villages : Dandawac, Mirakhel, Tatarkhel, Shehkut, Lakakhel, Darwali, Sultankhel et Alasay qui est le chef-lieu du district. Les habitants de la vallée sont des pashtuns et des pashaïs, cette dernière ethnie étant favorable aux insurgés.

La vallée est parcourue par deux pistes situées sur ses piémonts nord et sud, et orientées d'est en ouest. Elles la séparent en deux fuseaux aux dimensions sensiblement égales. Les reconnaissances conduites par les compagnies de la task force Tiger permettent de mesurer l'intérêt tactique de ces deux compartiments de terrain. Dans la partie nord de la vallée, les insurgés sont très solidement implantés. Ils s'appuient en particulier sur un mouvement de terrain qui domine le village de Sultankhel et dans lequel ils possèdent de très nombreux postes de combat. Ces postes de combat ont été aménagés à l'époque de la guerre contre les Soviétiques. Ceux-ci ne sont jamais parvenus à les conquérir. Les soldats de la task force Tiger baptise ce mouvement de terrain qui culmine à 2 712 mètres d'altitude, « le château-fort » tant les insurgés y sont solidement retranchés.

Le 6 février 2009, la 4e compagnie du 27e BCA mène une première reconnaissance sur l'axe nord de la vallée, renforcée par deux sections de l'armée nationale afghane. À un kilomètre à l'ouest du village de Sultankhel, elle se heurte aux défenses du « château fort ». Couverte par une section qui s'est installée sur les hauteurs nord de la vallée, la compagnie empêche les insurgés de la déborder. Au cours des combats qui durent plus de six heures, les insurgés perdent 7 combattants mais parviennent à tuer un soldat afghan. Cette reconnaissance permet à l'état-major de la task force de comprendre que la conquête de la

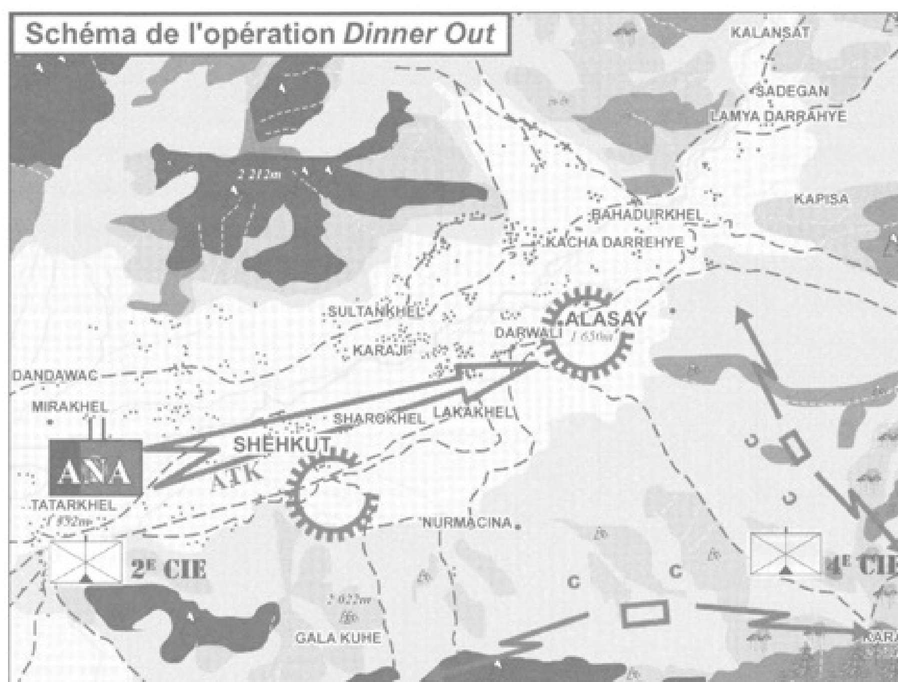
vallée d'Alasay ne pourra s'effectuer que par la partie sud. En effet, la piste y est plus large et mieux carrossable que celle du nord notamment pour les chars AMX 10 RC. Il semble en outre que les armements entreposés par les insurgés dans le « château fort » n'atteignent que difficilement les véhicules circulant sur la piste sud.

Le 7 mars, la 2e compagnie conduit une reconnaissance sur cet axe. Elle a un triple objectif : vérifier la praticabilité de l'axe jusqu'au village d'Alasay, se renseigner sur le dispositif précis de l'ennemi dans cette partie de la vallée et reconnaître les emplacements sur lesquels la coalition veut implanter deux postes avancés. Les trois sections de la compagnie et les deux sections afghanes parviennent jusqu'au village de Darwali avant de livrer de violents combats avec les insurgés essentiellement dans le secteur de ce village et ceux de Lakakhel et Sharokhel. Cette *shaping operation* conduite une semaine à peine avant l'opération Dinner Out, s'avère décisive. Elle permet au commandement de la task force Tiger de connaître avec précision le dispositif et les modes de l'action de l'ennemi et de valider le mode d'action qui a été retenu pour la reconquête de la vallée d'Alasay. Après cette reconnaissance, celle conduite par la 4e compagnie un mois plus tôt et les nombreuses opérations qui les ont précédées à l'entrée de la vallée d'Alasay, la task force Tiger a compris que la clé pour reprendre le contrôle de la vallée se situe dans son fuseau sud. C'est là que le dispositif ennemi y est le plus vulnérable et que le terrain y est le plus favorable à l'emploi de son armement puissant et d'une manœuvre qui va combiner un contrôle des parties hautes et basses de la vallée.

L'opération Dinner Out a pour objectif la construction de deux postes avancés dans lesquels un bataillon de l'armée nationale afghane doit s'installer. Il est en effet indispensable de tenir le terrain si les forces de la coalition veulent contrôler dans la durée la totalité de la vallée. Le premier poste doit être installé à l'est du village de Shehkut qui est le verrou permettant de tenir l'axe sud. Le second poste sera installé à l'emplacement de la prison d'Alasay qui vient d'être construite et n'a encore jamais servi.

Le succès de l'opération repose sur une manœuvre qui combine la saisie des hauteurs sud de la vallée, une attaque par l'axe qu'elles surplombent, et une action simultanée sur l'entrée et le fond de la vallée. Il s'agit de déstabiliser les deux lignes de défense des insurgés articulées sur les villages de Darwali et d'Alasay en les menaçant simultanément à partir des hauts et sur leurs arrières. Le commandement de la task force ne cherche pas à conserver secrète la date de déclenchement de l'opération. Bien au contraire, en annonçant trois jours à l'avance la date de l'attaque, la task force espère jouer sur la fierté toute asiatique des guerriers insurgés et les inciter à accepter un combat ouvert dans lequel ils s'exposeront à la puissance des feux de la coalition. Ainsi, les chefs des villages de la vallée sont convoqués par les deux chefs de corps des bataillons français et afghan qui leur conseillent d'inciter les populations à quitter temporairement leurs maisons le temps de l'opération. Il s'agit pour les soldats français et afghans de limiter la liberté de manœuvre des insurgés qui se dissimulent au sein de la population. Le piège tendu aux insurgés qui consiste à les inciter à sortir de leur position asymétrique pour mieux les détruire, va fonctionner. Non seulement, ils relèvent le défi lancé par leurs adversaires mais de surcroît, ils acheminent des renforts des autres provinces de l'est de l'Afghanistan pensant que la loi du nombre sera suffisante pour contrer la manœuvre et les feux des forces de la coalition.

Le 14 mars 2009 à 04 h 30, la 4e compagnie de la task force Tiger est héliportée sur les crêtes sud de la vallée d'Alasay. Les quatre sections de combat dont la section génie qui, pour la circonstance, a été transformée en section d'infanterie, se répartissent à l'est et à l'ouest du Karat Kuhe (2 754 m), le point culminant de la crête sud de la vallée. La mission de la compagnie est de couvrir face au sud et à l'est et d'appuyer l'attaque principale qui sera conduite par un bataillon afghan et la 2e compagnie de la task force. Les quatre sections s'installent en point d'appui à proximité des zones où les ont posées les hélicoptères CH 47 américains.



À la même heure, la section de commandos de montagne de la task force qui éclaire la progression des éléments sur l'axe sud de la vallée d'Alasay, débouche à hauteur du village de Tatarkhel. La 2e compagnie s'empare du verrou de Shehkut. Une section s'installe immédiatement en appui à mi-pente sur les hauteurs dominant le village. A 07 h 14, la première ligne de défense ennemie retranchée dans le village de Darwali prend à partie les éléments de tête français et afghans. Dans le même temps, des tireurs d'élite insurgés attaquent les deux sections de la 4e compagnie qui dominent le village d'Alasay.

Grâce notamment à ses missiles milan qui détruisent les postes de combat ennemis, la 2e compagnie et le bataillon afghan réduisent la résistance ennemie située dans le village de Darwali. À 08 h 30, les forces de la coalition s'emparent du *district center* du village d'Alasay. Conformément aux recommandations formulées par les chefs de corps des deux bataillons, la majorité des habitants a quitté la vallée. Les insurgés sont désormais seuls face aux forces de la coalition. Toute la matinée, les combats font rage autour du bazar d'Alasay. Les insurgés tentent de déloger les éléments français et afghans qui se sont solidement retranchés dans le *district center.* Sur la crête sud, les combats se poursuivent également entre les insurgés et les deux sections de la 4e compagnie. À 12 h 51, un tireur milan de l'une des deux sections est blessé par le tir d'un tireur d'élite insurgé. Il est évacué à 14 h 41 par un

hélicoptère Black Hawk américain vers l'hôpital militaire de la base aérienne de Bagram. Les insurgés ont compris que s'ils ne parviennent pas à reprendre les positions tenues par les français et les soldats afghans, ils perdront irrémédiablement le contrôle de la vallée.

Dans l'après-midi, après une brève accalmie, les combats reprennent sur les crêtes et autour du *district center* d'Alasay que les insurgés tentent d'encercler. À 17 h 56, une roquette de RPG 7 touche le cockpit d'un VAB canon de 20 tuant le pilote sur le coup. Sur les crêtes, les avions F 15-E et A 10 pilonnent les positions ennemies avec des bombes de 250 kg et de 1 tonne et permettent de desserrer son étau. À la nuit tombée, les combats diminuent en intensité. Voyant que le fond de la vallée d'Alasay est désormais fermement tenu par la 2e compagnie et le bataillon de l'armée nationale afghane, le commandement de la task force Tiger décide de faire décrocher les deux sections de la 4e compagnie qui dominent Alasay. En effet, les insurgés sachant qu'ils ne pourront plus reprendre le contrôle du fond de la vallée, pourraient s'acharner sur ces deux sections qui deviendraient alors les maillons faibles du dispositif.

À 00 h 30 le 15 mars, les deux sections quittent leurs positions respectives. Les soldats transportent à dos d'homme leur armement individuel mais également l'armement collectif des sections : mitrailleuse de 12,7 mm, postes de tir milan et eryx, missiles et munitions, désignateur laser, batteries et optiques de jour et de nuit. Chaque homme transporte en moyenne des charges dépassant les cinquante kilos. La section des commandos de montagne quitte le *district center* d'Alasay pour appuyer l'ex-filtration des deux sections. À 04 h 00, les trois unités sont de retour à Alasay. Les sections ont mis trois heures trente pour parcourir les 500 mètres de dénivelée négative qui les séparaient des crêtes du Karat Kuhe du fond de la vallée dans un terrain particulièrement escarpé et rocheux.

À 05 h 57, les combats reprennent à proximité du cimetière d'Alasay. Un groupe d'insurgés tentent un dernier coup de force. Il est détruit par les tirs conjoints de la section de commandos de montagne et des AMX 10 RC qui, durant toute l'opération, tirent 30 obus de 105 millimètres de tous types. À 06 h 27, les soldats de la 1re compagnie du bataillon afghan s'emparent des crêtes qui dominent au sud-est le *district center* d'Alasay. Leur mission est d'appuyer le déploiement d'une compagnie afghane sur BMP qui est arrivée en renfort depuis le district de Surobi. À 08 h 50 après une reconnaissance du bazar d'Alasay, cette compagnie se déploie sur un verrou dominant à l'est le village d'Alasay et l'entrée des vallées de Spée et de Skent. De cette position, elle domine les débouchés de ces deux sous-vallées dans lesquelles se sont réfugiés la majorité des insurgés. Dès le 15 mars à 10 h 00, les travaux du premier poste avancé débutent à la prison d'Alasay. À midi, la population réinvestit progressivement les villages de la vallée. La situation est désormais stabilisée. Dans la nuit du 16 au 17 mars, les CH 47 américains récupèrent les deux sections de la 4e compagnie qui contrôlaient les crêtes sud de la vallée. La 4e compagnie se remet en condition pendant trente six heures avant d'être réengagée dans le fond de la vallée à partir du 18 mars au matin pour relever la 2e compagnie. Le 17 mars à 18 h 00, le poste avancé d'Alasay est terminé. Le même jour afin de faire retomber la tension dans la vallée, une première opération d'aide humanitaire est organisée près du *district center* d'Alasay. La population après quelques instants d'hésitation, prend contact avec les soldats français et afghans. Cela fait une année qu'elle n'avait plus vu de soldats de la coalition. Les travaux du

poste de Shehkut débutent à partir du 18 mars au matin. Le poste est terminé le 21 mars. Le 23 mars, les insurgés par la voix des anciens et des chefs des villages de la vallée, demandent aux forces de la coalition un cessez-le-feu pour pouvoir récupérer les corps de leurs combattants. Le 24 mars, le bataillon afghan est désormais déployé dans ses deux postes au fond de la vallée d'Alasay. Trois semaines plus tard, la task force Tiger construit un troisième poste sur les hauteurs est du village d'Alasay. Baptisé du nom du soldat français mort pendant les combats du 14 mars, il est le troisième point d'appui à partir duquel les soldats afghans contrôlent le fond de la vallée d'Alasay.

Le bilan de l'opération Dinner Out est largement en faveur de la coalition. Les insurgés comptent 37 morts et 40 blessés. Ils perdent surtout le contrôle d'une vallée qui occupait un rôle majeur dans leur dispositif dans la province de la Kapisa. À l'issue de cette opération et jusqu'à la fin du mandat de la task force Tiger, ils évitent le contact avec les forces de la coalition et accentuent leurs efforts sur des attaques par engins explosifs improvisés.

L'opération Dinner Out illustre la pertinence des principes de la guerre en montagne.

La capacité des deux sections de la 4e compagnie à s'exfiltrer de nuit dans un terrain particulièrement escarpé et difficile en transportant à dos d'homme la totalité de l'armement collectif et individuel est le fruit d'une préparation aux conditions de l'engagement particulièrement poussée et conduite dans la durée.

En dépit d'effectifs limités, le principe d'ubiquité est appliqué au travers d'un dispositif qui menace à la fois l'avant et l'arrière du dispositif ennemi. Face à cette double menace et notamment celle pesant sur ses axes de repli, l'ennemi est alors dans l'incapacité de mener une manœuvre défensive coordonnée et de s'accrocher au terrain. Dans l'incapacité de faire face à l'attaque principale mais également de lever la menace qui pèse sur ses arrières, il est obligé d'abandonner ses positions défensives.

Le commandement de la task force Tiger fait preuve d'opportunisme lorsqu'il décide de modifier son dispositif initial en cours d'opération en ordonnant à deux des sections postées sur les crêtes sud de la vallée d'Alasay de s'exfiltrer vers le fond de la vallée. Il se rend compte en effet que ses deux sections qui au début de son opération ont contribué au succès de sa manœuvre, deviennent un point de vulnérabilité une fois le fond de la vallée conquise.

La domination du champ de bataille est assurée par l'héliportage de la 4e compagnie sur la crête du Karat Kuhe mais aussi par le contrôle des « petites hauteurs » du versant sud de la vallée. C'est parce qu'elle tient les parties hautes de la vallée d'Alasay et qu'elle interdit à l'ennemi de s'en saisir que la task force Tiger peut lancer son attaque dans le fond de la vallée et en tirer tout le bénéfice attendu. Le contrôle des parties hautes de la vallée était indispensable pour limiter la liberté de mouvement et de manœuvre des insurgés.

Pendant toute l'opération, la task force bénéficie d'une matrice de feux particulièrement précis et complémentaires. Cette matrice s'appuie sur un appui feu air-sol très riche et comprenant : un drone Prédator, un bombardier Bl-B, deux avions F 15-E, deux avions A-10, deux hélicoptères de combat Apache et deux OH 58 Kiowa. Les appuis feux sol-sol se composent de quatre mortiers de 120 mm, quatre mortiers de 81 mm, trois AMX 10 RC, deux VAB canon de 20 mm, quatre groupes anti-char milan, deux groupes anti-char eryx. L'ensemble de ces feux est coordonnée par deux équipes de contrôleurs avancés fournies par

le 93e régiment d'artillerie de montagne.

Le dernier principe de la guerre en montagne, le siège de l'ennemi, s'est traduit sur le terrain par l'héliportage des deux sections de la 4e compagnie sur les arrières de l'ennemi, à l'est du Karat Kuhe. Dominant à la fois le *district center* d'Alasay et la vallée de Sken, ces deux sections ont été l'objet des attaques ennemies car elles constituaient une menace directe sur ses voies de communication. Leur positionnement dans la profondeur du dispositif ennemi a été décisif dans les toutes premières heures de la bataille.

L'opération Dinner Out a démontré toute la validité des principes de la guerre en montagne. Leur application a permis de remporter une victoire rapide sur les insurgés en ayant recours à des moyens humains et matériels limités. Une manœuvre habile et audacieuse a permis de montrer que la loi du nombre n'est pas systématiquement un critère décisif dans le combat en montagne.

---

1. Clausewitz Karl von, De la guerre, Minuit, Paris, 2006, Livre IV, chapitre IV, p. 250.

CONCLUSION

Le but de cet ouvrage n'est pas de donner les clés de la victoire en montagne mais, d'offrir au chef militaire et à sa troupe un guide pour la réflexion et pour l'action. L'étude de ces huit batailles emblématiques montre que l'application totale ou partielle des six principes tactiques de la guerre en montagne est une condition nécessaire mais pas suffisante pour vaincre.

Le combat dans un milieu naturel particulièrement propice aux frictions de la guerre[1] reste un art difficile, où le succès repose avant tout sur le talent personnel du chef militaire. Dès lors, il serait vain de penser qu'il suffit d'appliquer mécaniquement une quelconque recette pour prétendre à la victoire.

Ainsi que l'indique Jomini, il faut avoir l'humilité de reconnaître que *« de toutes les théories sur l'art de la guerre, la seule raisonnable est celle qui, fondée sur l'étude de l'histoire militaire, admet un certain nombre de principes régulateurs*[2] *mais laisse au génie naturel la plus grande part dans la conduite de la guerre sans être entravé par des règles exclusives »*[3].

À l'image de l'alpiniste, qui applique un certain nombre de règles pour évoluer dans une sécurité toujours relative, sur un terrain recélant de nombreux dangers objectifs, le chef militaire concevra et conduira sa manœuvre en respectant tout ou partie de ces principes tactiques pour ne pas s'exposer à des déconvenues majeures.

L'application de ces principes suppose en effet comme préalable, la capacité avérée à dominer les contraintes du milieu montagneux. C'est pourquoi, le principe de *Préparation aux conditions de l'engagement* a été posé comme le premier des six principes. Un chef et sa troupe, ignorant les spécificités du milieu et incapables de maîtriser ses contraintes, seront dans l'impossibilité de concevoir puis de conduire une manœuvre d'opportunité et d'ubiquité, de dominer le champ de bataille, de bénéficier de la complémentarité des feux d'appui et d'assiéger l'ennemi.

La domination des contraintes du milieu montagneux constitue donc une sorte de principe des principes dont on ne peut s'affranchir.

De façon prémonitoire, Clausewitz jugeait que « *la montagne est le véritable refuge des faibles, c 'est-à-dire de ceux qui ne sont plus en mesure de rechercher une décision absolue* »[4] À l'heure de la guerre contre le terrorisme et des conflits asymétriques, les espaces montagneux resteront pour longtemps des zones prioritaires d'engagement opérationnel. Il importe que les armées soient prêtes à y intervenir efficacement. Une réflexion sur la guerre en montagne s'imposait donc et se trouve confortée aujourd'hui.

---

1. Celles définies par Clausewitz et qui « *distinguent la guerre réelle de celle que l'on peut lire dans les livres* », cité dans Coutau-Bégarie Hervé, *Traité de stratégie*, Economica, 3e édition, 2002, p. 336. Elles regroupent dans le cas présent les dangers objectifs, la résistance des hommes face à l'adversité du milieu, les facteurs météorologiques, les renseignements erronés... tous ces multiples aléas qui peuvent surgir dans un environnement cloisonné et peu perméable.

2. L'expression de *principes régulateurs* peut paraître étonnante. Elle montre que Jomini ne pense pas réellement les principes tactiques comme des principes scientifiques, à ce titre constitutifs des phénomènes, mais seulement comme les principes d'un art raisonné des conduites militaires de la guerre. Ils sont par conséquent subjectifs.

3. « The present theory of war », dans *Roots of strategy Book 2*, Stackpole books, 1987, p. 437.

4. Clausewitz (von) Cari, *De la guerre*, Minuit, Paris, 1955, livre VI, chapitre XV, p. 487.

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

Abadie, Lieutenant-colonel, *Étude sur les opérations de guerre en montagne*, Lavauzelle, 1924.

Actes du XVII[e] colloque C.I.H.M., *La guerre et la montagne,* deux volumes, Berne, 1993.

Allehaut, Colonel, *Éléments de tactique générale,* Berger-Levrault, Paris, 1927.

Baraude Henri, *La guerre de montagnes,* éditions Chapelot, Paris, 1900.

Baumann Robert F., *Russian-Soviet Unconventional Wars in the Caucasus, Central Asia, and Afghanistan,* Leavenworth papers, n° 20, US Army CGSC, Kansas, 1993.

Béthouart, Chef de Bataillon, *Le livre de l'alpin,* Charles-Lavauzelle, 1933.

Boell Jacques, *Éclaireurs skieurs au combat,* Arthaud, 1962.

Boulle Georges, Lieutenant-colonel (sous la direction du colonel Le Goyet Pierre), *Le Corps expéditionnaire français en Italie (1943-1944),* T. 1 La campagne d'hiver, T. 2 Les campagnes de printemps de printemps et d'hiver, E.M.A.T., S.H.A.T., Imprimerie Nationale, 1971 et 1973.

Bourcet (de), Lieutenant-général, *Principes de la guerre de montagne,* 1775.

Carpentier Michel, Général, *Les forces alliées en Italie,* Berger-Levrault, Paris, 1949.

Chambe René, *Le bataillon du Belvédère,* Flammarion, 1953.

Chew Alen F., *Fighting the Russians in winter,* Leavenworth papers, n°5, Command and general staff college, Kansas, 1981.

Clausewitz (von) Carl, *De la guerre,* Minuit, Paris, 1955.

Clausewitz (von) Carl, Jomini Antoine-Henri, « Clausewitz's Principle of war, Jomini's Art of war », dans *Roots of strategy Book 2,* Stackpole books, 1987.

Coutau-Bégarie Hervé, *Traité de stratégie,* Economica, 3[e] édition, 2002.

Darde, Commandant, *Étude sur la guerre de montagne d'après les enseignements de la campagne d'orient,* Imprimerie nationale, 1920.

Desportes Vincent, *Décider dans l'incertitude,* Economica, Paris, 2004.

Dosse, Général et Béthouart, Chef de Bataillon, *Traité sur la guerre de montagne,* École de montagne, 1931.

Doyen, Général, *La campagne du détachement d'armée des Alpes, mars-mai 1945,* Arthaud, 1948.

Dreyfus P., *Stéphane, le capitaine à l'étoile verte*, Fayard, 1992.

Durieux Benoît, *Relire* De la guerre *de Clausewitz*, Economica, Paris, 2005.

Foch Ferdinand, *Des principes de la guerre*, réédition, Paris, Imprimerie nationale, 1996.

Galula David, *Contre-insurrection, Théorie et pratique,* Economica, Paris, 2008.

Goutard, Colonel, *Le corps expéditionnaire français dans la campagne d'Italie,* Charles-Lavauzelle, Paris, Limoges, Nancy, 1947.

Grau Lester W., *The bear went over the mountain : Soviet combat tactics in Afghanistan,* Frank Cass, London, 1998.

Grau Lester W., Jalali Ali, Ahmad, *Afghan guerrilla warfare : In the words of the Mujahideen fighters,* MBDI, Saint Paul, 2001.

Grau Lester W., Gress Michaël, *The Soviet Afghan war, how a superpower fought and lost,* University Press of Kansas, 2002.

Hubin Guy, *Perspectives tactiques,* Economica, Paris, 2002.

Jomini Antoine-Henri, *Précis de l'art de la guerre,* Perrin, Paris, 2001.

Kuhn (de) Franz, Baron, *La guerre de montagnes,* éditions Dumaine, Paris, 1880.

Le Goyet Pierre, Colonel, *La participation française à la campagne d'Italie (1943-1944),* E.M.A.T., S.H.A.T., Imprimerie nationale, 1969.

Lorillard, Lieutenant-colonel, *Ruses de guerre et contre-ruses,* Charles Lavau-zelle, Paris, 1935.

Mabire Jean, *La saga de Narvik*, Troupes de choc, Presses de la Cité, Paris, 1990.

Mac Kay Jenkins, *The last ridge*, Random House, New York, 2004.

Malis Christian (sous la direction de), *Guerre et manœuvre*, Economica, Paris, 2009.

Naylor Sean, *Not a good day to die, the untold story of operation Anaconda*, Berkley books, New York, 2005.

Newton S.H., *Panzer operations, the eastern front memoirs of general Raus, 1941-1945,* Da Capo Press, 2003.

Notin Jean-Christophe, *La campagne d'Italie. Les victoires oubliées de la France*, Perrin, 2002

Oberhauser Rudolf, *La guerre de montagne,* bibliothèque du Centre d'études tactiques et techniques de montagne, musée de tradition des troupes de montagne, Grenoble, 1924 *(monographie).*

Revol, Général, *La victoire de Macédoine, contribution à l'étude de la guerre en montagne,* Charles-Lavauzelle, 1931.

Revol, Général, *La guerre en montagne au XX*e *siècle,* Charles-Lavauzelle, 1956.

Rohan (de), Duc, *Campagne du duc de Rohan dans la Valteline en 1635*, Paris, 1788.

Rougeron Camille, *Les enseignements de la guerre de Corée*, Berger-Levrault, Paris, 1952.

Saint-Martin Gérard, Colonel, *L'arme blindée française,* deux tomes, Economica, 1998.

Saxe (de), Maréchal *Les rêveries ou mémoires sur l'art de la guerre*, Paris, 1741.

Sharpe M., *5th Gebirgsjâger division*, Spearhead, 2005.

Simon Paul, Capitaine, *Les principes de la guerre alpine*, Berger-Levrault, Paris, 1901.

Sun Tzu, trad. Samuel Griffith, *L'art de la guerre*, Tashen, 2006.

Tesson Sylvain, Goisque Thomas, Miollis (de) Bertrand, *Haute tension, des chasseurs alpins en Afghanistan*, Gallimard, Paris, 2009.

Torris M.J., *Narvik*, Fayard, Paris, 1942.

Trinquier Roger, Colonel, *La guerre*, Albin Michel, 1980.

Trinquier Roger, Colonel, *La guerre moderne*, Economica, Paris, 2008.

Thompson Julian, *No Picnic*, Cassell Military Paperbacks, Londres, 2001.

Van Dyke Carl, *The soviet invasion of Finland 1939-40*, Frank Cass, Portland, 1997.

Willisen (von) Karl-Wihelm, *Théorie de la Grande Guerre*, Economica, Paris, 2004.

Yousaf M., Adkin M., *Afghanistan the bear trap*, Leo Cooper, 2001.

ARTICLES

Arnaud, Lieutenant-colonel, « En montagne », dans *Revue des troupes coloniales*, 1925, p. 533-549.

Balmitgere, Colonel, « Les grandes lignes de l'histoire militaire en montagne », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 6, décembre 1960, p. 12.

Bessiere, Capitaine, « La campagne d'Italie », dans *Revue historique des armées*, 1946, n° 3, p. 92-98.

Blanc, Lieutenant-colonel, « Une opération de guerre avec chars au Maroc », dans *La revue d'infanterie*, Charles-Lavauzelle, septembre 1928, p. 293-307.

Boisboissel (de), Lieutenant-colonel, « Les opérations au Maroc », dans *Revue militaire française*, Librairie militaire, mai 1930, p. 145-175.

Boulle Georges, Commandant, « La 3e D.I.A. en Italie », dans *Revue Historique des Armées*, n ° 1, 1969, p. 74-89 et n° 2, p. 90-106.

Bulle Jean, Lieutenant, « Opérations aux cols de la Seigne et d'Enclave de la section d'éclaireurs-skieurs du 80e bataillon alpin de forteresse », dans *Les cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 13, août-septembre 1951, p. 29-41.

Carles Pierre, Colonel, « Action en montagne du Corps Expéditionnaire Français en Italie 1943-1944 », dans *Revue historique des armées*, n° 1, 1988, p. 64-74.

Chazalmartin, Lieutenant, « Les Chars dans la guerre de montagne », dans *La revue d'infanterie*, Charles-Lavauzelle, janvier 1937, p. 129-169.

Chevalier André, Chef de Bataillon, « Les unités aéroportées dans les opérations de haute montagne », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne*, n° 27, mars avril 1954, p. 31.

Courbe-Michollet, Chef de Bataillon, « Pour conclure », dans *Les Cahiers d'information des*

troupes de montagne, n° 49, 3e trimestre 1959, p. 75.

Dosse, Général, « Réflexions suggérées par six mois de campagne au Maroc en 1925 », dans *Revue militaire française,* Librairie militaire, avril-juin 1926, p. 26-49.

Dosse, Général, « À propos des opérations en montagne », dans *La revue d'infanterie,* Librairie militaire, Charles-Lavauzelle, janvier 1934, p. 3-10.

Dubost, Colonel, « Le combat des blindés en montagne », dans *Revue historique des armées,* n° 1, 1988, p. 46-52.

Gambotti Jean-Pierre, Général, « Réfléchir sur la guerre en montagne », dans *Les cahiers des troupes de montagne,* n° 31, décembre 2002, p. 53-55.

Geibel Adam, « Operation Anaconda, Shah-i-Khot valley, Afghanistan », dans *Military Review,* Command and general staff college, Fort Leavenworth, Kansas, mai-juin 2002.

Gilmore J. Gerry, « U.S. Troops describe all-day Shah-i-Khot battle », dans *American forces information service (AFIS),* 7 mars 2002.

Giuli (de) Jean-Marc, Général, « L'engagement en terrain montagneux et enneigé », dans *Objectif doctrine,* n° 38, Commandement de la doctrine et de l'enseignement militaire supérieur de l'armée de terre, Paris, 2003.

Goubernard, Chef de Bataillon, « Les chars de combat au Maroc en 1925 », dans *La revue d'infanterie,* Charles-Lavauzelle, mai 1926, p. 619-649 et p. 750-776 et juillet 1926, p. 110-131.

Grau Lester W., Lieutenant-colonel, Vasquez Hernan, Lieutenant-colonel, « Ground combat at high altitude », dans *Military Review,* Command and general staff college, Fort Leavenworth, Kansas, janvier-février 2002.

Jouin, Colonel, « Le rôle du corps de montagne du Corps Expéditionnaire Français dans la victoire des Alliés en Italie de mai 1944 », dans *Revue historique des armées,* n° 2, 1974, p. 90-121.

Kellermann, Général, *Rapport au comité de salut public,* 4 octobre 1793.

Killebrew Robert. B., Colonel, « *The most comprehensive account of Operation Anaconda* », *àznsArmy,* mai 2002, p. 80-85.

Lauth, Colonel, « Opérations de montagne en Orient », dans *La revue d'infanterie,* Charles-Lavauzelle, janvier 1930, p. 71-118.

Le Goyet, Colonel, « La participation française à la campagne d'Italie », dans *Revue historique des armées,* n° 1, 1969, p. 90-121.

Ligny (de), Colonel, « Les opérations de montagne au Maroc », dans *La revue d'infanterie,* Charles-Lavauzelle, mars 1933, p. 106-152.

Linares (de), Général, « L'offensive du Garigliano et la prise de Rome avec le 3e régiment de tirailleurs algériens », dans *Revue militaire d'informations,* n° 154, mai 1950.

Loustanau-Lacau, Commandant, « Guerre de montagne. Recherche sur la guerre moderne en région balkano-asiatique », dans *La revue d'infanterie,* Charles-Lavauzelle, janvier 1934, p. 102-155.

Lugand, Colonel, « Études du combat au Maroc », dans *La revue d'infanterie,* Charles-

Lavauzelle, janvier 1927, p. 91-102.

Lugand, Général, « La guerre en montagne : un grand précurseur Bourcet », dans *La revue d'infanterie,* Charles-Lavauzelle, janvier 1934, p. 11-59.

Martin Gilles, Colonel, « L'opération Anaconda : quand les "frictions de la guerre" transforment une victoire facile en désastre évité de justesse », dans *Le Mensuel,* janvier-février 2006, p. 18-26.

Noiret, Général, « Le général San-Martin et la traversée des Andes », dans *Les cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 10, mai 1951, p. 25-44.

Pittard Dana, « The heavy battalion task force in mountainous terrain : are current tactics, techniques and procedures adequate ? », dans *School of advanced military studies,* US Army Command and general staff college, Kansas, 1993.

Poiteau Etienne, Capitaine, « Manuel de la guérilla en montagne », dans *Sommets*, n° 8, 1er trimestre 1997, p. 78-89.

Pots, Chef de Bataillon, « Considérations tactiques sur la guerre au Maroc », dans *Revue militaire française,* Librairie militaire, juin 1932, p. 352-368.

Regnault, Lieutenant-colonel, « Généralités sur les opérations en montagne », dans *La revue d'infanterie,* Charles-Lavauzelle, janvier 1937, p. 42-55.

Rouet, Colonel, « La conduite des opérations militaires au Maroc », dans *La revue d'infanterie,* Charles-Lavauzelle, avril 1923, p. 290-310.

Schepe Gehrard, « Mountain warfare in Europe », dans *Centre for international relations, National security series*, n° 2/83, Queen's University, Kingston, Canada, 1983.

Sicard, « Les chars en montagne et le 504e R.C.C. », dans *Militaria Magazine,* n° 148, novembre 1997, p. 48-56.

Stampfer Norbert, Major, « Les troupes de montagne dans la deuxième guerre mondiale », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 54 et 55, juillet-août 1961, p. 9-23 et 3-20.

Suire, Chef de Bataillon, « Les chars et la montagne », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 29, juillet-août 1954, p. 5-29.

Thiersant (de), Lieutenant-colonel, « Une opération avec chars dans la montagne d'Oranie », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 48, p. 19-24.

Vallette d'Osia, Général, « La guerre en montagne », conférence à la 65e promotion de l'École supérieure de guerre, Paris, janvier 1952.

Viljanen Patrick, *Observations on mountain operations in Afghanistan,* Fort Leavenworth, octobre 2003, p. 1.

Welch Ryan, Captain, « Operation Anaconda : the Battle for Shah-i-Kot valley », dans *Armor,* novembre-décembre 2003, p. 36-41.

SANSAUTEUR

« La libération de Briançon », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 1, février 1950, p. 9-12.

« Les chars au Tafilalet », dans *La revue d'infanterie,* Charles-Lavauzelle, août 1932, p. 224-236.

« Extraits de l'étude sur le corps de montagne », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 8, février-mars 1951, p. 11-27.

« Mont Cenis 1794 », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 9, avril 1951, p. 33-37.

« La bataille de Suomussalmi », dans *Les Cahiers d'information des troupes de montagne,* n° 10, mai 1951, p. 14.

SOURCES DIVERSES

Étude sur le corps de montagne, ministère de la guerre, État-major de l'armée, musée de tradition des troupes de montagne, 1945.

Étude sur les enseignements des opérations des dernières campagnes, E.M. A.T.[1], 3e bureau, mars 1945.

Étude sur les enseignements des opérations de la lre armée à l'échelon des petites unités d'infanterie et de l'arme blindée, E.M.A.T., 3e bureau, mars 1945.

Étude sur les enseignements des opérations des dernières campagnes, E.M.A.T., 3e bureau, décembre 1945.

Étude sur les enseignements des opérations des dernières campagnes, E.M.A.T., 3e bureau, février 1946.

Étude sur les enseignements des opérations des dernières campagnes, E.M.A.T., 3e bureau, août 1946.

Études sur les enseignements des opérations des dernières campagnes, E.M.A.T., 3e bureau, décembre 1946.

Études sur les enseignements des opérations des dernières campagnes, E.M.A.T., 3 e bureau, avril 1947.

Instruction provisoire sur les opérations des grandes unités en montagne, Règlement, 1932.

Instruction sur les opérations en montagne, Règlement, 1939.

La montagne militaire, Commandement supérieur des troupes au Maroc, Centre d'instruction de guerre en haute montagne, 1945.

Les Alpes militaires, État-major de la 8e région, juin 1954.

Manuel à l'usage des troupes employées outre-mer, Fascicule 1er A.F.N. et Levant.

Notice provisoire sur le combat de l'infanterie en coopération avec les autres armes. Fascicule n° 6. Le combat en montagne, Paris, Charles-Lavauzelle, juin 1951.

Notice sur le combat de l'infanterie en montagne, Section d'études tactiques et techniques de

montagne, Grenoble, mai 1951.

Règlement sur le combat en montagne, INF.205, E.M.A.T., 3 volumes, 1965.

Officiai publication, British Army, Directorate of general developpment and doctrine, army field manual, vol. IV Operations in special environments, part I Mountain operations

SHAT[2] Carton 1N49-1 Organisation de l'armée des Alpes.

SHAT Carton 2N243-2 Mission d'inspection au Maroc en 1925.

SHAT Carton 5N587-2 Rapport d'inspection de la commission au Maroc.

SHAT Carton 7N3829 Etudes et traités sur la guerre de montagne.

SHAT Carton 7N3838-2 Emploi des chars en montagne de 1929-1938.

SHAT Carton 7P166 Enseignements E.M.G.G. Campagne d'Italie.

SHAT Carton 7P167 Enseignements E.M.G.G. Campagne d'Italie.

SHAT Carton 8P5 Mission française auprès de la Ve armée U.S. Campagne d'Italie.

SHAT Carton 10P56 Enseignements 2e D.I.M. Campagne d'Italie.

SHAT Carton 10P194 Enseignements tirés des opérations lre Armée française.

SHAT Carton 10P244 Enseignements de la campagne de Tunisie.

SHAT Carton 10P465 Détachement d'armée des Alpes.

SHAT Carton 11P70 Enseignements 3e D.I.A. Campagnes d'Italie et de France.

SHAT Carton 11P122 Enseignements 4e D.M.M. Campagne d'Italie.

---

1. État-major de l'armée de terre.

2. Service Historique de l'Armée de Terre, documentation disponible au Service Historique de la Défense du château de Vincennes.

Collection Stratégies & Doctrines

ARDANT DU PICQ Charles, *Études sur le combat.*

ARMÉE DE TERRE, *Les forces terrestres.*

ARMÉE DE TERRE, *Tactique générale.*

AUDROING Jean-François, *La décision stratégique.*

BECKER Cyrille, *Relire* Principes de la guerre de montagnes *du lieutenant général Pierre-Joseph de Bourcet.*

COURRÈGES Hervé (de), GIVRE Pierre-Joseph et Le Nen Nicolas, *Guerre en montagne,* 2e éd.

DESPORTES Vincent, *La guerre probable - Penser autrement,* 2e éd.

DESPORTES Vincent, *Comprendre la guerre,* 2e éd.

DESPORTES Vincent, *Décider dans l'incertitude,* 2e éd.

DESPORTES Vincent et PHÉLIZON Jean-François, *Introduction à la stratégie.*

DURIEUX Benoît, *Relire* De la guerre *de Clausewitz.*

FOCH Ferdinand (maréchal), *Les Principes de la guerre.*

FORGET Michel, *Puissance aérienne et stratégies,* 2e éd.

FRANCART Loup, *La guerre du sens - Pourquoi et comment agir dans les champs psychologiques.*

FRANCART Loup, *Livre gris sur la sécurité et la défense.*

FRANÇOIS PHILIPPE, *Tactiques de l'Armée rouge en Afghanistan.*

FRÉMEAUX Jacques, *Intervention et humanisme - Le style des armées françaises en Afrique au XIXe siècle.*

GALULA David, *Contre-insurrection - Théorie et pratique.*

GOYA Michel, *Irak - Les armées du chaos,* 2e éd.

GOYA Michel, *Res Militaris - L'emploi des forces armées au XXIe siècle.*

GRAY Colin S., *La guerre au XXIe siècle - Encore du feu et du sang.*

GUIBERT Jacques (de), *Essai général de tactique,* 1772.

Guibert Jacques (de), *De la force publique.*

HAÉRI Paul, *De la guerre à la paix - Pacification et stabilisation postconflit.*

HENROTIN Joseph, *La technologie militaire en question - Le cas américain.*

KARPOV Anatoly et PHÉLIZON Jean-François (propos recueillis par Bachar Kouatly), *Psychologie de la bataille.*

KERDELLANT Christine, *Relire* Le Prince *de Machiavel.*

LA MAISONNEUVE Éric (de), *Stratégie, crise et chaos.*

LE ROY Frédéric, *Stratégie militaire et management stratégique des entreprises.*

MALIS Christian (sous la direction de), *Guerre et manœuvre - Héritages et renouveau.*

MARILLER Roseline, *Quelle stratégie pour l'Europe de la défense ?*

MARTEL André, *Relire Foch au XXIe siècle.*

MONTROUSSIER Laurence, *Éthique et commandement.*

MOUNIER-KUHN Alain, *Chirurgie de guerre - Le cas du Moyen Âge en Occident.*

GÉNÉRAL Palat, *La philosophie de la guerre, d'après Clausewitz.*

PHÉLIZON Jean-François, *L'action stratégique.*

PHÉLIZON Jean-François, *Relire l'*Art de la guerre *de Sun Tzu*, nouvelle édition entièrement revue et corrigée.

PHÉLIZON Jean-François, *Trente-six stratagèmes.*

POAST Paul, *Economie de la guerre.*

RAFFRAY Mériadec, *Afghanistan - Les victoires oubliées de l'Armée rouge.*

ROYAL Benoît, *L'éthique du soldat français - La conviction d'humanité.*

Scialom Michel, *La France - Nation maritime ?*

SMITH Rupert, *L'utilité de la force - L'art de la guerre aujourd'hui.*

TISSERON Antonin, *Guerres urbaines - Nouveaux métiers, nouveaux soldats.*

TRINQUIER Roger, *La guerre moderne.*

VENDRYÈS Pierre, *De la probabilité en histoire.*

VLLBOUX Nicole, *Prévention ou préemption ? - Un débat d'aujourd'hui.*

YAMANAKA Keiko, *Relire le* Traité des cinq anneaux *de Miyamoto Musashi.*

YAMANAKA Keiko, *Relire* Bushidô - L'Âme du Japon *d'Inazô Nitobe.*

YAKOVLEFF Michel, *Tactique théorique,* 2e éd.

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en mars 2010
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
61250 Lonrai
N° d'impression : 10-0907
Dépôt légal : mars 2010

Imprimé en France

Afghanistan : opération Anaconda 2002, vallée d'Alasay 2009, la guerre en montagne s'impose à l'actualité avec les combats répétés menés contre les terroristes d'Al-Qaeda et les insurgés talibans.

Fondant leurs analyses sur l'histoire, la pensée militaire mais aussi leurs propres expériences tactiques forgées sur les champs de bataille d'Afghanistan, les auteurs proposent des principes novateurs pour l'action de tous ceux qui doivent combattre aujourd'hui dans cet espace hostile ou ceux qui veulent saisir la complexité des actions qui y sont menées.

Guerre en montagne *offre ainsi un regard original sur les conflits contemporains en montagne, Afghanistan bien sûr, mais aussi Cachemire et Caucase. Au-delà, cet ouvrage participe à la réflexion sur les opérations militaires dans les environnements les plus difficiles, ces « zones contestées » où le « faible » choisira systématiquement d'affronter le « fort ».*

Les colonels Hervé de COURRÈGES, Pierre-Joseph GIVRE et Nicolas LE NEN sont saint-cyriens et brevetés du Collège Interarmées de Défense. Tous trois diplômés de l'École Militaire de Haute Montagne de Chamonix, ils ont occupé des fonctions opérationnelles et de commandement dans les troupes de montagne. Ils ont été engagés en Afghanistan dans des opérations de guerre au cours desquelles ils ont pu éprouver leurs connaissances tactiques à la réalité de la guerre moderne en montagne.

« Synthèse de réflexion tactique à travers la dimension historique du combat en montagne… étude pertinente autant que percutante [qui] doit de toute évidence être mise en avant tant elle se révèle novatrice »
Raids

« Clair, bien écrit, illustré de croquis agréables, sérieusement étayé »
Défense nationale

Photo de couverture : © Thomas Goisque



ISSN 1767-1612
ISBN 978-2-7178-5832-7
19 €